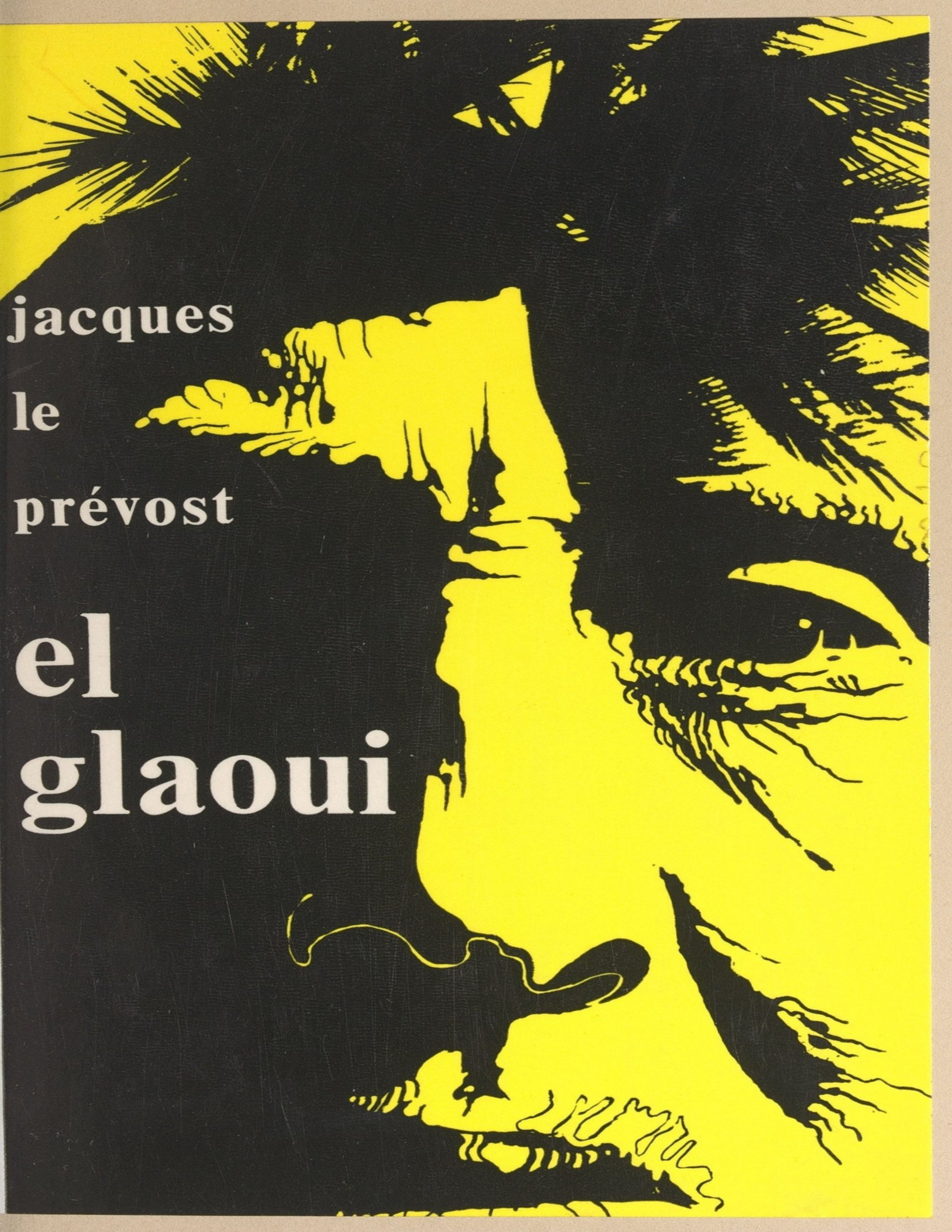

jacques
le
prévost
el
glaoui

JACQUES LE PREVOST

EL GLAOUI

ÉDITIONS DU DIALOGUE
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS INTERNATIONALES
PARIS 1968

Sommaire

Achevé de numériser

Ce livre est dédié à la mémoire de mon ami René Janon, ancien Rédacteur en Chef de l'*Echo d'Alger*, qui recueillit une grande partie de la documentation et fut mon compagnon précieux dans les jours dramatiques vécus ensemble au Maroc et en Algérie.

J.L.P.

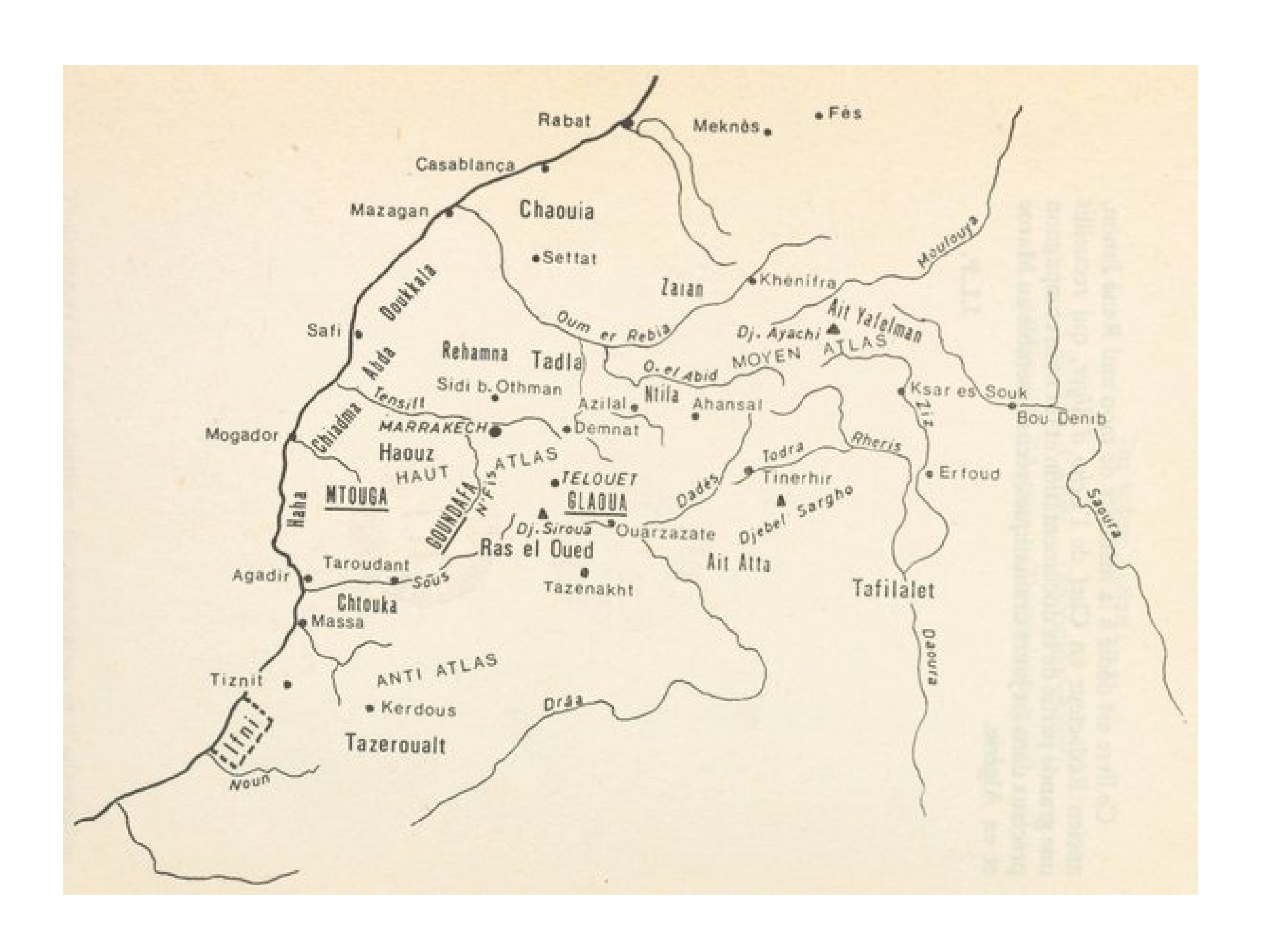
« J’ai rendu à l’État quelques services, on le sait ; n’en parlons plus. Je vous en prie, dans vos lettres, quand vous raconterez ces faits lamentables, parlez de moi tel que je suis ; n’atténuez rien, mais n’aggravez rien... »

OTHELLO Acte V, scène II



Si Hadj Thami el Glaoui

(Photo J. Belin)



Rabat
Meknès
Fès
Casablança
Mazagan
Chaouia
Settat
Zaïan
Khénifra
Moulouya
Doukkala
Safi
Oum er Rebia
Dj. Ayachi
Ait Yafelman
Abda
Rehamna
Tadla
O. el Abid
MOYEN ATLAS
Sidi b. Othman
Azilal
Ntifa
Ahansal
Ksar es Souk
Bou Denib
Tensift
Ziz
Mogador
Chiadma
MARRAKECH
Demnat
Haouz
HAUT
ATLAS
Todra
Rheris
Tinerhir
Erfoud
Haha
MTOUGA
GOUNDAFA
N'Fis
TELOUET
GLAOUA
Dades
Djebel Sargho
Saoura
Dj. Siroua
Ouarzazate
Ras el Oued
Taroudant
Ait Atta
Agadir
Sous
Tazenakht
Tafilalet
Chtouka
Massa
Daoura
Tiznit
ANTI ATLAS
Kerdous
Drâa
Ifni
Tazeroualt
Noun

Le 12 janvier 1956 mourait à Marrakech le Pacha Si Hadj Thami el Glaoui. Il a été couramment admis qu'avec lui prenait fin le régime féodal marocain. La chose reste à démontrer. Si la vie sociale a évolué dans les grandes villes marocaines où le syndicalisme a ébranlé ce qui restait du vieil édifice, il s'en faut de beaucoup pour que le Maroc des montagnes et des plaines soit entièrement libéré des séquelles d'une organisation tribale qui, en dépit et - dans une certaine mesure - grâce au Protectorat, s'est maintenue à peu près intacte jusqu'au milieu de notre siècle.

Le personnage du « Glaoui » n'est pas sans analogies avec d'autres sur qui la France a dû compter et que, pour des raisons politiques, elle a dû soutenir dans leurs prérogatives et leur prestige. Ceci pour mieux contrôler des populations qui eussent été ingouvernables si elles avaient été brutalement livrées à elles-mêmes. Il n'y a pas eu de plus grand péril pour le Maroc français que l'anarchie généralisée d'un peuple qui avait coutume de se défouler à toute occasion, la plupart du temps à l'instigation de ses chefs traditionnels.

La politique des grands caïds, si violemment critiquée, pouvait apparaître comme la négation des grands principes dont nous devions être les missionnaires, mais en utilisant les structures existantes et l'autorité, brutale mais efficace, des chefs berbères, elle offrait le moyen le plus commode et le moins coûteux, de « tenir » le Maroc. Il s'agissait là d'une exigence politique qui eût été mieux admise si, d'une part, les responsables de la politique française au Maroc avaient tous eu l'envergure de Lyautey et si, d'autre part, de puissants intérêts n'avaient trouvé dans cette concession impérative au passé le terrain idéal pour se développer à l'aise.

Nous pensons que ce livre montrera assez bien le processus de cette sujétion à des mœurs politiques révolues, à travers l'homme qui les a parfaitement incarnées.

Si le personnage est connu grâce à sa vie privée dont le faste et les fantaisies ont été abondamment livrés aux amateurs de pittoresque, la personnalité du Glaoui est, en revanche, plus estompée. On a porté sur lui des jugements parfois trop sommaires. Pour le comprendre, il eût fallu savoir comment et pourquoi il était devenu ce qu'il était. On a mis autant d'acharnement à le maudire qu'à l'encenser, mais personne ne s'est soucié de l'expliquer avec l'honnêteté intellectuelle qui exclut aussi bien la

condamnation que l’absolution.

Bayard pour les uns, Borgia pour les autres, il était à la fois l’un et l’autre. Le Glaoui a incarné avec un anachronisme dont il n’était pas conscient un Maroc que la France n’avait pas pu ou voulu abattre. A ce titre, il a déchaîné des passions qui ont fini par le submerger et causer sa perte.

Il nous a semblé nécessaire de retracer sans parti-pris les étapes du destin singulier de cet homme dont la puissance s’est accrue de nos faiblesses et dont la fin dramatique a été la hantise de tous ceux qui redoutaient d’être abandonnés. C’est un point d’histoire que des documents inédits et de nombreuses années d’expérience marocaine nous permettent aujourd’hui d’éclairer avant que la nuit totale ne se fasse complice des mauvaises consciences.

I

LE PETIT MOINEAU DE TELOUET

A Marrakech, dans la cohue de la Place Djemaa el Fna, des hommes vont d'un pas nonchalant, du bonimenteur au charmeur de cobras, du jongleur au marchand d'orvétian. Leur tunique d'un blanc douteux est serrée à la taille par un cordon. Sur les épaules, un burnous blanchâtre ou brun ou même noir. Les jambes sont maigres et noueuses comme des sarments ; les pieds, gris de poussière et craquelés traînent des sandales de cuir. L'œil est vif et malicieux dans un visage buriné que cerne un collier de barbe noire, et le rire découvre une denture immaculée. Le crâne rasé émerge d'une rezza blanche ou d'un simple tortil de laine noire. Au côté, la choukara qui contient leur fortune, aussi maigre qu'eux, et peut-être un morceau de pain lourd désséché et des dattes. Pour les plus distingués, le poignard courbe à fourreau d'argent.

D'où viennent-ils ? De là-haut, de la montagne, « chez les singes », comme disent les gens de la plaine qui sont mieux nourris. Là-haut, c'est un monde à part où vivent des hommes à part. Les tempéraments y sont la résultante de quelques valeurs humaines élémentaires qui se perpétuent, presque intactes, de génération en génération : la fierté raciale, la passion de l'indépendance, la bravoure.

Les villages tapis au fond des vallées ou dans les déchirures de la montagne, comme des nids de guêpes, abritent des haines violentes, des amitiés et des alliances imputrescibles, une vie familiale digne de la cité antique.

Les villages, ce sont des maisons de torchis ou de pierres posées les unes sur les autres, avec des toits de pisé plats, étagés en plans parallèles. Elles sont groupées la plupart du temps auprès d'une forteresse, une casbah dressée sur un point stratégique, d'autant plus imposante que celui qui l'habite est puissant. La casbah, c'est à la fois un marché, un caravansérail, un arsenal, une caserne et un refuge.

Parfois inaccessibles à qui en ignore les approches difficiles et secrètes, ces villages sont peuplés d’hommes qui se veulent libres. Il y a peu de temps encore, certains d’entre eux, allergiques à tout pouvoir personnel, constituaient de petites républiques où la démocratie était pratiquée à l’état pur. Des républiques poussant si loin le souci de l’autodéfense qu’il était interdit à quiconque d’y vouloir paraître plus que les autres, sous peine d’exil ou même de suppression physique.

La phobie du pouvoir personnel, la passion de l’égalité étaient telles que les « djemaas », ces assemblées locales qui ont survécu jusqu’à nos jours avec des fortunes diverses, n’étaient présidées par personne. Seule la valeur personnelle - qui n’allait pas sans une certaine aisance - distinguait le citoyen le plus apte à émettre des avis dont il n’était tenu compte que dans la mesure rigoureuse où ils n’étaient profitables qu’à la collectivité.

Il en résultait une sorte d’anarchie larvée, beaucoup d’incohérence et d’impuissance. Les repaires sauvages où se terraient ces hommes réfractaires aux servitudes de toute espèce de hiérarchie les défendaient mieux que leurs institutions.

Le Haut-Atlas a été longtemps le refuge des fanatiques de la liberté et il y a tout lieu de penser qu’on en trouverait encore aujourd’hui en certains endroits quasi-inaccessibles que l’occupation française elle-même n’a pratiquement pas atteints. Il y a une dizaine d’années, on citait encore dans les environs de Demnat des villages de montagne qui n’avaient jamais vu d’officier français, à plus forte raison de civil.

Il y a longtemps que la liberté, où qu’elle se trouve, est une gageure. Dans la montagne berbère, elle a dû fuir devant les harkas des chefs de guerre avides d’étendre leur domaine, ou devant celles, moins brillantes au combat mais tout aussi tenaces, d’un Sultan soucieux d’accroître le nombre de ses sujets, c’est-à-dire de ses contribuables. Saluons au passage cette liberté, si chère à tous les hommes, qui ne trouve son salut qu’à proximité des neiges éternelles !

Tout ici ne semble exister que pour et en fonction de la guerre. Il n’y a pas de point stratégique, de défilé, d’itinéraire inévitable entre le Nord et le Sud qui ne soit contrôlé par une ou plusieurs forteresses. Les entrepôts collectifs y sont fortifiés, la vie s’abrite derrière des murailles crénelées, les hommes dansent l’aouach le poignard au côté, les alliances entre tribus (les leffs) sont des amitiés de combat. L’hospitalité elle-même y est soumise aux règles strictes d’une sorte de contre-espionnage, auxquelles doit se plier tout

étranger qui ne restera là que deux ou trois jours au plus, à moins qu'un notable ne le prenne en charge à ses risques et périls, car il est responsable des actes de son hôte.

Ce n'est pas xénophobie - ne serait-ce que parce que l'étranger est toujours porteur de nouvelles dont on est friand - mais simple précaution, réaction biologique contre l'intrusion dans l'organisme berbère de tout corps étranger, surtout quand on le soupçonne d'appartenir, de près ou de loin, au Gouvernement (au Maghzen), l'ennemi héréditaire qui ne cesse de s'infiltrer dans les hautes vallées du « bled es siba », le pays de la dissidence.

L'Islam lui-même a été considéré comme un étranger et n'a eu, lui aussi, droit de cité qu'en s'adaptant aux traditions du pays. Les marabouts locaux, les santons ont gardé tout leur ascendant sur le petit peuple ; ils se sont islamisés comme les santons bretons se sont christianisés. Le Prophète est plus un prestigieux homme de guerre que le dépositaire d'une sagesse divine que tout Berbère est convaincu de posséder sans l'avoir reçue de quiconque.

L'aristocratie est celle des hommes de poudre : les « inflas l'baroud » qui vont les premiers au combat pour porter bonheur aux guerriers qui les suivent, les chefs de guerre, les « amghars » que les républiques se sont en tous temps et en tous lieux donnés pour leur défense et finalement pour leur asservissement. Il faut bien, pour de telles responsabilités, choisir le plus influent, le plus astucieux, le plus brave et - les hommes étant ce qu'ils sont - le plus ambitieux.

Les rivalités de clans ou de tribus se traduisent par des expéditions où le pillage est de tradition et où l'odeur de la poudre enivre ces combattants-nés. On se bat pour une femme enlevée pendant qu'elle cultivait le champ, pour un filet d'eau détourné, pour un mouton volé. En réalité, on se fait peu de mal avec les armes rudimentaires dont on dispose. On pille plus qu'on ne tue ; on joue plus à la guerre qu'on ne la fait réellement. Mais lorsque le tambour de guerre le « tamatert » retentit pour une harka lointaine, il réveille au cœur de chaque homme des ardeurs à peine assoupies et des rêves de fortune qui s'accommodent mal des banals travaux exigés par une terre ingrate et qu'on laisse aux femmes.

Cette matière humaine explosive à souhait est précieuse à tout ambitieux qui tient des caprices du sort ou de la naissance une parcelle d'autorité et le courage voulu pour payer de sa personne. Dès lors, à la faveur d'un succès militaire, se met en branle le fatal engrenage qui finit presque toujours par broyer les conquérants. Et c'est ainsi que les peuples paient la gloire

éphémère d’un homme d’une liberté perdue à jamais.

Enfin, autrefois, quand l’hiver se faisait trop rude, les hommes descendaient de la montagne, comme des loups, vers la plaine dont la richesse et la douceur les ont toujours fascinés. On les a même vus sous les murs de Fès, battant les portes verrouillées derrière lesquelles se terrait un Sultan à demi mort de peur. C’est cette fascination qui a fait la fortune de Marrakech, cette magnifique « résidence secondaire » du Berbère, près des plaines fertiles, des troupeaux tentants et des villes impériales où le pouvoir risquait à tout moment de devenir vacant, c’est-à-dire en posture d’être saisi.

Aux yeux de l’Arabe, le Berbère n’a jamais été qu’un pillard et ce que nous pourrions appeler aujourd’hui un « intellectuel sous-développé » ; aux yeux du Berbère, l’Arabe - surtout le citadin - n’est rien d’autre dans son burnous immaculé, qu’une « poule blanche » qui préfère la placidité de sa mule à la noblesse du cheval et le confort de la promenade aux chevauchées guerrières.

La montagne est, elle aussi, le monde du silence. Tout bruit en souligne la profondeur : le glissement soyeux des ruisseaux sur les pentes abruptes, une voix humaine à peine perceptible qui monte du fond d’une vallée.

Reportons-nous plus de quatre-vingts ans en arrière. En octobre 1883, Charles de Foucauld et Mardochée ont connu cette piste qui se faufile le long des vallées en s’accrochant au flanc des montagnes. Les conquérants du Nord l’ont empruntée pour aller vers les désolations sahariennes ; les envahisseurs du Sud l’ont prise pour s’emparer du Moghreb. Sept siècles auparavant, le Mahdi Ibn Toumert y traîna les hordes fanatiques avec lesquelles il allait fonder l’empire almohade.

La zone de végétation dépassée, il n’y a plus que des roches nues craquelées par le gel. Un aigle qui s’attarde dans le ciel bleu pâle est l’unique manifestation de vie dans cette grandiose tempête pétrifiée. On arrive enfin au col de Telouet.

De Foucauld passe là en secret, avec son compagnon, des heures à observer, à se documenter, à interroger et, la nuit, à prendre les notes que nous connaissons. Il mesure l’altitude (2 634 mètres), nous décrit le pays, nous parle des habitants et de leur « khenif », cet étonnant burnous noir orné d’une grosse lune orangée, le manteau des Glaoua. Il nous signale entre le col et le plateau de Telouet, couvert de noyers géants, un passage réputé si dangereux qu’on l’a baptisé la « colline des brigands ». Sur le plateau, parmi les maisons, il distingue la casbah d’Imanouine, la résidence du caïd.

C’est là le nid d’aigle des Glaoua.

Pour le moment, il n’y a dans ce repaire imposant qu’un modeste oiseau : le cheikh Si Mohammed Mezouari qui est passé à une discrète postérité avec le surnom d’Ibibat, le « petit moineau ». D’abord parce qu’il est de petite taille et qu’il ressemble à l’ibibet, un petit oiseau de l’Atlas ; peut-être aussi parce que les Berbères qui ont l’esprit malicieux disent que le caïd ou le cheikh est un oiseau insatiable qui se nourrit du grain de ses contribules.

En fait, écrit Robert Montagne, Ibibat est soumis à l’autorité nominale d’un caïd de la plaine de Marrakech. Habituellement choisi chez les Zemrane ou les Sgharna, chaque année ce chef rassemblait ses contingents et passait par Telouet où Mohammed Ibibat n’était alors qu’un petit cheikh de montagne semblable aux autres... Chez les petits amghars dont les maisons jalonnaient cette « voie maghzen », il se contentait de percevoir le tribut traditionnel qu’ils avaient réuni autour d’eux sur son ordre, à raison d’une peseta par foyer.

Plus tard, on cherchera une ascendance prestigieuse à Ibibat, lui-même fils d’un très modeste cheikh qui vivait des revenus d’une petite mine de sel à Adouz et de quelques redevances. C’est ce dernier qui fit, en 1855, édifier la première casbah de Telouet, la casbah Imanouine. Il y fut inhumé et on prétend que son tombeau jouissait du privilège d’inviolabilité pour les esclaves qui s’y réfugiaient afin d’échapper à un châtiment. Selon une tradition plus ou moins récente, les caïds glaoua seraient descendus du santon Abou Mohammed Salah. Il vivait à Safi au XII^{e} siècle. Sa baraka était singulièrement efficace puisqu’il se fit enfermer dans un four de boulanger allumé et y resta plusieurs jours sans aucun dommage, protégé, dit la légende, par la fraîcheur qui se dégageait de son corps. Le santon faisait remonter ses origines au calife omméyiade Omar ben Abdelaziz.

Cette filiation repose surtout sur le nom patronymique Mezouari porté par la famille des caïds glaoua. Il aurait été conféré aux descendants du santon par Moulay Ismaël par un dahir qui existerait encore mais que personne n’a jamais vu. Le titre de « mezouar » ou « amzouar » ou encore en arabe « mzouar », selon Laoust, désigne celui qui est le premier dans une fonction déterminée, comme l’infla. C’est dire que ce patronyme abonde en pays berbère et n’est pas une preuve suffisante.

Le père d’Ibibat avait épousé une esclave venue, dit-on, des Doukkala et surnommée Tit (l’œil). Elle passait pour avoir été au service d’un descendant du santon de Safi. D’où le surnom d’Ouled Tit qu’on donnait aux caïds

glaoua et qui les faisait dire descendants du marabout de Safi.

« Mes ancêtres, écrivait Si Hadj Thami au Sultan, en 1933, dont on n'a pas le souvenir que l'un d'eux ait rompu la loyale obédience à l'égard de vos aïeux saints et sacrés, depuis le règne du grand Sultan Moulay Ismaël... Les descendants du Mezouar n'ont jamais cessé, de génération en génération, d'être les dociles auxiliaires de l'autorité impériale... »

Formules pompeuses qui tendent à donner à l'ascendance de Thami un prestige qu'elle n'avait peut-être pas. En fait, en cherchant un arbre généalogique aux Glaoua, on se trouve devant une forêt.

Ibibat était un homme vigoureux, marcheur infatigable. Il avait parcouru les immenses plaines avoisinant Marrakech et jeté plus d'un regard d'envie sur les richesses dont on manquait chez lui. Lui, modeste cheikh de l'Atlas, rêvait de remplacer son puissant caïd El Hachemi Zemrani, de Demnat. A force de cautèle, il obtint de lui le commandement de la partie sud des Glaoua. Quand Hachemi mourut, Ibibat crut le moment venu de le remplacer. Mais une si bonne place ne reste pas plus de quelques heures sans titulaire. Ibibat apprit qu'il avait été devancé par le frère du défunt, Omar Zemrani. Ibibat cacha mal son dépit, protesta, intrigua, fit tant et si bien qu'Omar le prit en grippe et tenta même de le faire assassiner.

Il ne resta plus à Ibibat qu'à se garer des foudres du Sultan Moulay Abderrahmane qui le convoqua à Marrakech. Il y réussit si bien que, non seulement il obtint son pardon mais aussi le titre de caïd et le commandement de tous les Glaoua et de territoires voisins dans le Sud, sur lesquels il n'eut jamais qu'une autorité nominale et qui lui menèrent constamment la vie dure.

Dans la casbah paternelle aménagée sur le plateau de Telouet et qui devint bientôt une imposante forteresse, le « petit moineau » de Telouet acheva, en 1888 une vie sans éclat particulier. Il fut pieusement inhumé à Telouet et l'oubli aurait vite enterré sa mémoire avec lui s'il n'avait eu parmi ses deux fils deux personnages d'une tout autre envergure : l'aîné Madani qui avait alors trente et un ans et le benjamin Thami qui n'avait guère plus de six ans quand de Foucauld sondait les secrets du pays glaoui.



1912 - Le Consul Maigret et Si Thami el Glaoui

Document « Illustration »

L’héritage échoit à l’homme fort de la famille, à Madani. Il le saisit, encore tout couvert de la poussière d’une expédition dans le Sous. C’est un homme que la nature n’a pas physiquement gâté : un visage sans charme, avec des

traits accusés, un peu négroïde, la bouche épaisse et les dents mal plantées. Il bafouille, cherche ses mots. Son affabilité est apprêtée, douceureuse même.

Cette grossièreté et cette gaucherie ne sont qu'apparences. L'homme est fin et cultivé, attaché à la religion avec une nuance de fanatisme. Il a le jugement sûr ; sa diplomatie est avisée et clairvoyante. Mais il est retors en affaires comme cela est de rigueur chez tous les caïds. Des conceptions larges et des idées étroites, avec un sens politique assez poussé pour se tenir aussi bien informé des affaires européennes que des affaires marocaines.

En fait, Madani, quoique brave au combat à l'égal des meilleurs, n'est pas un exceptionnel homme de poudre. S'il est impitoyable pour les insoumis, on note chez lui une particularité assez rare : une certaine répugnance pour la force à laquelle il préfère la diplomatie. Thami qui, lui, est d'une autre trempe, lui sera de plus en plus utile pour mater des tribus en perpétuelle effervescence.

Grâce à ces deux frères qui ne seront pas toujours d'accord, qui s'observeront en se méfiant constamment l'un de l'autre, mais dont la collaboration sera sans défaillance, la famille Mezouari va prendre son essor. C'est une chose étonnante de considérer combien les membres de cette oligarchie, certains pourvus de fonctions qui eussent pu les rendre indépendants, se jalousant et se méprisant, sont restés solidaires pour la cause commune. Des hommes comme l'inquiétant neveu Hammou, dont les sentiments pour Thami confinaient à la haine, n'ont jamais failli ni même esquissé le geste que leur position aurait pu permettre, tant l'ascendant qu'avait sur eux le chef de la famille était puissant.

*

Au début, les choses ne vont pas très bien. Ce qui attire Madani, ce n'est pas le Sud aride qui ne rapporte guère à un caïd dont les besoins d'argent vont devenir considérables. Il a « plus de terre que d'eau ». C'est de l'eau que vient toute prospérité ; celui qui n'a pas d'eau se considère comme un déshérité. Dans les régions où l'eau est rare, sa distribution est l'objet d'une règlementation rigoureuse, et la fraude a engendré de tous temps des querelles sanglantes. Le droit d'eau, c'est le droit à la vie ; les caïds eux-mêmes y regardent à deux fois avant de le violer.

Ce que Madani convoite, comme les a convoitées son père, ce sont les terres grasses, bien arrosées du Nord, au pied de l'Atlas, qui constituent le

« Haouz » de Marrakech. Mais, comme Ibibat, il se heurte au caïd de Demnat Omar Zemrani et à ses alliés. Difficulté supplémentaire : le Haouz est de population arabe et l'antagonisme racial y joue à plein. \Une première tentative se termine par un échec complet.

Quant à s'étendre vers l'Ouest, il n'y faut pas songer. Le caïd Omar M'Touggi, installé dans sa forteresse de Bouaboud et le caid Taïeb Goundafi, fortifié à Tagoundaft, dans la vallée du N'Fis, sont solides dans leurs commandements. Ils n'ont pas grand chose à craindre d'un hobereau dont l'envergure est encore assez mince.

A l'Est, le puissant établissement spirituel des marabouts Ahansalyine décourage toute tentative de pénétration dans des tribus farouches qui gîtent dans des montagnes inaccessibles.

Reste le Sud. Les tribus de la Feija, entre l'Atlas et l'Anti-Atlas font partie de l'héritage d'Ibibat, mais il n'a jamais pu les mettre sous sa coupe. Madani en entreprend la soumission progressive, de Telouet au Tafilalet, par les hautes vallées du Draa et du Sous. Théoriquement soumises au Maghzen, elles sont pratiquement indépendantes. Le Sultan Moulay Hassan en fera l'expérience à la fin de son règne, lors de sa dernière expédition dans le Tafilalet.

Les Glaoua qui n'ont pas meilleure réputation que le Maghzen auront fort à faire avec ces éternels révoltés. Ils devront couper pas mal de têtes avant qu'un calme relatif permette à Madani de revenir à Telouet après son opération de police.

Madani a suffisamment de flair pour sentir que des ambitions imprudemment dévoilées peuvent lui attirer l'inimitié d'un Sultan aussi avisé et énergique que l'est Moulay Hassan. Aussi prend-il le parti de temporiser. Tout en menant à Telouet la vie d'un simple caïd, surveillant dans sa casbah, derrière une grille de bois le travail de ses serviteurs, administrant méticuleusement et fermement son domaine encore modeste, il organise son commandement et dresse au fond des vallées, à la limite nord, les casbahs qui lui serviront plus tard. Entre temps, l'un de ses frères, Hammadi, a fait de la forteresse de Ouarzazate, dans le Sud, une place forte inexpugnable, un arsenal et une base de départ idéale pour des expéditions dans les vallées du Draa et du Dadès et, éventuellement, vers les oasis du Tafilalet.

Ce travail de préparation terminé en quelques années, Si Madani et les siens attendent l'occasion que la Providence ne tardera pas à leur fournir.

En juin 1893, le Sultan Moulay Hassan éprouve officiellement le besoin de

faire un pèlerinage au tombeau de Moulay Ali Chérif, son arrière-grand-père, qui repose au Tafilalet. Il passe à l'aller au col de la Chamelle, au pied du Djebel Ayachi coiffé de neige éternelle, et descend la merveilleuse vallée du Ziz qui débouche sur le Tafilalet. Ce sera l'occasion de faire des visites interessées à quelques tribus dont le trésor impérial attend la contribution, de mesurer aussi les progrès de l'influence française qui, d'Algérie, a tendance à déborder les frontières imprécises vers les oasis du grand Sud.

Moulay Hassan emmène avec lui quinze mille hommes, patrouille pendant plusieurs mois. On se bat relativement peu, car à l'annonce de l'arrivée de la mehalla impériale, les villages se vident de leurs habitants et personne n'a les moyens matériels de heurter de front une troupe bien armée pour l'époque qui vit sur le pays et le laisse aussi sec qu'après le passage des sauterelles.

- En novembre, pressés de rentrer à Marrakech, le Sultan et son armée prennent le plus court chemin, par la vallée du Dadès, puis gravissent les pentes du Haut-Atlas pour passer le col de Telouet. Hommes et bêtes sont accablés de fatigue, de privations et de froid.

Dans la casbah de Telouet, Madani et Thami qui attendent le passage du Sultan sont bientôt avertis que Moulay Hassan et ses hommes, pris dans une effroyable tempête, sont bloqués sur les pistes à quelques étapes de Telouet. C'est pour le Sultan ce qu'on a appelé une « nouvelle Berezina ». Les deux frères n'hésitent pas. Des messagers sont envoyés à Moulay Hassan pour l'informer qu'on vole à son secours. Toute la tribu est mobilisée et envoyée sur la piste pour la dégager et l'aménager. Madani et Thami se mettent à la tête de leurs gens avec cent chevaux et cent mulets chargés de matériel et de ravitaillement. On trouve l'armée dans la situation la plus critique : les hommes mal équipés, morts par centaines d'épuisement et de froid. Le Sultan lui-même, épuisé par une vie sans repos, fatigué par sa longue campagne dans le désert, malade enfin d'une douloureuse hépatite, est dans le plus triste état.

Arrivé à Telouet, il est l'objet des attentions les plus minutieuses. Il s'y repose et profite avec ravissement de l'hospitalité de Madani qui multiplie les prévenances et les fêtes. Le Sultan reste là vingt-cinq jours. Quand il repart, Madani est devenu son khalifa pour le Tafilalet, pourvu de fusils européens modernes et, ce qui est encore plus précieux que tout, propriétaire d'un petit canon Krupp avec une bonne provision d'obus. C'est suffisant pour assurer la supériorité militaire du caïd des Glaoua. Il ne reste plus qu'à se servir de ce précieux matériel. Cela ne tardera pas.

Revenu à Marrakech, Moulay Hassan ressent plus que jamais le contre-coup de ses fatigues récentes, mais sa terrible volonté est plus forte que la maladie. Il fera son métier de Sultan jusqu'au bout. Il repart en mai 1894 pour une nouvelle campagne dans le Tadla. Le 7 juin, une servante noire le trouve mort sous sa tente.

Ba Ahmed, le « maire du palais-chambellan », l'une des plus extraordinaires figures de l'histoire du Maroc, parvient, avec la complicité de vizirs qu'il terrorise, à cacher à l'armée la mort du Sultan dont le cadavre est promené en litière fermée. On pense instinctivement, avec le colonel Justinard, à ce que Shakespeare eût tiré de cette scène atroce. Il s'agit de gagner du temps pour assurer l'avènement d'Abd el Aziz, le fils préféré de Moulay Hassan, que celui-ci a désigné comme successeur. Il faut aussi éviter que la mehalla se débande et soit la proie des tribus soulevées. Cette macabre supercherie prendra fin lorsque, les chaleurs de juin aidant, la dépouille impériale exhalera une puanteur telle que, disent les témoins, les mules de la litière elles-mêmes en seront incommodées.

La mort d'un Sultan est toujours un moment critique dans l'histoire marocaine. Pendant que vizirs et khalifas cherchent le meilleur moyen de garder leur place et que les candidats s'évertuent à les en déloger, la vacance du pouvoir est le signal de règlements de comptes entre caïds, entre tribus et caïds, entre tribus. Le nouveau Sultan a été désigné au détriment de son frère aîné Moulay M'Hammed dont les insoumis feront un éternel prétendant, ce qui lui vaudra bientôt d'être emprisonné avec tous les honneurs dûs à son rang. Abd el Aziz n'est encore qu'un enfant, fils de la Sultane Lalla Rokkia, une superbe Circassienne fort instruite du Coran et parlant même le français. D'accord avec elle, Ba Ahmed prend la régence ou, pour mieux dire, impose sa dictature.

Les vizirs, dont Ba Ahmed, ventripolent fils d'esclave, se méfie parce qu'ils sont de haute naissance, sont arrêtés et jetés dans les prisons de Tetouan et de Safi. Maati Jamaï entre au Palais avec tous les honneurs et les courbettes prodigués à un grand Vizir ; il en ressort disgrâcié, arrêté, hué et injurié par ceux qui se prosternaient devant lui quelques instants plus tôt. « Dieu a fait tomber celui qui était en haut ». Mohammed Seghir, frère de Maati, vizir, lui aussi, subit le même sort. Ils iront méditer sur la vanité des grandeurs de ce monde enchaînés l'un à l'autre, dans un cachot de Tetouan.

Dix ans plus tard, dans la même geôle, Maati restera quatre jours attaché au cadavre de son frère. Aveugle et estropié, il sortira de prison après

quatorze années d'effroyable captivité pour aller mourir misérablement à Tanger. Il dit à Walter Harris, correspondant du « Times » : « Quand on aura lavé mon corps, veillez à ce qu'on remette sur mes membres mes fers et mes chaînes. Je désire me présenter devant mon Dieu dans l'état où je vécus quatorze années, afin de pouvoir lui demander la justice que mon Sultan m'a refusée et afin d'obtenir que sa miséricorde m'ouvre les portes du Paradis. »

Le Maroc entier se défoule, et si la chronique n'a transmis jusqu'à nous que les faits les plus voyants de cette sanglante anarchie, Dieu seul sait ce qui a pu se passer dans le secret des montagnes du Rif et de l'Atlas !

Les Chaouia, au sud de Casablanca, se révoltent ; les Beni Ahsen massacrent leurs caïds ; Ouezzane est assiégée et dégagée à grand peine par les Chorfa et une harka venue de Fès. Au nord et à l'est de Marrakech, les Doukkala, les Sgharna et les Rehamna entrent en dissidence. Les Rehamna, tribu arabe, en perpétuelle insoumission, entraînent tout le Haouz en rebellion. On pille, on brûle, on viole. Les caïds qui participent loin de chez eux aux mehallas du Sultan, apprennent que leurs maisons sont en cendres, leurs biens volatilisés, leurs femmes et leurs filles à la merci des bandes déchaînées. Les routes sont infestées de brigands et les souks ne sont plus tenus.

Le caïd Abdelmalek M'Touggi, méprisant ces chefs arabes qui n'osent pas rentrer chez eux, se met seul à la tête de ses hommes, en vrai chef de guerre chleuh qu'il a la fierté d'être, pour rentrer chez lui. Sur son passage on pille, on tue et on brûle encore. Les caïds alliés que le M'Touggi a rameutés à prix d'or lui prêtent main forte et s'en donnent, eux aussi, à cœur joie. Les Chleuhs mettent à sac Demnat et le trésor du caïd. Ils vendent à bas prix dans des cornets de papier les louis d'or dont ils ne savent que faire. Cet invraisemblable festival de destruction et de vengeance est encouragé par l'incurie d'un Maghzen qui laisse faire.

Dans la vallée du Draa, le caïd Tahar ben Slimane, Rehamna d'origine, s'enfuit à perdre haleine devant les Draoua qui le pourchassent jusque dans l'Atlas. Il se réfugie à Marrakech où le pacha Ouida, dévoué au Maghzen, lui confie la mission d'aller calmer les Rehamna. Ses propositions de paix sont si mal accueillies qu'il se met à la tête des rebelles et entreprend de s'imposer comme Sultan. A trois reprises, il tente de prendre Marrakech et trois fois il échoue. La dernière est fatale aux révoltés et à leur chef que les Rehamna finissent par livrer à Ouida. On eut beau le protéger de la couverture du tombeau du vénéré Sidi Ali ben Brahim, il n'en fut pas moins bastonné

presqu’à mort, enfermé dans une cage et livré aux outrages du vulgaire.

Quant aux Rehamna, leur châtiment fut tel qu’on parla longtemps de la ruine totale de leurs douars et des processions de prisonniers enchaînés par groupes de quinze ou de vingt qu’on traîna jusqu’à épuisement sur toutes les pistes du Maroc avec leurs femmes et leurs enfants. On coupa des centaines de têtes qui, convenablement salées par les Juifs, ornèrent les murs de Marrakech et des villes impériales. Scènes dantesques où l’anarchie est noyée dans une mer de sang et qui, à l’aube du XXe siècle et à la porte de l’Europe, ressuscite les pires excès des satrapes perses et des hordes de Gengis Khan.

On se bat dans le Sous où le Goundafi doit mener une harka avec le caïd Hammou, de Taroudant. On se bat aussi près de Telouet, le long de l’oued Tideli où les Ouleh Malah, emmenés par leur chef Ould Halima, sont écrasés par les Glaoua qui font merveille avec leur canon et leurs fusils modernes. La tête d’Ould Halima ira décorer la porte de la casbah de Telouet. Madani et Thami profitent des circonstances pour régler de vieux comptes avec des tribus qui abhorrent les Glaoua, surtout les Ouaouzguit qui fournissent périodiquement un bon lot de têtes coupées pour l’ornement des murs de la casbah de Madani.

Le domaine des Glaoua s’étend chaque jour un peu plus et Madani ne tarde pas à devenir un « grand caïd ». Mais c’est au prix d’incessantes batailles. Le plus important des récalcitrants est l’amghar Ali ben Haddou, chef des Ait Zineb, autour de qui se sont regroupés les petits chefs de tribus indépendantes du Sud. Sa bravoure vaut à l’amghar Ali un prestige considérable sur le flanc sud de l’Atlas, du côté de Ouarzazate. Il est solidement installé dans sa forteresse de Tamgadt.

Les Glaoua ont dû, à plusieurs reprises, se heurter à lui, à la limite de leur commandement. Ali coupe les communications entre Ouarzazate et Telouet, pille les caravanes. Il tient même un moment le frère de Madani et de Thami, Si Hammadi, assiégé dans la forteresse de Ouarzazate. Il faut en finir avec ce vieil ennemi dont le père à déjà infligé de sévères leçons à Ibibat. Madani envoie Thami contre lui avec une troupe pourvue de fusils modernes et accompagnée du Krupp qui participe à toutes les campagnes. Thami assiège Ali dans sa forteresse de Tamgadt. L’affaire dure deux mois et le canon Krupp amené à trois cents mètres des remparts n’en vient pas à bout. Les obus font des trous dans les murs de pisé, mais ne les démolissent pas.

Ce que la force ne peut faire, la trahison y parvient. Un serviteur profite d’une sortie de l’amghar pour fermer la porte derrière lui. Isolé, hors des

murs, Ali tente de s’enfuir. Les Glaoua le rattrappent et, comme il se doit, lui tranchent la tête pour l’envoyer à Telouet. Les assiégés, apprenant la mort de leur chef, ouvrent les portes au Glaoui.

*

Les grands seigneurs se battent quelquefois entre eux sans se faire trop de mal. Mais quand une tribu est particulièrement récalcitrante, ils se rendent volontiers de menus services. Les Mesfioua, installés pour leur malheur sur de riches terres, à proximité de Marrakech en ont fait plus que les autres l’expérience. C’est un commandement auquel les Glaoua tiennent beaucoup parce que c’est pour eux « le pied dans la plaine », la réalisation d’un vieux rêve. En 1900, ce commandement échoit à Madani. Il faudra pour en prendre possession mettre en prison le caïd Si Djelloul el Mesfioui. Il se trouve que les Mesfioua tiennent d’autant plus à leur caïd que la réputation des Glaoua n’est pas de celles qui attirent les sympathies.

A la mort de Moulay Hassan, les Mesfioua s’étaient mis en dissidence. Ils avaient pillé le Dar el Maghzen et l’Aguedal de Marrakech, Cela valait bien un châtiment, si tardif qu’il fût. C’était, en tout cas, pour Madani un excellent prétexte.

Par la force, Madani va prendre possession de ces réfractaires. Il les attaque avec l’aide des Sgharna, des Zemrane, d’un contingent envoyé par le caïd M’Touggi et d’un contingent des Rehamna où le futur grand caïd El Ayadi n’est encore que moghazni. Pressés de tous côtés, les Mesfioua succombent. On fait cinq mille prisonniers, on coupe cinquante têtes qui iront orner Bab Mahrouk, à Fès, et les maisons sont proprement rasées. Ce qui n’empêchera pas les Mesfioua de se révolter à nouveau contre les Glaoua cinq ans plus tard pour subir un sort analogue et se soumettre à nouveau pour se soulever une troisième et dernière fois, en 1912. Il fallut l’aide de la colonne Mangin pour les amener, définitivement, cette fois, à composition.

L’exemple des Mesfioua qui n’est pas unique - il s’en faut de beaucoup - dans les annales du vieux Maroc, est bien propre à susciter l’admiration des hommes pour qui l’alternative « la liberté ou la mort » n’est pas une vaine formule...

Les trois grands caïds M’Touggi, Goundafi et Glaoui, les « portiers de l’Atlas » sont assez puissants pour ne rien perdre dans cette effroyable tempête au cours de laquelle, tout en réglant leurs affaires personnelles en

grands vassaux indépendants, ils restent fidèles au Sultan et au Maghzen.

Cette fidélité n'a rien de l'obédience qu'un vassal doit à son suzerain et ne doit rien au respect de la majesté chérifienne qui n'éblouit pas le Berbère. C'est le résultat d'un calcul judicieux. Ils sont assez puissants pour être à l'abri des humeurs et des fantaisies du Trône et même le cas échéant lui tenir tête. Ils n'en acceptent que plus aisément de masquer leur foncière indépendance à l'égard du pouvoir derrière une soumission qui n'est qu'apparente. Ils ont enfin l'énorme avantage d'être chefs politiques et militaires de tribus de leur race alors que les « caïds maghzen » sont étrangers aux gens de leur commandement et, en somme fonctionnaires d'autorité. Les Sultans passent, les grands caïds restent.

Au cours de son expédition de 1893 dans le Tafilalet Moulay Hassan avait arbitré à sa manière qui était rude l'interminable querelle des Ait Yafelmane et des Ait Atta du Sahara. Mais la paix n'avait duré que l'espace d'un matin.

Cinq ans plus tard Ba Ahmed charge Madani d'aller encore une fois rétablir l'ordre. Madani et Thami partent à la tête d'une importante harka. Ils en profitent au passage pour « manger » quelques fractions de tribus et réduire les résistances de la Feija. Ils atteignent les oasis filaliennes où le Berbère retrouve, à défaut des fastes engloutis dans les sables, le souvenir d'un Maroc où il était le maître, celui des conquérants, élargi et façonné à coups de sabre.

A qui vient à Erfoud il est recommandé de monter sur le piton de 900 mètres qui domine la petite ville. Les jeux de la lumière y changent à tout instant l'aspect de l'immense panorama que l'on ne se lasse pas de contempler. D'aucun autre endroit que celui-ci on ne peut embrasser mieux d'un seul coup d'œil ces « solitudes couvertes d'une poussière noire d'où surgissent ça et là des roches brûlées par le feu » dont parle Pline l'Ancien. Des sommets de l'Atlas au fond du Tafilalet, du Djebel Sagho à la formidable Hammada du Guir qui barre l'horizon à la frontière de l'Algérie, un paysage unique déploie l'interminable tapis de ses palmeraies en-chassées dans des solitudes désertiques rongées par le soleil.

Tout hors les palmeraies n'est que le grandiose résultat d'une crémation à l'échelle cosmique, un désert gris ici, rougeâtre là, d'où surgissent des rochers et des montagnes fantastiques, la plupart déchiquetées en dents de scie, usées presque continuellement par le vent de sable. On aperçoit même, loin à l'est, l'énorme vague de sable orange de l'Erg Chebbi.

D'innombrables ravins depuis longtemps désséchés où les eaux

s’engouffrent tumultueusement pendant une demi-heure quand, par miracle, une brève tornade s’abat sur le pays, sillonnent cette terre désolée où les pistes partent à l’aventure. Cette solitude hostile à toute vie sous l’haleine du désert qu’on devine tout proche c’est bien le pays des Canariens, de ces êtres humains que Pline nous dépeint comme tenant plus de la bête sauvage que de l’homme, se battant contre les éléphants, les fauves et les reptiles et se disputant leurs charognes.

Les palmeraies sont là comme un geste de clémence du Créateur. Celle du Tafilalet aligne depuis plusieurs siècles des centaines de milliers de palmiers sur douze à quinze kilomètres de longueur et six à huit de largeur. La prospérité du Tafilalet, sa position de relais entre l’Afrique Noire et l’Afrique du Nord attirèrent dans cette région des hommes venus de tous les horizons du monde musulman.

Lorsqu’on traverse aujourd’hui les palmeraies où meurent de sécheresse des arbres centenaires, lorsqu’on pénètre dans les ksours qui cachent derrière la hautaine façade de leurs remparts une poignante misère, lorsque enfin, arrivant aux abords de Rissani, le berceau de la famille impériale alaouite, on voit surgir d’une mer de sable que le vent couronne d’aigrettes les ruines informes de Sijilmassa, on a peine à reconstituer en imagination les fastes d’une cité qui, il y a dix siècles, était fameuse entre toutes. Zenètes, Sanhadja, Arabes envahisseurs, chorfa idrissites et alaouites, esclaves soudanais en occupaient les six-cent-cinquante châteaux. Les sangs berbère, arabe, noir, juif s’y mêlaient dans une totale confusion. Les rivalités y étaient acharnées, les grandes, tribus nomades inféodant les sédentaires et défendant leur souveraineté envers et contre tous, y compris le Sultan du Maroc. Refuge d’aventuriers de tout poil, de roitelets pourchassés, d’agitateurs politiques et religieux de toute taille, confluent de tous les courants qui amenaient dans sa somptueuse palmeraie les hommes et les idées des bords du Niger, de la Seguiet el Hamra ou du Hedjaz, Sijilmassa a sombré dans l’oubli. La population de la cité abandonnée s’égailla dans le Tafilalet où les différentes tribus Ait Atta, Ait Yafelmane, Ait Moghad de Goulmima, Ait Khebbache, Ait Bourk se battirent comme des chiens des siècles durant.

On a peu de renseignements sur la campagne de Madani au Tafilalet. Il est douteux qu’il ait pu, en qualité de khalifa du Sultan, y faire régner un peu d’ordre autrement que par la diplomatie. Si loin de sa base de départ, il pouvait difficilement mener une action militaire importante contre des tribus ingouvernables. Peut-être la seule présence d’une solide harka du Maghzen

bien armée et secondée par les marabouts fidèles à la maison alaouite suffit-elle à calmer provisoirement les esprits. Enfin, on peut croire que l'opération de police n'était pas la raison profonde de la présence de ces forces chérifiennes dans la région. Les confins algériens étaient tout proches. La France avait un poste à Bou-Denib non loin d'Erfoud. L'imprécision de la frontière, jointe à la revendication du Sultan des oasis du Touat, créaient dans ces lointaines solitudes des incidents presque quotidiens qui nous obligeaient souvent à poursuivre les rezzous jusqu'en territoire chérifien.

Cette surveillance ne pouvait convenir à Madani que ses propres affaires préoccupaient. Sa situation n'était pas encore suffisamment assise pour qu'il pût se permettre de rester longtemps si loin. Il rentra donc à Telouet en laissant à Thami le commandement de la harka. Ce fut pour celui-ci, en même temps que la découverte d'un pays prestigieux, la première occasion de régner pratiquement en maître pendant une année entière. Thami quitta, en effet, le Tafilalet au bout d'un an pour aller accomplir son premier pèlerinage à la Mecque.

Si Thami était à cette époque dans sa vingt-cinquième année. C'était un garçon grand, maigre, dégingandé, un peu voûté. Visage bistre, imberbe, osseux, encadré de tresses soigneusement bouclées, avec des yeux sombres et démesurés de fiévreux.

Son enfance avait été pénible. Dans les familles marocaines, tout l'intérêt se porte sur les aînés. Sixième fils d'une esclave noire et d'Ibibat, Thami a vécu ses premières années comme le plus misérable des enfants chleuhs. A onze ans, il est envoyé en tribu Ourika, au pied du versant nord de l'Atlas, pour suivre l'enseignement du fqih Mohammed ould Korki el Ouriki qui professe à la medersa d'Akhlij. Il revient en 1893 à Telouet quand y passe la mehalla de Moulay Hassan et participe au « sauvetage » du Sultan.

On le retrouve à Marrakech, à la medersa Ben Youssef. Il revient en 1896 à Telouet où ses frères l'accueillent froidement et le rudoient au point qu'il doit s'enfuir. Selon certains, il aurait alors été berger et contraint à bout de ressources, d'aller voler dans la plaine et même de vendre son poignard, ce qui est bien la pire extrémité pour un fils de caïd !

Enfin, un notable des Glaoua le recueille et le fait travailler. C'est El Hadj Nacer ou Ala, d'Arbalou, qui finit par le réconcilier avec Madani. A vingt et un ans, Thami rentre à Telouet pour y commencer le dur apprentissage de guerrier. C'est d'abord à pied, simple moghazni, qu'il suit Madani à la conquête des Ouaouzguit, qu'il participe pour le compte d'Abd el Aziz à la

campagne contre les Chaouia et les Rehamna. On le retrouve enfin dans le Draa et le Tafilalet.

Madani le voit à l’œuvre et aperçoit vite le parti qu’il peut tirer de ce jeune homme courageux et intelligent. Ce qui l’inquiète pourtant, c’est l’ambition de Thami. Il saura y mettre un frein au moment voulu.

Thami n’a encore aucun titre et reste dans l’ombre de son frère. Mais déjà on l’imagine sortant des ruines de Sijilmassa et marchant de son pas tranquille de montagnard vers le siècle nouveau, traînant le canon Krupp de Moulay Hassan et portant encore le sabre des vieux conquérants.

II

LES GRANDS CAIDS

Le « vieux Maroc » est mort avec Moulay Hassan ; c’est un Maroc nouveau qui entre, lui aussi, dans le siècle. Déjà commencent à se nouer les fils que les Puissances ont patiemment tissés autour de ce pays magnifique dont les montagnes et les plaines sont visitées par les prospecteurs. Précieuses valeurs que sont le cuivre, l’étain, le manganèse, le cobalt, le molybdène ! L’anarchie est le bon prétexte des diplomates pour multiplier les intrigues et les menaces, acheter tout ce qui est à vendre et en premier lieu la plupart des membres du Maghzen. Les Allemands ne sont pas les moins actifs, les moins empressés pour la prétendue défense de leurs intérêts commerciaux.

Dieu seul sait si c’est à Lui ou au diable que le terrible Ba Ahmed rend son âme le 13 mai 1900, vingt jours après son frère Si Saïd, vizir de la Guerre, dix jours après son autre frère, le chambellan Si Driss. Les contemporains ne semblent pas avoir été surpris par la disparition en un mois des trois frères qui comptaient parmi les plus hauts personnages du Maghzen. Il est vrai qu’à cette époque, on ne s’étonnait de rien.

Ba Ahmed meurt dans le splendide palais de la Bahia qu’il a fait édifier à Marrakech (sur une terre confisquée aux Mesfioua), entouré de trois médecins, d’un rebouteux, et malgré une mystérieuse machine électrique qu’expérimente sur lui le « caïd » Mac Lean, Ecossais, déserteur par amour de la garnison de Gibraltar, toréador, conseiller militaire de Moulay Hassan pour qui il modernise l’étincelante Garde Noire, agent diplomatique des Anglais, héraut de Guillaume II à Tanger, entremetteur, pourvoyeur du Sultan à ses heures.

Le coup est dur pour la « tribu » Ba Ahmed, mais la belle Circassienne veille. Elle dicte à son impérial fils la liste du nouveau Maghzen. Le temps de piller de fond en comble le palais de Ba Ahmed et la succession politique est

assurée. Le nouveau Grand Vizir, El Hadj Moktar, est un cousin de Ba Ahmed ; son fils est caïd méchouar (on le dit opiomane et il porte sur la main droite une énorme verrue purulente qui ne rend pas cet introducteur protocolaire très appétissant) ; le Chambellan est Si Lahcène, frère de Ba Ahmed. Un nouveau venu se signale bientôt à l'attention de tous : Si Mehdi el Mennebi. Cet enfant trouvé dans la tribu de Menneba, du Haouz, était devenu moghazni de Ba Ahmed puis caïd des Menneba. Le Mennebi, ministre de la Guerre, devient vite favori et grand importateur de bicyclettes, phonographes, appareils de photographie et autres coûteuses fantaisies de son maître. Plus tard, l'une de ses filles épousera Si Thami el Glaoui.

Ce joli monde ne tarde pas à se dévorer à belles dents. L'année 1900 n'est pas achevée que l'équipe est disloquée : exit le Grand Vizir, remplacé par Si Feddoul Gharnit ; exit le caïd méchouar à la main pourrie qui perd jusqu'à sa chemise ; exit le Chambellan Si Lahcène qui se retrouve en prison ; exit Moha Tazi qui abandonne précipitamment les Finances (ou ce qui en tient lieu) pour aller à la Mecque. Le Mennebi reste : c'est lui qui a tout agencé.

Pour respecter la tradition, les Beni M'Guild, les Beni Ouarin, les Ait Youssi, les gens de Sous, excités par le chérif du Tazeroualt Mohammed ou Hachem, sont en révolte. Tiznit est assiégée. Cela ne surprend pas ceux qui connaissent les agissements allemands dans cette région lointaine où l'anarchie est facile à entretenir. Le prince Radolin, ambassadeur d'Allemagne à Paris, peut dire à notre ministre à Tanger : « Le temps approche où la question du Maroc va se poser et réclamer une solution. Nous avons là des intérêts, des titres auxquels ne peuvent se comparer ceux d'aucune autre puissance. » Ces intérêts, ce sont ceux des Mannesmann qui mettent progressivement la main sur les gisements miniers du Sud marocain.

Pendant ce temps, le jeune Sultan, aimable, courtois, intelligent mais versatile et velléitaire, fait de la bicyclette avec ses femmes et de la photographie, tire des feux d'artifice et joue au cricket avec des familiers marocains et étrangers dont Mac Lean est le plus actif et le plus inventif. Cette équipe de personnages pittoresques qui représentent aux yeux du Sultan le « nec plus ultra » de la civilisation européenne, concourt à tenir Abd el Aziz à l'écart des affaires de l'Empire. Le Mennebi, haï de tous, mais redouté par le Grand Vizir lui-même, mène les uns et les autres à son gré. Le Sultan n'a, en fait, à connaître que des perpétuels ennuis d'argent nés de ses fantaisies et de l'effroyable gabegie des finances dubliques. Les quatre-vingt millions laissés par Moulay Hassan se sont depuis longtemps évaporés. Il faut

mendier à l’étranger des emprunts dont le service ampute toujours plus les revenus de l’Etat et l’indépendance du Maroc.

Les mauvaises langues, rarement désinteressées, ont beau jeu de colporter dans les fondouks fassis, sur la Place Djemaa el Fna et sur les souks qu’Abd el Aziz est le Sultan des Roumis et que le vrai maître du Maroc est le caïd Mac Lean.

Les grands caïds ne sont pas seuls à surveiller la détérioration de l’autorité du souverain : un ancien secrétaire du khalifa du Sultan à Fès, homme du Zerhoun, nommé Djilali ben Driss el Yousfi, regarde et écoute. Il se renseigne sur l’armée, ses effectifs, ses équipements. Il observe les discordes entre les vizirs, leur façon de s’enrichir sans se soucier des finances publiques. L’étoile du Mennebi pâlit et celle de Hadj Omar Tazi monte. Tout cela est précieux à celui qu’on appellera bientôt Bou Hamara, « l’homme à l’ânesse », le Rogui dont la fantastique aventure est la plus connue de toutes celles dont l’histoire du Maroc est si riche.

En fidèle sujet du Sultan, Madani el Glaoui monte à Fès pour combattre Bou Hamara avec une harka glaoua de cent cavaliers et deux cents fantassins dont il confie le commandement à Thami. Celui-ci paie de sa personne avec une témérité qui lui vaut deux blessures et l’admiration de ses hommes. Efforts inutiles car les conspirations de palais aggravent l’incurie des militaires d’occasion qui lancent les mehallas chérifiennes dans les aventures humiliantes pour le Sultan. Madani reste bloqué dans Taza pendant quatre mois, finit par se dégager, traverse la zone insoumise sans qu’on ose sérieusement l’inquiéter, se réfugie en Algérie d’où il rejoint Tanger par mer avec ses Gloua presque au complet et un énorme butin.

Cette expédition a ouvert à Madani des perspectives nouvelles. Il a découvert Fès, la cour du Sultan. Il a fréquenté les plus hauts personnages de l’Empire. Il a cru bon de se confier à l’un d’eux, le vizir Omar Tazi. Il lui a dit ses espérances : Demnat, les Zemrane, les Rehamna même et les Mesfioua. Le Tazi a fait la sourde oreille. Madani considère qu’il ne demande que le salaire de son appui au Maghzen. C’est déçu et bourré d’amertume qu’il rentre à Telouet où il apprend que le Tazi lui réclame un tribut de 70 000 douros !

Depuis longtemps, déjà, un frère d’Abd el Aziz, khalifa du Sultan à Marrakech, intrigue sourdement. C’est un personnage considérable, un vice-roi qui ne rend de comptes à Fès que lorsqu’il le veut bien et entretient un cour royale. Frère aîné du Sultan, c’eût été à lui qu’eût pu revenir la

succession de Moulay Hassan si Lalla Rokkia et Ba Ahmed ne s'étaient si bien entendus... Madani l'approche et sait ce qu'il faut lui dire. Il lui confie son dépit, lui dépeint en termes vifs l'incurie des vizirs et l'impuissance d'Abd el Aziz, le « Sultan de l'Etranger ». L'alliance s'ébauche. Telouet est trop éloigné : Madani s'installe à Marrakech.

Il met dans son jeu le M'Touggi en lui promettant le partage de la souveraineté du Sud. Il revient des échos de la conjuration aux oreilles d'Omar Tazi. Il s'inquiète et jette un os à Madani pour le calmer : les Mesfioua. Pour l'occuper aussi, car les Mesfioua, nous l'avons vu, ne sont pas à prendre mais à conquérir. Il faudra pour cela à Madani l'aide des Rehamna, des Sgharna, des Zemrane et du M'Touggi.

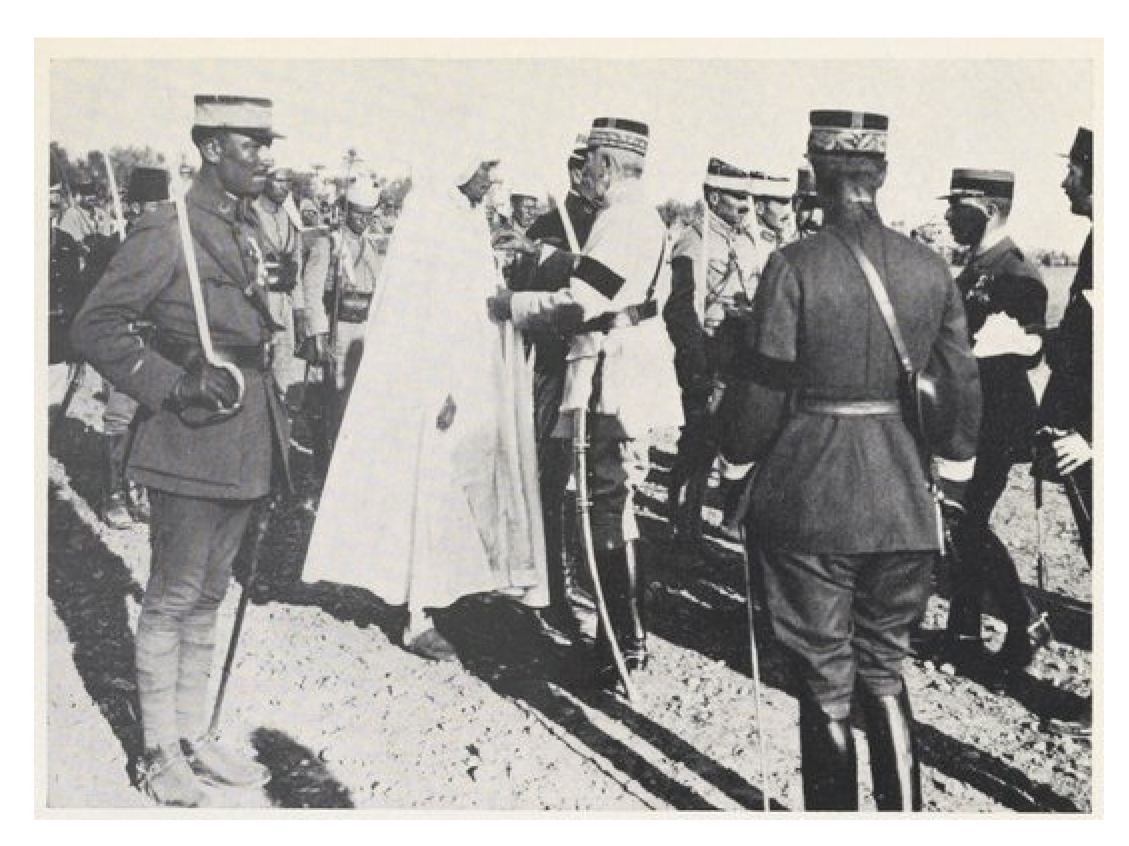
C'est à cette époque que Madani fait construire la casbah des Ait Ourir. L'établissement des Glaoua s'affermit ainsi sur le versant nord de la montagne. Ce n'est pas suffisant.

A Fès, Taieb el Goundafi, loin des intrigues, fait sa cour et la fait bien. Il y gagne les dahirs qui lui confèrent le commandement des tribus de l'Ounein et des Houzioua. Ce sont des terres fertiles et très peuplées qui conviennent parfaitement à l'appétit de Madani. Celui-ci propose au M'Toggui de se venger d'une petite trahison de son voisin, au moment où le caïd Anflous était venu assiéger la casbah de Bouaboud. Marché conclu.

Thami va assiéger la casbah de Tagoundaft que défend un frère du Goundafi qui brûle les étapes depuis Fès mais arrive trop tard. Non seulement son frère a capitulé, dans des conditions assez troublantes, mais il a livré au Glaoui l'Ounein et les Houzouia et à son compère un bon lot de tribus, dont les Guedmioua. Madani prend ainsi pied dans la vallée du Sous.

Simultanément, Madani pousse plus avant son complot avec Moulay Hafid. A cette conjuration, il faut un ressort. Ce sera la lutte contre les Européens à qui l'accès du Dar el Maghzen est interdit. C'est dans cet esprit que Moulay Hafid reçoit avec de grandes démonstrations d'amitié l'agitateur anti-français Ma el Aïnin, le père de celui qui sera bientôt El Hiba, et qui revient de Fès avec ses « hommes bleus ».

La conjuration Madani-Hafid n'est bientôt plus un mystère. Le caïd de la Casbah de Marrakech, Ben Kebbour, a de bons yeux pour voir ce qui se passe dans le palais voisin et de bonnes oreilles pour écouter ce que lui rapportent ses espions.



1917 - Le général Lyautey remet la Croix de guerre à Si Thami



1921 - M. Millerand, Président de la République, visite Marrakech en compagnie de Lyautey

Abd el Aziz renseigné, envisage la destitution de son frère. Moulay Hafid jure respect et fidélité au Sultan et accompagne sa protestation de loyalisme d'un riche présent : 60 000 francs-or, cinq chevaux et dix mulets de choix tout harnachés. Il n'en continue pas moins à presser le Glaoui de conclure. Madani, menacé d'arrestation, a pris le large sans attendre en direction de sa casbah de Telouet où il n'est pas question de l'aller chercher. D'ailleurs, Abd el Aziz est de plus en plus seul et, dans le Nord, est venu s'adjoindre à Bou Hamara toujours virulent, un autre prétendant, chérif authentique, celui-là, descendant de Moulay Idriss mais brigand de grand chemin qui se nomme Raisouli et terrorise la région de Tanger.

La partie est maintenant trop engagée ; il faut la mener à son terme. Hafid et Madani vont brusquer les choses. Les tribus de la Chaouia pressent Hafid de proclamer la guerre sainte contre le Sultan de l'étranger. Des troubles éclatent à Fès, des partisans hafidistes occupent la casbah de Mediouna, près de Casablanca.

La campagne xénophobe de Moulay Hafid et de ses alliés va porter ses fruits. Le 19 mars 1907, le docteur Mauchamp est assassiné à Marrakech. C'est un médecin français aimé de tous qu'il faut pour cela supprimer parce qu'il est, par humanité et conscience professionnelle, le meilleur propagandiste de son pays. Il est attiré hors de chez lui et lardé de coups de couteau par la populace. Un agent allemand, le docteur Holzman, confident de Moulay Hafid, a fait courir le bruit que le médecin allait installer une antenne de radio sur le toit de sa maison pour renseigner les Français.

Quelques jours plus tard, le colonel Felineau occupe Oujda et Lyautey fonce sur les Beni-Snassen...

Abd el Aziz, de plus en plus embarrassé, n'ayant guère à compter sur ses vizirs trop absorbés par leurs querelles, destitue le pacha de Marrakech, ami des conjurés, pour le remplacer par le Pacha de Tanger, Bel Ghazi. Cet infortuné pacha qui avait déjà dû sabrer les brigands de Raisouli pour entrer à Tanger, a moins de chance encore en allant à Marrakech. Débarqué à Mogador, il prend le chemin de la capitale du Sud avec une importante escorte. Pacha et escorte n'arriveront jamais à Marrakech et personne n'entendra plus jamais parler d'eux.

Abd el Aziz se réveille enfin, veut réagir contre les rebelles qui le couvrent de ridicule. Il forme une méhalla qui reste à Fès faute d'argent. Personne ne

veut plus prêter à un souverain dans les mains de qui les millions se volatilisent. On vend les unités de la flotte chérifienne. Le docteur Weisgerber rapporte que dans un bar parisien, près de l'Opéra, entre minuit et deux heures du matin, les émissaires du Sultan ont vendu à la Colombie la petite frégate « Bachir » qui venait de sortir des chantiers...

Enfin, pour remonter, sans doute, le prestige de ce souverain dont l'autorité ne tient plus qu'à un fil, la République reconnaissante achève de l'écraser avec le grand cordon de la Légion d'honneur.

Le 30 juillet 1907, neuf ouvriers européens qui travaillaient au port de Casablanca étaient massacrés. La ville est livrée à la populace et les colonies européennes se réfugient dans les consulats. Le 1er août au matin, le croiseur « Galilée », venu de Tanger, mouille devant Casablanca et fait dégager son champ de tir. L'émeute gagnant en ampleur après le débarquement d'une soixantaine de fusiliers marins, le croiseur ouvre le feu. Pendant une semaine, Casablanca bombardée est la proie des émeutiers déchaînés. Enfin, le 7 août, trois navires venus d'Oran débarquent trois mille fantassins sous les ordres du général Drude qui procède immédiatement à l'occupation de la ville. Il avait son poste de commandement à l'emplacement de la future Place Administrative, dans une baraque en planches qui, émouvante au milieu des buildings modernes, existait encore au dernier jour du Maroc français.

*

A ce tournant de l'histoire du Maroc, des personnages dignes du théâtre élizabethain, taillés à la mesure de Shakespeare, vont jouer leur rôle, parfois ensemble, parfois les uns contre les autres, pour le Prince aujourd'hui, contre lui demain et rusant avec le destin qui a tout à coup revêtu l'uniforme français.

Il faut amener deux d'entre eux par la main sur le proscenium et les présenter tels que des générations de guerriers les ont faits, avec la puissance qu'ils ont acquise par le fer et par le feu. Le destin frappe à la porte du Maroc à coups de canon. Le fracas en est entendu jusque dans les fières casbahs de l'Atlas où les caïds s'interrogent sur l'attitude qu'il convient d'adopter au moment d'entrer en scène. Par la bonne porte, autant que possible, mais l'essentiel, si l'on s'est trompé, car, comme toujours on improvise, est d'avoir la réplique qui vaut excuse et permet de prendre place quand même. La vie d'un grand caïd est riche de choix difficiles, de revirements opportuns, mais

on ignore ce que nous appelons aujourd’hui les « révisions déchirantes » parce qu’on ne fait pas de sentiment. La politique se pratique ici à l’état brut. L’intérêt pur et simple l’anime ; le respect de la parole donnée le tempère.

Noblesse oblige : voici le M’Touggi. C’est un vieux renard, un très vieux renard. Il porte sur son visage grimaçant complanté d’éléments de barbe anarchique, avec un gros nez et des yeux bizarres, dont l’un à demi fermé, des siècles de rouerie. Enlevez-lui son turban, sa djellabah et ses belras, mettez-lui une vieille casquette, un pantalon de velours côtelé, une chemise sale, des sabots, et la Corrèze l’adopte d’emblée. Le colonel Justinard décrit ainsi « le plus pittoresque des grands caïds » que le général de Lamothe appelait « le Baron » : « L’air d’un vieux paysan madré et grivois. Une conversation émaillée de gestes et de boutades. Il se vantait d’avoir toujours été maghzen. En effet, même au temps de Moulay Hafid et d’El Hiba. Sa maison de Bab Ftouh, à Marrakech, était peuplée d’une armée de beaux nègres à l’oreille ornée d’un large anneau d’argent et montés sur de superbes chevaux gris. Cela faisait au vieux seigneur monté sur sa mule une escorte opulente qui bousculait tout sur son passage. »

Le M’Touggi a « toujours été maghzen », c’est-à-dire que jouant sur les deux tableaux, il était toujours présent dans le camp du vainqueur. Beaucoup de nos contemporains sont dans son cas, mais ce qui les distingue du M’Touggi, c’est qu’ils s’évertuent à le cacher, alors que le Baron l’avoue avec un cynisme qui rappelle, en plus malicieux, celui de Talleyrand. « Il y a quatre-vingt-dix-neuf ruses, dit-il, et la guerre n’est que la centième.

Ce paysan, aristocrate dans son genre, a d’ailleurs l’ascendance requise pour parler sans se gêner. Il descend des Almoravides. Lorsque, au XI^e^ siècle, les Lemtouna de Youssef ben Tachfin, le fondateur de Marrakech, occupèrent la région, celle-ci était habitée par les Anga. Les Lemtouna et les autochtones se fondirent pour donner les Lemtougga, ce qui signifie les « fracasseurs » et qui se simplifia en M’Tougga. Une filiation qui ne paraît pas discutable donne donc droit au M’Touggi de considérer avec un certain mépris ces parvenus récents que sont le Goundafi et le Glaoui.

Au moment où tonnent les canons du « Galilée », le M’Touggi s’interroge sur ce qu’il faut faire pour rester maghzen. Si les Français se mêlent des affaires du Maroc avec leurs canons et leurs mitrailleuses, il se peut qu’ils sortent Abd el Aziz de son magasin de colifichets et lui permettent de prendre enfin les affaires au sérieux. Miser sur la carte Abd el Aziz, c’est miser sans y paraître trop sur la carte française. Pourtant, il n’a pas refusé les avances de

Madani. Moulay Hafid ne lui plaît guère et le Glaoui l'inquiète. Il se brouillera avec le premier, battra les harkas du second, mais il y mettra des formes, de telle façon que rien d'irrémédiable ne se produise. Le M'Touggi sera donc aziziste et ira rejoindre la mehalla chérifienne.

Puis, Aziz battu à plate couture sur l'oued Tessaout, n'a plus aucune chance. Il est temps de regarder du côté de Hafid, proclamé à Fès après Marrakech et de faire alliance avec le Glaoui dont l'étoile est près du zénith. Vient El Hiba dont les chances sont sérieuses, puis Mangin dont la supériorité ne fait pas de doute. Taieb sera le premier à faire sa soumission au vainqueur de Sidi bou Othmane.

Le M'Touggi est content de lui parce qu'il a pu « en restant maghzen » tailler des croupières à toute époque à ses vieux ennemis dont le chef des Haha, le caïd Anflous, n'est pas le moins coriace, et s'agrandir à leurs dépens, grâce à une alliance, assez souvent remise en question, avec son puissant compère glaoui.

Il aura l'honneur, le 6 novembre 1920, dans le palais de la Bahia de Marrakech, le fameux palais de Ba Ahmed, de recevoir des mains du général Lyautey les insignes de Grand Officier de la Légion d'honneur. Et le vieux renard finira ses jours dans une confortable retraite (on le dit propriétaire d'une mystérieuse mine d'or), avec un harem où n'étaient admises, dit-on, que des filles de quinze à vingt ans...

Voici maintenant Si Taieb, le Goundafi, le second « portier de l'Atlas » dont les casbahs de Tagadirt N'Bour et de Tagoundaft, dans les environs des vestiges de la cité sainte de Tinmel, commandent la vallée du N'Fis et l'accès du col Tizi N'Test. Son commandement, moins étendu que celui des Glaoua et sensiblement égal à celui du M'Touggi, est encastré entre les deux, ce qui lui rend la vie difficile, entre des voisins insatiables avec qui il faut être tantôt ami, tantôt ennemi, le M'Touggi étant d'ailleurs le plus jaloux et le plus mordant.

Le Goundafi est un pesonnage bien différent. C'est déjà, en 1907, un vieillard de belle prestance dont les traits fins sont encadrés d'une barbe soignée et, nous dit Justinard, des yeux superbes. C'est l'Imazighen, l'homme libre par excellence, élevé au grand caïdat. Son caractère étrange frappe ceux qui l'approchent pour la première fois. Il n'est pas commode, autoritaire, jaloux de ses prérogatives, méfiant aussi.

Pour cela, il a de qui tenir, car la chronique dépeint ainsi son père Abou Abdallah Mohammed : « El Goundafi était plus circonspect qu'un corbeau et

plus difficile à surprendre qu'un vautour. » Ce père superbe payait régulièrement ses redevances au gouverneur maghzen du Sous, mais il refusa le jour où celui-ci étant mort, le commandement passa à l'un de ses esclaves. Que le Goundafi paie tribut à un esclave, plutôt périr dans les flammes ! C'est ce qu'il fit savoir à Moulay Hassan. Le Sultan le prit fort mal et envoya de la troupe contre le rebelle. Le Goundafi mit en pièces les soldats du Sultan et fit quantité de prisonniers. Il relâcha les réguliers en témoignage de son obéissance, après les avoir habillés de neuf pour bien montrer qu'il était grand seigneur.

C'est dans ces circonstances que son fils Taieb, qui n'avait que quatorze ans, fut envoyé chargé de fers, comme un otage, auprès du souverain pour demander et obtenir le pardon de son père.

Lorsque Moulay Hassan vint un peu plus tard à Marrakech, le père de Taieb alla au devant de lui mais précédé de présents fort appréciés à l'époque et destinés à montrer que le Goundafi entendait traiter de seigneur à seigneur : cent nègres et autant de négresses, cent chevaux, cent vaches avec leur veau, cent chamelles avec leur petit,une multitude de cadeaux dont l'énumération a quelque chose de biblique et traduit éloquemment la fortune des Goundafa.

Comme son père, Taieb respecte le serment d'obéissance qu'il a prêté au Sultan, mais il est vain de lui demander plus. Goundafi il est né, Goundafi il reste en toute circonstance. Ce mauvais caractère, cet attachement pointilleux à l'indépendance, cette superbe qui finira par indisposer Lyautey lui-même auront leur illustration la plus éclatante lorsque Mangin, maître de Marrakech, recevra la soumission des grands chefs du Sud. Un seul manquera à l'appel : le Goundafi. Il répondra fièrement aux sollicitations et même aux menaces. Son allié du moment Madani El Glaoui finira par le convaincre de la nécessité de faire le geste attendu, d'autant plus que le Goundafi reste seul dans un isolement qui pour être splendide, n'en est pas moins dangereux avec de si redoutables voisins.

Bon gré, mal gré, Si Taieb se rend à ces raisons, mais c'est à Lyautey qu'il ira faire sa soumission. Habilement travaillé par le colonel Berriau, le père des précieuses Affaires Indigènes, séduit par la grande classe de Lyautey, le seigneur goundafi donne sa parole au seigneur Lyautey, c'est-à-dire à la France.

Si Taieb sait que Lyautey pense que « ceux qui sont nés pour commander doivent commander et que les autres doivent obéir ». C'est à cette condition

qu’il donne sa parole et il y restera fidèle jusqu’au bout. Pourtant, des raisons politiques imposeront un jour le démembrement de son commandement. Lyautey confèrera au Goundafi un honorariat qui ne sera pour lui qu’une banale mise à la retraite. Si Taieb exprimera son amertume mais ne protestera pas. « Quand il y a trop à dire, le mieux est de se taire. » C’était sa devise.

Il se retirera à Marrakech dans une hautaine solitude, profondément blessé par la lettre du chef de la Région où il était écrit qu’avait « sonné pour lui l’heure de prendre un repos bien gagné ». Le Goundafi aura été ainsi, dans toute l’histoire du peuple berbère, le premier homme de poudre et amghar de guerre admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Quelques-uns le poussent à user de sa puissance pour s’imposer par d’autres voies que celle du respect de la parole donnée. Il répond laconiquement : « On pourra me démolir ; on ne pourra pas me mépriser. »

Voilà les hommes qui, avec les Glaoua, joueront les premiers rôles dans la naissance du Maroc français, avec un quatrième que nous rencontrerons plus tard, mais qui, pour l’instant, n’est encore que moghazni dans les harkas de son père : le caïd El Ayadi.

Madani et son frère ne sont pas plus hommes de guerre que les deux autres, ni plus diplomates que le M’Touggi ni plus orgueilleux que le Goundafi. Leur commandement est plus vaste, sans doute, mais guère plus riche. « Une poignée d’abeilles vaut mieux qu’un marabout plein de mouches » dit un proverbe chleuh. Mais ils sont certainement plus ambitieux. Ce sont des parvenus et ils en ont l’audace jointe aux qualités de leurs voisins dont la politique plus traditionnaliste a des horizons plus limités : être pour ou contre le Maghzen avec les calculs étroits imposés par la conjoncture, grandir par le grignotage du territoire du voisin, à coups de dahirs ou à coups de fusil. L’expansion en vase clos ne satisfait pas complètement les Glaoua ; leur intelligence leur ouvre des perspectives plus audacieuses. Ils ont un sens politique que les autres n’ont pas.

Avec ses conceptions larges mais aussi ses idées étroites, Madani est l’homme d’une transition qui sera brève, entre le petit caïdat d’Ibibat et le pachalik de Thami. Il prépare par son exemple les voies de son frère qu’il n’aime pas et dont il se méfie au point de ménager la succession à son fils Abdelmalek. Mais la destinée de celui-ci tournera court. En fait, l’un sans l’autre, ni Madani ni Thami ne seraient devenus ce qu’ils ont été.

Madani a appris à son frère, outre l’art d’acquérir la puissance, celui de s’en servir. En cette année 1907, il va lui donner une leçon dont Thami se

souviendra près de cinquante ans plus tard : il va lui apprendre à faire un sultan.

*

16 août 1907. C'est un vendredi. Aveugle, comme le veut la tradition afin qu'il ne voie pas les terrasses où se prélassent les femmes, et comme l'a exigé Moulay Hassan pour qu'il ne puisse regarder ce qui se passe dans les jardins du palais tout proche, le muezzin, du haut de la Koutoubia, appelle les fidèles à la prière de midi.

La chaleur écrasante de l'été fait trembler les horizons. Au pied du minaret, Djemaa el Fna, grouillante de foule bigarrée, bruyante, pittoresque, puis la ville : maisons basses rougeâtres, vastes jardins des demeures seigneuriales, immense Aguedal et le plan d'eau où rouille le canot à moteur d'Abd el Aziz, toits de tuiles vert jade des mosquées. Ville mille fois décrite, mille fois admirée malgré sa crasse et son désordre. Soixante mille hommes y vivent, venus de tous les coins de l'Empire. Tout autour, hors de l'enceinte, l'immense palmeraie.

Au Nord, derrière le muezzin, les monticules arides et laids des Djebilets qui cachent le pays des farouches Rehamna ; à droite, la plaine de Chichaoua qui va jusqu'à la mer ; à gauche, le Haouz, le pays des Sgharna ; en face, enfin l'énorme barrière de l'Atlas d'où surgissent des neiges éternelles.

La montagne, comme un gigantesque fauve couché, surveille les plaines inondées de lumière. Le soleil miroite dans les rivières et les séguias. De temps à autre le fauve jette une patte impitoyable sur ces étendues paisibles où la vie serait celle de tous les paysans du monde si des ouragans humains ne les ravageaient périodiquement. Alors, le vent de la révolte ou la tornade de l'invasion disperse comme menue paille les hommes hagards,les femmes échevelées, les enfants hurlant de terreur devant les cavaliers d'une apocalypse qui n'en finit pas de répandre ses malédictions sur les pauvres gens.

Les combats entre guerriers sont moins meurtriers que ces exterminations féroces où les têtes se moissonnent comme les épis et vont proclamer en grimaçant sur les murs de Djemaa el Fna la puissance d'un prince et la vanité des luttes pour la liberté. L'histoire de ce splendide et malheureux pays patauge encore, au début du XX^e siècle, dans les flaques de sang et la chaleur des villages incendiés durcit les haines aussi vieilles que tenaces.

Mais les grands n'en ont cure, qui nourrissent de cataclysmes leurs rêves de puissance et fondent comme des aigles sur les troupeaux humains.

Sous le soleil implacable de ce jour d'été 1907, Marrakech va accoucher d'un nouveau maître. Les grands caïds, précédés de serviteurs au bâton leste et suivis de leurs fringants cavaliers noirs, se frayent un passage vers la mosquée de la Casbah que Madani el Glaoui a truffée et cernée de gens sûrs : cinq cents cavaliers glaoua, cinq cents Rehamna et deux cents Goundafa.

Arrive bientôt, en grand cortège, impassible sur sa mule rutilante d'or, Moulay Hafid, frère du Sultan et son représentant à Marrakech. Ses légers vêtements immaculés de laine fine et de soie, ne laissent apparaître que le visage à peine teinté et la barbe noire d'un homme bien nourri. La fièvre de l'ambition et la cruauté donnent à ses yeux sombres une fixité inquiétante. Les serviteurs au bonnet rouge pointu bousculent le vulgaire. Moulay Hafid passe, indifférent aux platitudes de ceux qui bravent les gourdins de l'escorte pour baiser ses babouches ou le bas de son burnous.

Il entre dans la mosquée où Madani, Thami et le Goundafi l'attendent parmi une assistance triée sur le volet. Il y a là, au milieu de la plupart des caïds de la région, y compris ceux des Rehamna, un oncle du Sultan, le cadi Moulay Mustapha, encore tremblant de la minute qu'il vient de vivre au Dar el Maghzen où tous les notables convoqués par Moulay Hafid, ont été invités à signer la pétition déclarant la déchéance d'Abd el Aziz. Mustapha a refusé. Il raconte aux frères Tharaud qu'il se trouva alors brusquement entouré de poignards. Moulay Mustapha avait, comme beaucoup d'autres, de bonnes raisons d'exagérer la menace qui pesait sur lui et qui le décida à signer. La vérité, moins théâtrale, est qu'il suffit à Madani de porter la main à son poignard pour le convaincre et décourager les autres de se récuser.

Les jeux sont faits lorsque Moulay Hafid entre dans la mosquée. Après le prêche, un autre frère du Sultan, Moulay Boubeker, gouverneur du Tafilalet, prend la parole et déclare qu'Abd el Aziz a vendu l'Empire aux chrétiens pour ses plaisirs, que les Infidèles occupent Oudja et plongent Casablanca dans le deuil et les ruines, que les malheureux Chaouia sont persécutés à mort. Puisque le Sultan est incapable, il faut que les savants et les chorfa choisissent un chef énergique qui proclame la guerre sainte.

Moulay Hafid a pleuré à l'évocation des malheurs des Chaouia qui est la tribu de sa mère. Ces rudes guerriers et ces insatiables rapaces se sont attendris et indignés. Tous demandent qu'on désigne sur-le-champ, le « chef de la résistance ».

Le fils de Boubeker intervient pour faire un éloge échevelé de Moulay Hafid, de haute naissance, savant, magnanime, fort, courageux et dont la main répand bienfaits et bénédictions. Que Dieu lui donne la victoire !

Alors, le premier, Madani se lève et va se prosterner devant Moulay Hafid en prononçant la phrase rituelle : « Que Dieu bénisse la vie de Notre Seigneur Moulay Hafid ». Tout le monde répète la formule et vient signer l'acte de proclamation. Et le soir même, toute la ville en liesse est parcourue par des crieurs qui hurlent à pleins poumons :

— Que Dieu donne la victoire à notre Maître Moulay Hafid !

Le lendemain, flanqué du Glaoui et du Goundafi, Moulay Hafid reçoit l'hommage des notables et les traditionnels cadeaux dont les plus appréciés sont les esclaves et les négresses. Le mellah est aussi présent avec des étoffes précieuses et des soieries. A la tête de la délégation, Yechoua Corcos, ami de Madani qu'il aide à passer les caps financiers difficiles. Il est naturellement le bailleur de fonds de l'opération Moulay Hafid.

Yechoua Corcos est riche, puissant et généreux pour la communauté israélite qui est l'une des plus misérables du monde. Un voyageur anglais décrit ainsi la place du marché du mellah marrakchi : « Son niveau est surélevé d'une hauteur extraordinaire par l'accumulation des détritus. Douze à quinze pieds seraient une évaluation modérée de la profondeur de cette accumulation d'où partent des descentes escarpées vers les portes des maisons et les rues de côté, dans lesquelles la profondeur de la saleté est d'environ trois à quatre pieds. De temps en temps, quelques nettoyages ramènent au niveau original. Là, tout le jour, dans une boue noire et fumante se tient une foule hurlante ; inutile de dire que même en hiver, la puanteur est épouvantable, rivalisant avec celle d'une cité chinoise »...

Yechoua Corcos lui-même n'allait pas en ville musulmane sans être insulté par les enfants qui lui jetaient des pierres.

Les contributions sont écrasantes et, de temps à autre la foule Marrakchie, au cri de « maklou el mellah ! » va à l'assaut du quartier juif. La « mahia », ce tord-boyaux juif qu'on donne même aux enfants fait le reste...

En fait, il n'y a que chez le Sultan et les seigneurs que le Juif jouit d'une considération qu'il doit toujours à sa richesse et à son aptitude à dénouer les situations financières les plus inextricables. Un Sultan du XVIII^{e} siècle, Si Mohammed eut même pour ministre un Juif d'origine allemande nommé Samuel Sumbal. Sumbal paya les frais de construction d'un temple dont l'édification fut confiée au grand rabbin de l'époque Abraham Corcos.

Samuel Sumbal laissa à sa mort une rente de 10 000 marks à partager entre les juifs pauvres de Mogador, de Marrakech et de Jérusalem. C'est pourquoi Yechoua Corcos recevait chaque année du consul d'Allemagne à Tanger la somme de 3.333 marks 33.

Comme en France, au temps de Philippe le Bel, la situation de créancier n'était pas pour les Juifs de tout repos. Plus la créance était élevée et plus le risque était grand de la voir réglée par des solutions violentes. Et c'est bien souvent par le feu qui n'épargnait pas plus les hommes que les reconnaissances de dettes qu'on réglait les échéances...

*

Le Glaoui vient de faire un Sultan dont la principale raison d'être est de bouter Français et étrangers hors du Maroc. Madani sait que cette attitude est de circonstance et qu'il sera difficile à Moulay Hafid de s'y maintenir. Mais l'essentiel, pour le Glaoui, est d'avoir « son » Sultan.

La proclamation d'Hafid est un succès mais pas encore une victoire totale. Cette reconnaissance du prétendant par un quarteron de caïds et de fqihs solidement encadrés par les partisans du Glaoui ne peut avoir de valeur que confirmée par les ulemas et les chorfa de Fès. Or, là-bas, intrigue le chérif Kittani, chef d'une puissante confrérie. Il a, lui aussi, des vues sur le pouvoir suprême.

Alors commence une comédie où l'argent tient le premier rôle. Il y a deux sultans dont les chances sont à peu près égales, l'un protégé par les Allemands et soutenu, pour les besoins du moment par les Français, l'autre patronné aussi par les Allemands et les tribus du Sud. L'emportera celui qui pourra entretenir une armée suffisante. Abd el Aziz a épuisé tous les moyens de crédit. Il doit mettre ses bijoux en gage au Mont de Piété de Paris pour la somme d'un million deux cent mille francs ; Moulay Hafid dont le trésor de guerre, en doublons espagnols, s'est vite épuisé, en partie dans certaines rédactions de journaux parisiens, fait « suer le burnous » à outrance, au nom de la guerre sainte. Les frères Mannesmann, prospecteurs allemands qui, depuis peu, mettent la main sur les mines du Sud, en pays glaoua, lui prêtent 400.000 francs. L'Allemagne joue sur tous les tableaux. Elle fournit à Hafid les armes et les munitions qui doivent servir à la destruction de son protégé Abd el Aziz. Madani, pour sa part, devenu « allef » c'est-à-dire ministre de la Guerre, apporte à sa créature l'appui de ses partisans. Yechoua Corcos, enfin,

qui a des relations en Allemagne, joue le rôle d’intermédiaire et de banquier.

Abd el Aziz n’est que mollement soutenu par les Français. Un bon coup d’épaule pourrait remettre en selle un Sultan qui a enfin pris conscience de ses responsabilités. Ce serait logique, face à un anti-sultan qui prêche le djihad et l’extermination des Français. Mais ceux-ci ne font qu’assurer la mission de police que leur a conféré l’Acte d’Algésiras, mission de police dont les contours sont assez flous pour que les généraux Drude et d’Amade poussent un peu plus loin que permis.

C’est en vain qu’Aziz envoie à Paris El Mokri que tous les Français ont connu beaucoup plus tard grand-vizir inamovible et centenaire. Le ministère Clémenceau, harcelé par l’extrême-gauche, hostile à toute intervention dans les affaires intérieures du Maroc, n’est pas maître de ses mouvements. Clémenceau a déjà acquis la teinte de nationalisme cocardier qui devait s’affirmer quelques années plus tard, mais il reste « l’homme de gauche », peu enclin aux aventures coloniales. Les hommes clairvoyants, pourtant, ne manquent pas, mais, dit Lyautey « la France est le pays où il y a le plus de virtuoses et le moins de chefs d’orchestre. »

Cette politique hésitante, subjuguée par la crainte de complications internationales, stérilisée par les « grands principes » qui obligent constamment le gouvernement à faire le compte de ses voix, inaugure la longue série des « occasions perdues » qui engageront bientôt et pour longtemps la France dans les aventures périlleuses et coûteuses. Le meilleur atout de Moulay Hafid est notre faiblesse, car il n’est pas bien sûr de lui et de ses hommes. Il n’avance que sur la pointe des pieds dans les avenues du pouvoir où les Glaoua le poussent.

Le Goundafi, lui, repart pour sa montagne après avoir refusé le vizirat de la guerre « parce que ce n’est pas son métier ». Le maghzen d’Hafid ne lui plaît pas. Marrakech est pleine d’étrangers venus de l’Anti-Atlas, du Sous et même du Tafilalet. Il voit trop de visages sombres qui ne le rassurent pas plus que les « hommes bleus » de Ma el Ainin, le père d’El Hiba. Ces gens intriguent, se disputent, se battent. Le Goundafi préfère la poésie de la vallée du N’Fis, la contemplation des ruines de Tinmel et la tranquillité de sa casbah de Tagoundaft. Le seul qui, avec les Glaoua, est heureux de l’aubaine, c’est El Ayadi dont la fortune s’amorce avec le commandement d’une grande partie des Rehamna.

Il faut à Hafid la consécration de Fès. Ce n’est qu’en avril 1908 qu’il se met en route sans se presser et par un long détour qui lui permet d’éviter les

zones où nos troupes sont installées avec interdiction d'aller plus loin.

La fille de l'irréductible chef des Zaians, Moha ou Hammou, marche en tête de la colonne. Le docteur Holzman celui qui fit assassiner le docteur Mauchamp, suit Moulay Hafid comme son ombre.

Les effectifs des deux armées sont variables selon la ponctualité des payeurs. Dans les deux camps, ceux qui ne sont pas payés passent à l'adversaire. Pour un peu, on verrait Hafid s'installer à Fès avec les troupes d'Aziz et celui-ci entrer à Marrakech avec celles d'Hafid.

Cette belle aventure faillit pourtant échouer misérablement grâce au M'Touggi qui, rompant son alliance de circonstance avec le Glaoui, prit le parti d'Abd el Aziz. Les raisons de ce revirement sont assez mal précisées. On peut supposer que le rusé « baron » n'avait qu'une confiance très modérée en Moulay Hafid.

Une harka du Prétendant, commandée par Habid Bakka partie de Marrakech pour Mogador, est battue à plate couture par les contingents azizistes d'Allal ould Toubib et Hadj Omar Tazi. Le M'Touggi achève sa déconfiture et la désarme à Bou Rikki. Les troupes d'Hafid débandées rentrent à Marrakech avec le M'Touggi à leurs trousses.

Thami organise la défense de la ville dont Hafid l'a fait pacha. Il envoie deux harkas contre le M'Touggi qui bat encore le caïd El Irraoui. C'est vainement que Thami essaye de rassembler les débris de ses troupes.

Un mouvement de panique s'amorce chez les conjurés. Madani songe à abandonner Hafid ; Thami se prépare à quitter Marrakech et ses bagages sont déjà en route pour Télouet. Quant à Moulay Hafid, il envisage de se réfugier chez les Zaians. La situation est d'autant plus critique que le 19 août 1908, l'armée commandée par Abd el Aziz arrive jusqu à El Kelaa des Sgharna en même temps que les troupes du M'Touggi aux portes de Marrakech. Mais la fortune des armes, plus capricieuse ici qu'ailleurs, ne va pas tarder à mettre fin à cette situation : arrivée sur l'oued Tessaout, en pays sgharna, face à des contingents hafidiens, commandés par Si Allal el Glaoui, frère de Madani, l'armée d'Aziz se met soudain à piller le camp de son Sultan. C'est la débandade. Le Sultan s'enfuit à perdre haleine jusqu'à Settat. Les instructeurs français de son armée regagnent complètement nus les cantonnements français.

Le M'Touggi, plus heureux, fait son entrée à Marrakech. Mais la défaite de l'oued Tessaout le décourage de soutenir un Sultan qui n'a décidément pas la « baraka ». Las de se battre, dit-il, il fait, quoique vainqueur, sa soumission à

Moulay Hafid et restitue toutes les armes saisies à Bou Rikki. Madani s'en empare et les fait immédiatement transporter à Telouet.

Deux jours plus tard, le 21 août, Moulay Abd el Aziz abdique. Hafid a triomphé presque sans coup férir. Après avoir accompli le pèlerinage rituel au tombeau de Moulay Idriss, le prétendant arrive aux portes de Fès. On lui a rapporté la nouvelle de sa reconnaissance officielle par les ulémas et les chorfa réunis à la mosquée de Moulay Idriss. Le chérif Kittani, pour se faire pardonner (sans y parvenir car il sera tué à Meknès à coups de corde) lui envoie son frère, Si Abdelhay (celui que nous retrouverons cinquante ans plus tard dans des circonstances analogues) pour lui faciliter le passage.

Mais Hafid a dû promettre la guerre sainte contre les Français, la dénonciation de l'Acte d'Algésiras, l'interdiction des villes de l'intérieur aux Européens. Moulay Hafid s'engage à être le Sultan du fanatisme et de la xénophobie. Avec lui, le Maroc revient cinquante ans en arrière. Ces promesses, il ne pourra les tenir, car il faut encore au nouveau sultan la reconnaissance des puissances... La France, en particulier, tient à l'Acte d'Algérisas. Cette reconnaissance ne viendra qu'en 1909 ; elle sera à l'origine du soulèvement de Fès, trois ans plus tard.

Le triomphe de Madani est total. Le fils du petit moineau de Telouet est maintenant installé à Fès, dans la somptueuse demeure de son vieil ennemi Omar Tazi, avec les fonctions de Grand Vizir. Depuis les Saadiens, aucun Berbère n'a régné en maître dans cette ville dont le passé a été éblouissant et qui peut prétendre encore au rang de capitale de l'intelligenzia musulmane. L'événement fait caqueter les poules blanches effarouchées par ce robuste coq de montagne qui bat bruyamment des ailes et dont les ergots sont redoutables. Les gros bourgeois dont les mules éclaboussent le vulgaire de la boue des ruelles n'apprécient guère les fortes odeurs de poudre que leurs apportent les commenseaux des singes du Haut-Atlas. Ces Chleuhs, pour la plupart, ne savent ni lire ni écrire pour la bonne raison que leur langue ne s'écrit pas. Ils constituent à Fès la corporation des portefaix.

Voici Madani installé au plus haut poste de l'Etat, dans la ville la plus secrète du monde musulman. La plus orgueilleuse aussi et la plus frondeuse. Il faut savoir l'amadouer, mais l'ivresse du pouvoir fait oublier au Glaoui les élémentaires précautions de la diplomatie. On ne commande pas à Fès comme à Marrakech. Madani en fera l'expérience.

La richesse de Fès et des plaines du Nord éblouit le chef de guerre qui, sa vie durant, s'est battu pour conquérir des terres à reconquérir dès qu'elles

étaient soumises, qui n’avait pas fixé de limites ni à sa puissance ni aux moyens de l’atteindre. Tout ce pourquoi il a lutté par le fer et par le feu se trouve maintenant à portée de sa main avec le sceau impérial dont il dispose, en fait, à sa guise. La manne chérifienne va tomber sur toute la famille.

A peine entré en fonctions, Madani s’attribue (enfin !) le Haouz tant convoité avec un respectable lot de tribus. Demnat est à lui après l’assassinat du gouverneur, avec les Ftouaka, les Ghedjama, les Touggana, les Guedmioua, Amimiz, une partie des Sektana. Il se fait confirmer le commandement des tribus qu’il lui a fallu réduire avec plus ou moins de succès : les Mesfioua, les Ounein, les Houziaoua de la haute vallée du Sous (le Ras el Oued), ces deux dernières tribus arrachées, comme on l’a dit, au Goundafi, les tribus Feija jusqu’au Tafilalet...

Les frères et les parents sont là pour la distribution de commandements, de fonctions, de biens et d’honneurs. Hadj Thami est confirmé pour la première fois pacha de Marrakech. Il devient caïd des tribus guich, celles qui fournissent des troupes régulières au Sultan, caïd de quelques fractions du Ras el Oued. Cela ne lui suffira pas. Il tentera de s’emparer des Zemrane mais y renoncera après avoir été assiégé pendant plusieurs jours dans une casbah.

Un autre frère, Si Hassi, nommé pacha de la Casbah de Marrakech, secondera Thami. Il est nommé également caïd des Rherhaia et des Tedrara. Un autre frère encore, Si Allal, le « vainqueur » de la Tessaout, devient pacha de Demnat. Mohammed el Arabi, fils de Madani, devient ministre de la Guerre. Le fils de feu Ahmed el Glaoui, aîné des fils d’Ibibat, Si Hammou, qui réside en permanence à Telouet devient caïd des Glaoua, des Ouaouzguit et d’une partie des tribus de la Feija.

Quant à tous les parents éloignés, les alliés, tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué au dénouement de cette féérique ascension, il va sans dire qu’ils ne sont pas oubliés. Si blasé que l’on soit sur ce genre d’opération à la Cour de Fès, un tel déluge de brevets, de sceaux et de prébendes provoque stupeur et scandale.

Parallèlement, Madani mène une opération diplomatique de grande envergure. L’une de ses filles qui ne passe cependant pas pour une beauté, devient épouse légitime du Sultan ; Madani lui-même épouse une des filles du ministre des Finances El Mokri et un fils de Madani épouse une fille d’El Mokri.

Pendant un an, Madani est le véritable maître du Maroc. Il a la main — lourde — sur l’administration, destitue qui il veut, nomme qui il veut

et se passe allègrement du consentement d’Hafid. Il place des hommes de confiance partout dans les environs de Fès, des khalifas qui perçoivent même l’impôt en son nom. Son impopularité grandit avec son audace. Il y met le comble en essayant d’imposer les tribus guich qui sont ordinairement dispensées de contribution.

Le M’Touggi n’a pas précisément joui des faveurs du Grand Vizir. Il guette le moment propice. Il travaille l’importante tribu des Beni M’Tir, des environs de Meknès, commandée non sans peine par le jeune caïd Raho, et qui est en dissidence. Il finit par l’amener à Moulay Hafid pour faire une soumission qui ne durera qu’un mois. Est-ce à l’instigation du M’Touggi ? C’est possible. Les Beni M’Tir se révoltent en 1911, pillent Meknès où un frère d’Hafid, Moulay Zin, fait figure de prétendant un peu malgré lui. Sa soumission fera de lui plus tard un auxiliaire précieux. Les Beni M’Tir ameutent toutes les tribus que Madani a exaspérées. Fès est assiégée, Hafid doit demander la protection des troupes françaises et le 21 mars 1911, la colonne du général Moinier débloque la ville impériale.

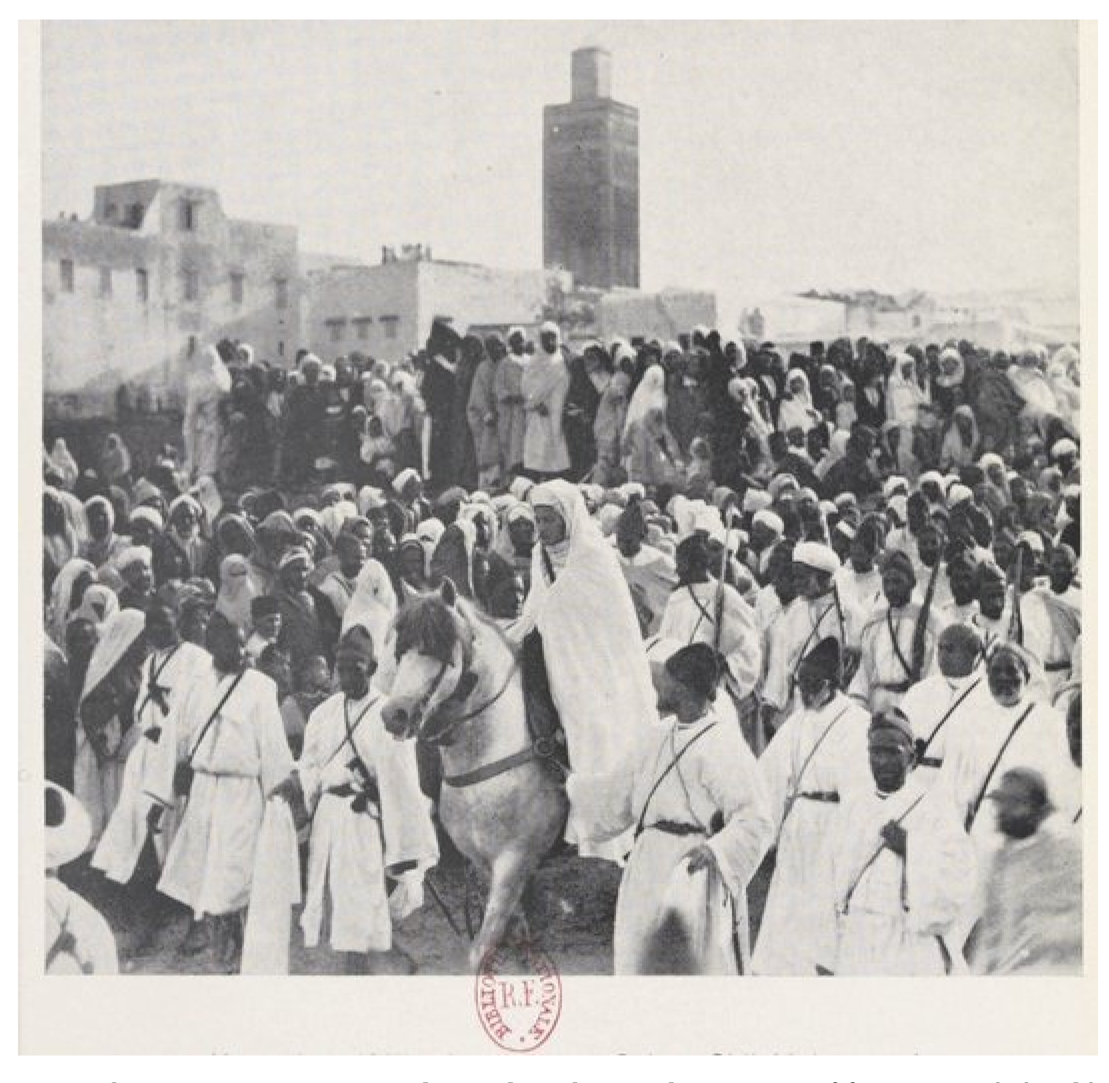
Les ravages du grand-vizirat de Madani sont tels que les Français conseillent au Sultan de se débarrasser de cet encombrant personnage. Hafid est enchanté de la proposition, d’autant plus qu’on le soupçonne fort d’avoir tenté de faire empoisonner son grand vizir par une esclave. Un vendredi, le Sultan lui fait donner l’ordre de ne pas venir à la prière. Madani sait ce que cela veut dire. Il n’est pas surpris car ses rapports avec Hafid sont tendus depuis longtemps. Le journaliste Christian Houel lui a fait dire à ce moment : « Il me laisse ; Dieu le laisse ! ». Joli mot historique qui malheureusement n’a jamais été dit.

Madani, phtisique, est très malade. La disgrâce atteint un homme usé prématurément, d’apparence débile, qui n’a plus grand chose, hormis la volonté, de l’homme de poudre de naguère.

Plus heureux que beaucoup de ses prédécesseurs, Madani n’ira ni en prison ni au tombeau.

Le M’Touggi triomphe et place à son tour des gens à lui partout où il le peut, à la place de la famille glaoua dont la dégringolade est aussi rapide que l’ascension. Mais Thami n’est pas décidé à se laisser « manger ». On l’a remplacé au pachalik de Marrakech par Driss ou Menou qui n’a pas la poigne de son prédécesseur. Le nouveau pacha de la Casbah est un nègre borné, Embarek bou Khabza. Quant au nouveau chef des guich, c’est un nommé Najem qu’on dit brave mais brouillon.

Thami met la ville en état de siège, distribue des armes, se fortifie dans sa demeure. Il appelle les Rehamna qui ne



Novembre 1927 - Le nouveau Sultan Sidi Mohammed Ben Youssef fait son entrée à Salé

III

LES HOMMES BLEUS

En bordure nord du Rio de Oro, désolée avec ses maigres oasis et ses villages de tentes, la Seguiet el Hamra (le Canal rouge) est, depuis des temps lointains, le refuge des persécutés et des aventuriers qui rêvent de renouveler l'aventure des Almoravides. Les chorfa chassés d'Orient, du Soudan, du Sénégal, les Idrissites déchus et poursuivis par leurs vainqueurs, les nobles épaves des tragédies familiales en ont fait, dans le Maghreb occidental, la « maison mère » des descendants du Prophète.

Les marabouts fanatiques fuyant le progrès envahissant, tout un monde de rapaces faméliques repoussés du Sous, du Tafilalet, de l'Anti-Atlas, prolifèrent dans ce bouillon de culture surchauffé d'où s'évadent les germes de révolte qui enfièvrent périodiquement le Maroc.

Au nord-ouest, c'est le Tazeroualt et ses « sultans », au sud, le Rio de Oro où se pratiquait jadis la traite des noirs et où les trafiquants soudanais troquaient avec le cérémonial pittoresque décrit par Hérodote, la poudre d'or du Ghana contre la pourpre de Tyr.

Le chérif idrissite Ma el Aïnin (l'eau des yeux, c'est-à-dire le témoignage de la vie, l'un des cent qualificatifs du Prophète) né dans la cité intellectuelle Chinguetti, est cheikh de la zaouia de Smara. En 1930, l'héroïque Michel Vieux-change n'a vu à Smara que des maisons abandonnées et une mosquée en ruines perdues dans un désert total. Habillé et voilé de cotonnade bleue qui finit par déteindre sur la peau, comme le sont les Touareg, Ma el Aïnin mène la vie d'un ascète.

Il fait partie de la confrérie des Fedalia, issue de celle, farouchement xénophobe des Kounta, fondée au XVIe siècle entre le Touat et Tombouctou et qui furent nos plus redoutables adversaires. La famille de Ma el Aïnin est une pépinière de savants théologiens célèbres dans tout le Sahara occidental. El Aïnin a écrit des ouvrages très appréciés. Il a vécu à Marrakech et à Fès, a

fait deux fois le pèlerinage de La Mecque. En 1885, on le trouve conseiller et confident de Moulay Hassan, puis son représentant au Sahara. Abd el Aziz a pour lui les mêmes égards et lui fournit des armes pour combattre les Français en Mauritanie.

Ma el Aïnin prêche dans un langage ésotérique dont les subtilités, les allusions, les sous-entendus prophétiques subjuguent ses auditeurs, hommes bleus comme lui et comme lui nourris de doctrine et de rêves de guerre sainte ou de guerre tout court. Ma el Aïnin est un fils spirituel du fondateur de l'empire almohade Ibn Toumert, dictateur fanatique qui sut aussi bien faire parler les morts que faire taire les vivants qui ne partageaient pas ses opinions.

En dépit de l'évolution du monde, Ma el Aïnin caresse et fait partager aux hommes bleus le désir de renouveler la geste de l'illuminé de Timmel. Sa xénophobie l'apparente aux Senoussi et le Français est sa bête noire. En 1908, il soulève la Mauritanie, se heurte à Gouraud dans un combat qui coûte la vie à Georges Mangin, le frère du général. Celui-ci, quatre ans plus tard, prendra sa revanche à Sidi Bou Othmane.

Chassé de sa zaouia de Smara, il demande la protection de Moulay Hassan qui l'installe à Tiznit et entretient avec lui des rapports étroits. Il « monte » souvent vers le Nord. Il traîne ses hommes bleus inquiétants sur les sentiers de la montagne, s'arrête à la casbah de Bouaboud chez son ami le M'Touggi ou à celle de Tagoundaft, chez son ami le Goundafi. Il y est toujours bien reçu parce qu'il peut faire la pluie et le beau temps dans les tribus du Sous qui sont du commandement des deux grands caïds, détail qui a son intérêt pour la compréhension d'événements qui vont bientôt rendre célèbre le fils de Ma el Aïnin, El Hiba.

Puis, Ma el Aïnin va faire sa cour au Sultan qui le comble de cadeaux pour que s'en aillent plus vite les loups arrogants et faméliques qui font scandale à Marrakech et à Fès. Mais l'essentiel du voyage de Ma el Aïnin est d'aller retrouver les « Chinguetti » de Oued Zem avec qui il est plus ou moins apparenté, et les marabouts de l'Assif Ahansal qui gîtent dans les montagnes d'accès difficile, entre le Haut Dadès et le Tadla. Là encore réside le pouvoir occulte des confréries, repaires de dévôts personnages, de charlatans et de rhéteurs stériles, marchands de fables enfantines dont les revenus financiers ne sont pas moindres que le pouvoir politique, celui-ci comme ceux-là solidement établis sur la crédulité du vulgaire.

En 1910, il faudra que la colonne Aubert chasse du Tadla Ma el Aïnin et

quelques-uns de ses amis que Moulay Hafid avait appelés à Fès, sans doute pour les consulter sur les moyens de se débarrasser des étrangers qui ne trouvaient grâce aux yeux du Sultan que sous le casque à pointe de Guillaume II ou avec la barbe de Jaurès.

Quand les Français interviennent au Maroc, Ma el Aïnin se juge trop vieux pour lutter. Il mourra, en effet, quelques années plus tard à l'âge de cent-sept ans et sera inhumé dans la casbah de Tiznit après avoir légué sa « baraka » à l'un de ses vingt-et-un fils, Moulay Ahmed el Hiba qui a trente-cinq ans.

El Hiba n'est pas un rustre. Aspect imposant, physique agréable, intelligent, instruit, généreux, brave, ce sont les qualités qu'on lui prête et qui rendent vite extrêmement populaire ce jeune chef au visage voilé de bleu, à la longue chevelure tressée en nattes. Marthe et Edmond Gouvion rapportent à ce sujet qu'une ancienne esclave chleuh à leur service leur montra son garçonnet en leur disant qu'il était né « l'année d'El Hiba » et, les larmes aux yeux, se répandit en louanges dithyrambiques sur ce « bienfaiteur des déshérités ». « Partout où passait le « messie », l'or et la joie coulaient à pleins bords chez les Chleuh. Pouvait-il en être autrement du fils de celui dont le seul nom Ma el Aïnin résonnait comme une baraka aux oreilles des opprimés ? »

On le dit un peu sorcier, comme tous les marabouts et ces Chleuh, islamisés à leur manière ne vont pas ouvrir le Coran pour vérifier si c'est conforme à la loi musulmane. La puissance surnaturelle qu'on reconnaît à El Hiba le met au-dessus du Livre dont il excelle à tourner les préceptes à son avantage. Qu'il ait le pouvoir de lâcher des nuées de sauterelles voraces sur ses ennemis et de changer en tortues les alliés des Infidèles, cela ne suscite que confiance et admiration. El Hiba a d'ailleurs son service de propagande sachant admirablement violer les foules qui ne demandent qu'à l'être. Conteurs et aèdes se répandent sur les places publiques et chantent les vertus et les hauts faits du nouveau Messie : « Il existe toujours des élus pour proclamer la volonté d'Allah et annoncer l'approche de l'heure. Leurs yeux plongent jusqu'au fond des âmes, leurs paroles percent jusqu'au fond des cœurs, leurs pensées forcent l'action. Ils apparaissent soudain quand personne auparavant n'a jamais entendu parler d'eux. Ils traversent la vie, laissant des marques impérissables de leur passage, pour la plus grande joie des fidèles et la confusion des incroyants. »

El Hiba renouvelle l'aventure à la fois sacrée et profane des Almoravides, des Almohades et des Saadiens : « d'une part, écrit Henri Dugard, rénovation,

réaction religieuse ; de l'autre, satisfaction des appétits plus matériels des peuplades pauvres se ruant vers les riches plaines du Haouz. Sous son étiquette religieuse, le mouvement hibiste a été essentiellement populaire. Ce fut une véritable jacquerie qui se fit aux cris : « Plus d'impôts ! Plus de caïds ! », de là son succès et en même temps son danger. »

Il y avait certainement bien peu de soldats d'El Hiba qui procédaient aux ablutions rituelles avant le combat comme l'exige la pratique de la guerre sainte...

L'étincelle qui devait mettre le feu aux poudres hibistes jaillit de la plume de Moulay Hafid signant au printemps 1912 le traité de Protectorat. Le 10 mai, El Hiba monte au minaret de la mosquée de Tiznit et, de là, se fait proclamer Sultan. Il affirme qu'il est le Mahdi et le Moul Esaa, c'est-à-dire l'Envoyé et le Maître de l'Heure. Il proclame le Djihad, la guerre sainte. Il est le Moqqadem el Moujahidin, le Chef des Guerriers de la Foi. Il rameute tous les hommes du Sud. Puis il se met en route à la tête d'un premier contingent qui ne groupe guère plus de cinq cents fidèles.

Inquiétante cohorte de gens du soleil et de la poussière et qui ne manque pas d'une grandeur quasi sauvage : hommes bleus des confins de la Mauritanie, guerriers déguenillés venus d'âpres solitudes pouvant se peupler en une nuit d'hommes qui semblent sortir de terre, gens de l'oued Noun où le vent balaie les sables brûlants, du Draa, du Tafilalet et de plus loin encore, tous desséchés, le ventre vide et la tête pleine de mirages. Tout le long du chemin, ils viennent se joindre au Maître de l'Heure.

Ils arrivent à l'embouchure de l'oued où Massa, la ville sacrée, est ensevelie sous les sables de l'Océan. Il en surgira un jour le Mahdi qui lui rendra sa splendeur d'antan. Cela se fera un jour imprévu, mais qu'annonceront des trompettes et des tambourins. Ce Messie sera une incarnation de Dieu et régénèrera le monde.

Qui n'a vu le soir, passé Aghbalou, dans le silence qui plane sur les dunes et que seul trouble le grondement de la mer, les colonies de flamants roses qui peuplent l'estuaire tranquille, ne peut imaginer décor plus poétique et plus adapté à cette fable grandiose. C'est là, dit-on, qu'Okba a poussé son cheval jusque dans les flots pour pouvoir dire qu'il avait franchi les limites du monde.

Il y a des trompettes et des tambourins, mais il y a aussi les canons du navire français « Cosmao » qui tente sans succès de troubler la fête. Après une journée de prières, la mehalla poursuit sa marche triomphale vers le

Nord. Deux frères d'El Hiba, en avant-garde, occupent Agadir et Taroudant. El Hiba, arrivé à son tour dans le Sous, campe à Biougra. Il lance des émissaires de tous côtés qui présentent aux caïds des lettres portant le sceau du Sultan Bleu pour les convoquer au djihad. Le caïd Djelloulli, de la confédération côtière des Haha, entre Safi et Agadir, protégé allemand et dissident incurable, envoie à El Hiba le parasol vert et le trône doré du Sultanat.

A Agadir, le « Cosmao » essaye vainement de déloger les rebelles de la Casbah et de disperser la mehalla hibiste qui compte maintenant plusieurs milliers d'hommes. Pour éviter le navire français, le Sultan Bleu renonce à passer par le littoral. Il franchira l'Atlas derrière lequel le vieux Maroc achève de se décomposer dans une confusion dramatique.

Le traité de Protectorat a été signé le 30 mars 1912. Ayant perdu tout crédit auprès de ses sujets qui l'accusent à son tour d'avoir, en dépit de ses serments, vendu le Maroc aux Français, Moulay Hafid donne libre cours à sa nature. Il abandonne pratiquement le pouvoir, ne répond plus aux caïds et leur laisse le soin de régler leurs affaires eux-mêmes, ce qu'ils ne se font pas dire deux fois. Le traitement inhumain qu'il a fait subir à Bou Hamara et à ses gens l'apparente, aux yeux des Puissances, aux despotes les plus sanguinaires de l'Orient antique. Il prend ses repas au champagne qu'en qualité de Commandeur des Croyants, il baptise « eau pétillante ».

« Sous l'influence de l'alcool, écrit M. de Saint-Aulaire, le protégé de Guillaume II et de M. Jaurès, après avoir été leur prétendant heureux contre son doux frère, notre allié, devenait un monstre de férocité, en proie à un sadisme démentiel. Son hystérie orgiaque scandalisait même ses nègres. Les riches fassis séquestraient leurs filles pour les soustraire aux pourvoyeurs de son harem, ce minotaure leur ayant donné l'ordre de lui amener chaque jour une vierge nouvelle. »

Ce qui n'empêchait pas certains journaux de Paris pour qui l'or de Moulay Hafid n'avait pas d'odeur, d'opposer la noble attitude du « sultan national », comme disait Jaurès, de ce héros de l'Islam, champion de l'indépendance de son pays, aux colonialistes français. Autres temps, mêmes mœurs !

La collaboration de cette réincarnation de Néron avec Lyautey devenu Résident général, ne pouvait durer longtemps. Lyautey n'avait pas de temps à perdre ni le goût d'en perdre. « On l'appelait, écrit Augustin Bernard, selon son expression, au commandement d'un navire en perdition : un pays entier soulevé contre nous, la capitale investie de tous côtés, attaquée avec une

violence inouïe par des hordres que fanatisaient les appels à la guerre sainte ; la garnison chérifienne gardée à vue dans ses cantonnements ; un Maghzen complètement désorganisé et impuissant ; un sultan affolé, refusant toute collaboration et menaçant de faire un esclandre si on n'organisait pas immédiatement son départ pour Rabat, et, pour faire face à cette situation, 5 000 fusils français. »

Le champagne et le porto de M. de Saint Aulaire aidant, Hafid abdiqua en juin, après des tractations financières du plus haut comique. On n'en retiendra pour exemple que ses démêlés avec son dentiste espagnol à qui il avait commandé un trône articulé comme le fauteil où il se faisait soigner les dents et qu'il trouvait particulièrement confortable !

Pendant ces premiers mois de Protectorat illustrés par le massacre de Fès, en avril 1912, les deux seules puissances qui, pratiquement, empêchent le Maroc de basculer dans le néant sont la France et les seigneurs berbères, en particulier les Glaoua. Le M'Touggi tient durement son pays mais pour son compte ; le Goundafi est d'une fierté qui rend les contacts difficiles. Seuls les Glaoua détiennent la force sur laquelle on peut compter. C'est la carte que jouera Lyautey. Elle sera coûteuse, sans doute, mais d'atout.

Les démarches de Thami et de son frère Hassi à Fès ne seront pas inutiles. Eux aussi joueront et joueront bien. Si bien que le bruit se répand vite à Marrakech du prochain retour au pachalik de Si Thami, ce qui épouvante le faible pacha de la ville Driss ou Menou, frère de lait du M'Touggi. La nouvelle met le seigneur de Bouaboud hors de lui. Depuis plusieurs mois déjà, les partisans du M'Touggi se prennent de querelle dans toute la ville avec ceux des Glaoua. Sur la Place Djemaa el Fna, un serviteur du M'Touggi a blessé d'un coup de feu un aède qui chantait les louanges de l'ancien pacha Thami. Les rixes se multiplient. Driss ou Menou, affolé, s'aggrippe au burnous du M'Touggi pour qu'il reste à Marrakech.

Le vieux renard de Bouaboud réunit les caïds qu'il a sous la main et les invite à la lutte à outrance contre les Glaoua. Dans son palais, Madani ne bouge pas et regarde avec sérénité l'agitation de son rival. Il n'est pas pour autant inactif. Ses gens sont partout et travaillent les tribus. Il achète les Rehamna et les Sgharna qui se révoltent contre les caïds imposés par le M'Touggi. Les caïds Anflous, des Abda et Guellouli, vieilles connaissances du rival des Glaoua, joignent à cette cacophonie le bruit de leurs fusils à tir rapide fournis par les Allemands. Le M'Touggi fait face sur tous les fronts, se substitue, en fait, à Marrakech, à Driss ou Menou et à Najem qui vivent dans

la frousse et dans l'orgie leurs derniers jours de puissance.

On sait déjà que, grâce au Sultan Moulay Youssef qui ne refuse rien aux Français, Madani a récupéré (au moins sur le papier) Demnat, les Ftouaka, les Ghoudjama, les Touggana, au détriment du M'Touggi. On apprend enfin que le glaoui Si Hammou, le neveu de Telouet, vient d'être nommé pacha de la Casbah de Marrakech. Enfin, des renseignements confidentiels donnent comme imminents la destitution de Driss ou Menou et son remplacement par Si Thami.

Vert de rage, le M'Touggi ordonne à son frère Si Larbi d'occuper les abords de toutes les mosquées à l'heure de la prière du vendredi pour que les Glaoua ne puissent y lire leurs dahirs d'investiture, comme le veut la tradition. Marrakech vit dans une atmosphère survoltée et ce sont, comme toujours, les Juifs qui en font les frais avec le pillage en règle du Mellah.

Infatigable malgré ses soixante-dix ans, le M'Touggi travaille les environs avec la même ardeur. Les Touggana refusent de reconnaître Madani ; Demnat se soulève contre son pacha glaoui Si Allal.

C'est alors qu'apparaissent sur les souks et les places publiques des hommes bizarres qui annoncent sur un ton prophétique qu'un roi vient du Sud, qu'il est suivi d'une armée innombrable et que la montagne va s'abaisser à ses pieds comme un tapis de fleurs. Cette littérature est à la disposition de quiconque revendique la bénédiction divine pour s'emparer des crédules : « Il est apparu l'Elu de Dieu et les échos de ses actes franchissant les monts parviennent jusqu'à nous comme un roulement de tonnerre... Regardez autour de vous, écoutez attentivement, de toute votre âme, de tout votre cœur ; veillez à ne pas manquer l'heure où viendra le Messager... »

En une telle circonstance, la guerre ouverte entre les deux grands caïds inquiète les Français. Lyautey envoie à Marrakech, en mission politique le commandant Verlet-Hanus, spécialiste des missions délicates. C'est lui qui, l'année précédente, a réussi l'impensable tour de force d'ouvrir pacifiquement la ville sainte de Moulay Idriss, rigoureusement interdite aux Infidèles, au général Moinier qui dégageait Fès en révolte.

Notre consul, M. Maigret, prend avec lui l'initiative d'une entrevue entre le M'Touggi et les Glaoua pour les réconcilier et leur demander de faire front contre le Sultan Bleu. Il y a déjà longtemps que le M'Touggi a envoyé à El Hiba un homme de confiance avec quarante cavaliers et sa « beia » de reconnaissance. Pourtant, au terme de cette entrevue dont on imagine

facilement la cordialité, le M’Touggi s’engage à barrer la route à El Hiba au col d’Ameskroud et détache sur-le-champ cent cavaliers de son escorte pour renforcer la harka qu’il mobilise, affirme-t-il, contre le Prétendant. « J’agis, dit-il à M. Maigret, dans l’intérêt général et pour donner un gage de dévouement à la France. » Madani écoute impassible cette déclaration. Il sait ce qu’en vaut l’aune. Lui aussi a envoyé des émissaires avec des paroles encourageantes à El Hiba... Mais c’était avant d’avoir été rétabli dans ses commandements par la grâce des Français.

Quant au Goundafi, il attend les événements. Il n’est pas de ceux qui se « mouillent » à la légère. Il est dans sa montagne, dans sa casbah d’Agadir n’Gouj qu’il a bâtie sur un piton « pour vanner son grain d’où que vienne le vent ».

Le 6 août 1912, El Hiba et ses hommes franchissent sans combat le col d’Ameskroud. Quatre jours plus tard, le Mahdi est de l’autre côté de l’Atlas, à Imintanaout à deux étapes de Marrakech. Il a maintenant plus de dix mille hommes avec lui et aucun obstacle ne le sépare plus de la capitale du Sud. Les grands caïds sont tout de même un peu inquiets de la popularité de cet homme qui draine sur son passage la foule innombrable des mécontents qu’ils ont battus et pressurés.

Une mehalla est organisée contre El Hiba. Mille hommes environ, avec des instructeurs français. Najem a fourni un contingent qui passe à l’ennemi. Il est suivi par les gens du M’Touggi et de Driss ou Menou. Les instructeurs français, dont le maréchal des logis Fiori, rentrent à Marrakech sous les injures de la foule. Les neuf Français qui résident encore dans la ville décident alors de partir. Ce sont les consuls Maigret et Monge, le commandant Verlet-Hanus, le docteur Guichard, le lieutenant Haring, le sous-lieutenant Kouadi, le maréchal des logis Fiori, l’interprète Mohammed Marrakchi et le tirailleur Belkhéir.

Ils partent le 15 août, sous les huées, vers Safi, escortés par une troupe qui fond à vue d’œil. Il faut rebrousser chemin face à deux cents cavaliers Rehamna qui interdisent le passage du Tensift. Tout le monde se réfugie chez Hadj Thami, pendant qu’El Hiba est proclamé sultan et que ses gens commencent le pillage de la ville.

Le lendemain, Thami, le M’Touggi et tous les caïds vont au-devant du khalifa d’El Hiba qui est aux portes de Marrakech. Auparavant, le M’Touggi a expliqué au consul Maigret qu’il est sincèrement navré mais que ses troupes sont débordées. Madani, lui, ne bouge pas, ce qui le rend suspect aux yeux du

Prétendant.

Les pillages redoublent d’intensité. Dans la soirée, Thami et le M’Touggi rendent visite à El Hiba qui campe à l’oued N’Fis. Ils ne reviennent que le lendemain matin. Le bruit court que Thami est nommé pacha. Le M’Touggi, en revanche, n’a manifestement pas la faveur du Sultan Bleu, malgré le service qu’il lui a rendu à Ameskroud.

Dans la soirée, Marrakech accueille avec indifférence la proclamation de Moulay Youssef à Fès. El Ayadi qui fait cause commune avec Thami, maintient le contact avec la colonne Mangin qui avance en direction de Marrakech.

*

Heure par heure, Marrakech suit la marche du Sultan Bleu et de Mangin. Les grands seigneurs sont pour le moment neutralisés par une ville dont ils ne sont plus maîtres. La Place Djemaa el Fna est farcie de charlatans qui, devant des auditoires passionnés, avides de nouvelles, de n’importe quelles nouvelles, écoutent le récit des exploits du Sultan des déshérités.

La milice du pacha est à l’image de ses maîtres. Driss ou Menou et son ami Najem qui ne savent plus que faire et vont aux ordres, tantôt chez le M’Touggi, tantôt chez le Glaoui. Les Juifs, eux, ont le seul reflexe qu’on peut attendre : ils sont barricadés chez eux. El Hiba a beau être le sultan des malheureux, il ne leur inspire pas plus confiance que les autres.

Boutiques saccagées ou fermées, la ville attend l’événement sans trop savoir ce qu’il sera et quelles en seront les conséquences. Marrakech n’est pas, comme Fès, une ville frondeuse, c’est une cité soumise. Sa beauté lui vient de ses palais et de la montagne ; son destin dépend des maîtres qui habitent ceux-là ou qui descendent de celle-ci. Elle est au carrefour des orages qui viennent des Abda, des Rehemna, du Haouz, de l’Atlas. « C’est le tambourin du Sud » dit Hadj Thami. Ce n’est pas autre chose : elle résonne mais ne raisonne pas.

Cent fois violée par les conquérants, elle en a perdu le sens de la vertu. El Hiba à ses portes, elle est comme une esclave qui entend venir le libérateur qu’elle désire mais qu’elle redoute parce qu’elle ne saura que faire de sa liberté. Elle n’est pas, comme Fès, destinée à jouer un rôle dans l’histoire de l’Empire. Elle n’est que la scène d’un théâtre grec de dimensions colossales où les Atrides du cru vident leurs querelles.

Marrakech écoute les récits de ceux qui se sont risqués jusqu'au camp du Sultan Bleu. Son armée y prend des proportions fantastiques, avec des milliers de chameaux, des milliers de chevaux, « l'afrag » où il trône sous le parasol vert du Guellouli. Le héros voilé de bleu, entouré de guerriers farouches, lève dans son sillage la poussière d'or de fables fantastiques et vient tendre la main à l'Almoravide Youcef ben Tachfin qui, depuis huit siècles, dort à la belle étoile, au pied de la Koutoubia, au cœur de la ville qu'il a créée.

El Hiba a de solides intelligences dans la place avec la zaouia qu'y a fondée son père Ma el Aïnin. Il n'ignore rien des engagements qu'ont pris les grands caïds à l'égard des Français ni de l'accueil que lui réservera la population marrakchie. Les gens de la zaouia sont de première force pour faire monter la température. Il en revient des échos dans les palais des grands caïds.

Le Maroc entier est en effervescence. A cinquante kilomètres au nord, les hommes de Mangin traînent jusqu'à épuisement leurs canons et leurs mitrailleuses et se battent contre un ennemi insolite ; aux portes de la ville, un fanatique entraîne des hordes débridées ; pour la millième fois, les tribus se révoltent, tuent leurs caïds et brûlent leurs maisons ; la ville elle-même gronde. Au cœur du typhon, c'est le calme d'un patio où, en dépit de la chaleur écrasante de ce mois d'août, les jets d'eau déversent dans les vasques de mosaïque la fraîcheur dont se repaissent les roses et les jasmins. Demain se lèvera sur Marrakech une aube nouvelle, mais ce soir, à deux pas du jardin et à la lueur discrète des lampes colorées, des ombres blanches accroupies discutent à mi-voix. Des serviteurs silencieux et courbés vont et viennent ; le fidèle El Biaz, l'homme à tout faire, l'exécuteur des hautes et basses œuvres des Glaoua, apporte les dernières nouvelles et prend les ordres dont les plus redoutables sont les plus discrets.

Les Glaoua font tranquillement face à l'événement. Ils laissent au vulgaire le soin des peurs paniques et des enthousiasmes éphémères. Ils sont imprégnés de puissance. Ils auraient pu, comme le Goundafi, attendre dans leur montagne que l'orage passe. Ils savent qu'ils n'ont rien à espérer d'El Hiba et que la démagogie dont il est prisonnier les condamne à une disparition brutale. La casbah de Telouet leur serait un refuge plus sûr que ce palais marrakchi que le torrent submergera peut-être demain avec ses richesses. Mais Madani qui connaît ses classiques chleuh pense que « c'est un torrent d'été : il gonfle, on dit qu'il déborde... Il est déjà desséché ! »

Pour un homme comme Madani, la vie est un drame wagnérien où les mêmes leitmotive accompagnent toujours les mêmes situations. El Hiba l'irrite parce qu'il s'attaque aux bases de sa puissance ; il l'inquiète aussi parce que, jusqu'à présent, tout lui a réussi. Mais il n'y croit pas. D'abord parce qu'il ne croit ni au succès des explosions populaires qu'il a matées sa vie durant, ni à la possibilité pour quiconque d'être le sultan de l'anarchie. Il n'y croit pas enfin et surtout parce qu'il ne croit qu'en la force et que la force est là-bas, avec Mangin, ses hommes disciplinés et ses canons.

Ni lui ni Thami n'auront de peine à convaincre le M'Touggi et les autres caïds. Ils ont d'ailleurs un allié qui, pour avoir un passé récent assez trouble n'en est pas moins fort avisé : le caïd El Ayadi dont les rekkas porteront sans cesse à Mangin les messages le pressant de se hâter et l'assurant de leur dévouement à la cause du Maghzen. Ceci au moment même où ils vont rendre hommage au Sultan Bleu. Les gestes politiques s'accommodent mal des règles de la vie ordinaire ; la fin et les moyens ont leurs secrets communs.

Tout impartialement considéré, il ne reste pas grand chose de l'intention que certains ont prêtée aux Glaoua de jouer la carte d'El Hiba. On ne voit pas pourquoi un homme politique aussi averti que Madani aurait abandonné la cause de ceux qui venaient de le rétablir dans ses commandements pour embrasser celle d'un aventurier dont le but fanatiquement proclamé, était de le réduire, lui et les siens, à néant. En beaucoup de circonstances, la politique des Glaoua s'est révélée plus logique que la politique française. On n'a guère de peine à imaginer qu'El Hiba triomphant, les Glaoua seraient repartis dans leur montagne pour s'y battre jusqu'au bout.

Le 18 août, sous un soleil qui chauffe à blanc, le Sultan Bleu arrive à l'immense parc de la Menara, à deux kilomètres à peine des murs de Marrakech. Les portes de l'enceinte ont laissé passage à une foule en délire qui va au devant du Madhi. A cheval sous son parasol, entouré des caïds qui lui sont fidèles et des principaux de ses guerriers, les « telamids », El Hiba va faire son entrée solennelle. Ses hommes lui frayent un passage dans la foule surexcitée qui brandit des étendards et hurle le traditionnel « Dieu bénisse Notre Seigneur ! ». Les tambourins, les rhaïtas, les yous-yous des femmes composent une assourdissante cacophonie. Des danseurs jaillissent de la foule, font des pirouettes devant le Maître de l'Heure. D'autres se couchent devant son cheval et il faut le gourdin pour les chasser.

El Hiba s'arrête devant Bab Djedid où l'attendent les notables. Ils sont tous là : le pacha Driss ou Menou, Najem, le M'Touggi, Thami et quantité

d'autres qui n'ont pas eu le choix. Il manque toujours le Goundafi. Un caïd méchouar improvisé fait courber l'échine à tous, comme il est d'usage à la Cour de Fès. Impavide, le Sultan Bleu reçoit l'hommage et, précédé d'une foule hurlante, pousse son cheval sous le cintre de Bab Djedid. Ses hommes s'engouffrent derrière lui. Il passe près du tombeau de Ben Tachfin, au pied de la Koutoubia, longe Djemaa el Fna blanchie de milliers de burnous et se dirige vers le Dar el Maghzen que le khalifa du Sultan de Fès, Moulay Boubeker, a évacué pour aller se cacher dans une modeste maison.

Le lendemain, Najem et Haida ou Mouis promu au vizirat des Affaires Etrangères, exigent que Thami conduise ses hôtes à El Hiba. Seul Fiori restera. Les autres seront conduits sous bonne escorte au Mechouar où les hommes bleus les insultent pendant deux heures. Thami accompagne les Français qui, désormais, sont prisonniers du Sultan Bleu. Le Glaoui reste avec eux toute la nuit ; il leur laissera deux moghaznis.

L'influence de Thami était alors prépondérante dans la ville où le Glaoui, se substituant à l'incapable Driss ou Menou, exerçait en fait les fonctions de pacha, bien que la chose ne fût pas facile dans une ville que les gens d'El Hiba mettaient en coupe réglée. Gustave Babin, dont le témoignage est souvent suspect, prétend qu'il a été envoyé chez El Hiba par son frère, furieux que Thami ait livré les Français au Sultan Bleu. Or, le témoignage du commandant Verlet-Hanus est formel : les prisonniers n'ont pas été livrés ; il a fallu céder, sous peine de les voir enlever de force.

Il paraît certain que dans cette conjoncture pour le moins délicate, les tempéraments si différents des deux frères engendraient quelques dissonnances dans leur concert politique et que Madani prit ombrage de certaines initiatives de Thami. Conflit d'influence qui ne devait pas aller plus loin, toutefois, que quelques accès de mauvaise humeur. La partie qu'ils jouaient était trop importante pour que leur solidarité en fût affectée. S'ils divergeaient quant aux moyens, ils restaient, comme toujours, d'accord sur le fond qui était leur fidélité au Maghzen et la parole donnée aux Français.

Fiori, resté chez le Glaoui à l'insu d'El Hiba, a combiné une attaque du Dar el Maghzen au signal convenu, c'est-à-dire deux coups de canon tirés au-dessus de la ville depuis la colonne Mangin. El Biaz, l'homme de confiance des Glaoua avait accès quotidiennement personnellement ou par l'intermédiaire d'un geôlier, à la cellule des prisonniers à qui il apportait la nourriture et dont il prenait les messages que les rekkas du caïd El Ayadi apportaient à Mangin, rédigés en caractères grecs ou allemands pour éviter

les indiscrétions.

El Ayadi offre sans succès 75 000 douros à El Hiba pour le rachat des prisonniers. Les Glaoua qui, militairement ne peuvent pas grand chose, utilisent à fond leur diplomatie. Il faut constamment tenir en main les notables débordés par le populaire. Certains ne peuvent résister au courant qui les entraîne vers le trône du Prétendant. Pourtant, à l'instigation de Thami, on multiplie les messages à la colonne Mangin, assurant que la ville se soulèvera quand l'armée française sera en vue. Pour le moment, elle est à Souk el Arba.

Le sort des Français prisonniers livrés au fanatisme d'El Hiba dont on ne connaît pas les limites est le problème le plus ardu. Mangin menace : « S'il tombe un cheveu de la tête de nos compatriotes, la population sera passée au fil de l'épée, la ville sera rasée ; là où il y a des palais, il ne restera que des ruines et le châtiment sera tel que tout le Maroc en tremblera. » Langage que le Madhi ne pouvait prendre à la légère, d'autant que cet avertissement apocalyptique était largement diffusé à Marrakech pour que nul n'en ignore. A cette époque, on ne laissait pas les Français et leurs amis à la discrétion de la populace.

Thami et les caïds se concertent avec El Hiba et en informent Mangin. Le soir du 5 septembre, veille du combat de Sidi Bou Othmane, des messages spéciaux du chef de la colonne à Thami, au M'Touggi et à El Ayadi les avertissent que, conformément aux instructions de Lyautey, la population sera traitée avec bienveillance si les prisonniers sont récupérés sains et saufs mais que dans le cas contraire, les sanctions seront terribles.

La position d'El Hiba se détériore d'ailleurs assez vite. Les nouveaux Almoravides campent avec leurs chameaux et leurs chevaux dans les palais et les jardins saccagés. Au Dar el Maghzen dans le grandiose palais impérial, El Hiba joue complètement son rôle de sultan, scelle des dahirs, tient audience matin et soir entouré de son Maghzen où l'on voit le caïd Guellouli mais d'où est absent le M'Touggi, suspect au point que, du haut de la Koutoubia, le muezzin appelle quotidiennement la malédiction céleste sur le M'Touggi, traître, infidèle et vendu aux Français, sans pour autant provoquer de réaction populaire, car les Marrakchis ont vite perdu leur enthousiasme.

Les hommes bleus sont en pays conquis, en usent et en abusent. Comme on ne peut demander à un indigène de l'Oued Noun, même moujahid, de rester insensible aux tentations d'une ville comme Marrakech, il s'ensuit un certain relâchement parmi les combattants de la Foi et plus encore chez les gens de

sac et de corde qui se sont agglutinés à l'armée du Maître de l'Heure.

On a supprimé les impôts non coraniques, sans doute, mais il faut nourrir cette armée de va-nu-pieds exigeants. Les Musulmans sont choqués de voir les nouveaux maîtres sabler un champagne qu'on ne pouvait pas s'attendre à trouver à Marrakech en si grande quantité. Le champagne a toujours été le fidèle auxiliaire de la France et le « cordon rouge » pourrait être celui de la Légion d'Honneur si notre pays savait récompenser ses fidèles alliés comme ils le méritent. Le pire, c'est que ces beuveries, accompagnées de mariages forcés ou non, se situent en plein Ramadan où la continence est de rigueur dans tous les domaines. Il est certain que Ma el Aïnin, dans sa cent quatrième année, n'a pas dû apprécier la conduite de son fils.

Pendant que la combativité des hibistes se dissout dans l'alcool, le frère d'El Hiba, Merrebi Rebbo, parti en avant-garde, se fait battre à plate couture à deux reprises par la colonne Mangin qui a enfin reçu l'ordre de Lyautey « d'y aller carrément ». Mais ce ne sont là que sérieuses escarmouches. Le gros de l'armée d'El Hiba va à son tour affronter les hommes de Mangin. Le Madhi a affirmé que les fusils français ne partiraient pas et que nos canons chanteraient la gloire d'Allah.



El Glaoui, accueilli à Paris par Mme Simone Berriau, veuve du colonel Berriau

Intercontinentale

Quinze mille cavaliers, chameliers et fantassins, pourvus d'un armement des plus hétéroclites, vont ainsi le 6 septembre à Sidi Bou Othmane, être écrasés, non sans courage par les canons et les mitrailleuses de la colonne française à la limite de l'épuisement. C'est le Crécy du Sultan Bleu.

Peut-on vraiment parler d'une bataille ? La disproportion des moyens, la totale inconscience des hibistes et leur crédulité ôtent beaucoup de panache à cet affrontement qui fut plus une extermination qu'un combat. Certes, les nôtres n'en étaient pas arrivés là sans subir des pertes sensibles et sans avoir souffert de cruelles épreuves. Mais l'armée hibiste arrivant en rangs serrés jusqu'à trois cents mètres des nôtres, les canons et les mitrailleuses ouvrant brusquement le feu sur cette masse humaine, trois mille morts d'un côté, quelques dizaines de l'autre, est-ce vraiement une bataille ? Un journaliste, François Crucy, a retrouvé quelques années plus tard, à Taroudant, un vieil homme qui, après avoir écouté le récit d'un tirailleur marocain qui avait connu Verdun, prit la parole « les doigts allongés soutenant le front » : « Tout cela est grand et terrible. Mais j'ai vu plus terrible encore : la bataille de Sidi Bou Othmane. Les canons des Français ouvraient de larges couloirs dans nos rangs pressés. Les balles déchiraient notre armée comme si c'eût été une toile. Nos cris avaient cessé. Nous nous serrions d'instinct les uns contre les autres. Plus nous nous serrions, plus il en mourait... »

A Marrakech, le moment est critique pour les prisonniers, car El Hiba commence, dès le soir du 6 septembre à plier bagages pendant que les débris de son armée refluent en désordre sur Marrakech. Thami reprend ses gens en mains et organise la défense de la ville. Il est convenu en outre que les caïds laisseront partir le Prétendant à condition qu'il libère les prisonniers. El Hiba accepte le marché. Et, au matin du 7 septembre, quand deux obus (signal convenu) passent sur la ville, le détachement d'avant-garde du commandant Simon entendra une fusillade nourrie.

Mais déjà, à marche forcée, avec deux mille hommes, El Hiba fonce sur l'Atlas qu'il va repasser par le Tizi N'Test, par le territoire du Goundafi qui, à Tagoundaft, lui offre une généreuse hospitalité. Au reproche qu'on lui fera plus tard, le Goundafi répondra avec désinvolture qu'il n'était pas chargé de garder les gîtes d'étape de la montagne.

Le commandant Simon trouve au palais du Glaoui les Français que sont allé chercher des cavaliers de Driss ou Menou au Dar el Maghzen. Mais l'officier a la surprise de ne voir ni mort ni blessé dans les rues où l'on tiraille encore. De même, à l'Aguedal où campait la mehalla d'El Hiba, il trouve un

matériel important, mais nulle trace de désordre. Le Sultan Bleu a levé le camp sans précipitation. Quant à Thami, il esquisse un mouvement de poursuite contre El Hiba mais revient vite à Marrakech sans avoir établi le contact.

Pourtant, les nouvelles venues de l'extérieur ne sont pas rassurantes. On parle d'un regroupement des éléments hibistes et d'un retour en force du Mahdi. La cité terrorisée est morte. Les rues sont jonchées de débris et de cadavres puants d'animaux que guettent des chiens affamés et des escouades de rats énormes. Beaucoup de boutiques sont éventrées ; les palais et les jardins sont saccagés.

L'avant-garde française achève de nettoyer la ville des derniers hommes bleus. Mais la colonne Mangin tarde à venir. On guette du haut des terrasses la poussière qui doit l'annoncer. Enfin, vers la fin de l'après-midi, on aperçoit débouchant des djebilets et descendant vers le Gueliz les premiers éléments de l'armée libératrice.

Si Hadj Thami et le caïd El Ayadi vont au-devant du colonel Mangin qui a dressé sa tente dans la palmeraie au pont du Tensift. Avec eux, quelques ralliés de la dernière heure : Kabba, pacha de Taroudant qui a abandonné le parti d'El Hiba et Haïda ou Mouis, caïd du Sous, qui, après avoir été ministre de la Guerre du Sultan Bleu, sera l'un de nos plus chauds partisans. La tête du premier tombera à Taroudant ; celle du second sera envoyée à Kerdous, dernière retraite d'El Hiba. Mais pendant que celui-ci médite les vengeances futures, l'heure est, du côté français, au pardon des offenses, pourvu qu'elles n'aient pas été trop graves, et à l'accueil bienveillant des « récupérables ». Il y a parmi eux les caïds Khoubban et Hadjii, des Chiadma qui ont, eux aussi, lâché El Hiba au dernier moment. Les Français ont besoin de toutes les bonnes volontés, à charge pour eux d'en faire une juste estimation. Sous ce rapport, nous n'avons que rarement été déçus par ceux que nous avons admis à entrer dans notre jeu... qui était aussi le leur.

Il y a aussi des réfractaires tels les caïds Larbi Derdouri, du Ras el Oued et M'Hammed Irra, des Ouled Bersebaa, lieutenants d'El Hiba, qui ont pris la fuite, le fqih Sebahi, vieillard fanatique qui ne cesse de faire de la propagande pour le Mahdi, et Abdesselem Barbouchi, auteur de la révolte des Rehamna enfermé dans sa maison que les hommes de Thami assiègent. Il finit par céder aux sommations pour se retrouver en prison.

Devant Mangin, Thami remercie au nom de tous le gouvernement français, le Sultan et le chef qui les a délivrés de l'imposteur. Paroles que reprendra

plus tard Madani en accueillant le chef français à Bab Doukkala, et le M'Touggi à Dar Beida.

Sous l'éclatant soleil de septembre, dans un décor inoubliable et au milieu de soldats à qui le triomphe fait oublier les fatigues surhumaines, la rencontre des chefs berbères avec l'avant-garde de la France prend des proportions historiques.

Le colonel Mangin déclare sur-le-champ que, compte tenu de la loyauté de Si Thami, celui-ci est confirmé dans ses fonctions de pacha de Marrakech. Le dahir d'investiture n'arrivera d'ailleurs jamais au destinataire. Il faut penser que la courrier fit de mauvaises rencontres. Le M'Touggi et Driss ou Menou auraient pu, sans doute, donner quelques précisions sur cet escamotage. Car Driss ou Menou, malgré quelques menus services de dernière heure, fut simplement évincé pour n'avoir guère plus montré de loyauté que de caractère.

Le 10 septembre, les troupes qui ont délivré la ville défilent devant Mangin. Il a près de lui les caïds et le khalifa du Sultan Moulay Boubeker qu'on est allé chercher dans sa retraite pour le réinstaller dans ses fonctions. L'accueil de la foule marocaine est plutôt froid. Elle pense qu'on va rétablir les impôts et qu'il va falloir payer un tribut de guerre écrasant. Ce tribut, finalement, se réduira à une contribution de principe.

Seuls les Juifs ne cachent pas leur enthousiasme pour des raisons faciles à comprendre et aussi parce que la présence des troupes françaises ouvre de radieuses perspectives au négoce.

On fait appel à une abondante main d'œuvre pour les travaux du camp ; les autorités de quartier sont remises en place par le pacha. Moulay Boubeker offre au colonel Mangin le Dar el Beida et l'Aguedal pour installer le camp qui est au Gueliz. Mais les instructions du Résident général s'opposent à l'installation des troupes françaises dans la ville. Et Mangin ne transfère le camp qu'avec l'accord du Sultan. On découvrira vite que l'Aguedal manque d'eau, simplement parce que Driss ou Menou en a vendu les parts, sur le conseil de Moulay Hafid.

Le 1er octobre, Lyautey arrive à Marrakech. Légionnaires, Sénégalais, Spahis, Zouaves défilent devant la foule marrakchie impressionnée par la mise en scène qui permet à Lyautey de « montrer sa force pour n'avoir pas à s'en servir ». La Garde du Pacha est là aussi, en pantalon saumon, veste bouton d'or et chéchia écarlate. Ces hommes à peine initiés à la discipline de l'armée française singent maladroitement ses gestes rituels. Des fanfares

agrémentent le tout d'une étonnante cacophonie où l'on distingue de touchants débris de « Marseillaise ».

Devant le front des troupes, Lyautey épingle sa propre rosette de la Légion d'honneur sur le burnous de Madani qui baisse instinctivement la tête quand le général tire son sabre... Le colonel Mangin remet aussi sa propre rosette à Thami.

Le Goundafi a enfin consenti, sur l'insistance de Madani, à descendre de sa montagne pour saluer Lyautey.

Réceptions somptueuses dans les palais de légende ; nuits parfumées où montent les chants de femmes invisibles et les murmures des fontaines... Lyautey s'abandonne aux sortilèges et savoure les délices d'un monde qui, s'il ne lui est pas tout à fait inconnu, pousse ici à l'extrême ses séductions. L'enchanteur est ce chef de guerre de trente-six ans : longues mèches de cheveux noirs, visage émacié, tanné par le sport enivrant de la guerre. Il est de la race des maîtres. Il parle paisiblement, à mi-voix, des pur-sang de ses écuries, de la chasse au faucon, de ses sloughis, en évitant les choses sérieuses qui lui tiennent pourtant à cœur mais que les bons usages lui interdisent d'aborder.

A cheval, à la tête de sa harka, Thami est resté le guerrier des années difficiles ; ici, dans ce palais qui accueillera tant de célébrités, l'homme de poudre en burnous de soie blanche est déjà un hôte occidental. Sa table est somptueusement dressée à l'européenne et l'on y savoure, dans de confortables fauteils de cuir les meilleurs vins de France et la cuisine marocaine qui est l'une des plus appréciées du monde. Les Français qui s'attendaient à autre chose, découvrent éberlués le piano à queue et apprennent qu'il y en a un autre à la casbah de Telouet !

Une nuée de serviteurs respectueux et stylés évoluent en silence et, au moindre signe de l'intendant, accomplissent leur mission avec des gestes précis. C'est qu'ici, la moindre incorrection, la moindre inadvertance a des conséquences redoutables pour le coupable.

Dans cette ambiance, Lyautey goûte sans doute les joies les plus profondes, mais le politique n'en reste pas moins vigilant. Il a devant lui un seigneur et la noblesse l'attire, même lorsqu'elle a de vagues reflets de barbarie. Il connaît les qualités personnelles de Thami ; ce sont celles d'un chef de grande tente. « Il y a dans la vie, a dit Lyautey, deux catégories d'êtres : ceux qui absorbent, les parasites ; ceux qui rayonnent, l'élite. Je ne suis jamais entouré que de rayonnants ; ils ont décuplé ma force. »

Que le Glaoui courbe sous son joug des centaines de milliers d'hommes en quasi-servitude, cela n'apparait pas à Lyautey comme un fait social condamnable, tout au moins dans l'immédiat, mais une réalité politique dont il faut tenir compte et se servir. Lyautey a besoin de la force des puissants pour combler les redoutables lacunes de la sienne. Il n'apporte pas la révolution, mais amorce une évolution. Il lui faut séduire le pays par la tête pour modeler plus tard le peuple marocain, en faire une société plus humaine.

Afin qu'on ne se méprenne pas sur ses intentions, il prend soin, dès sa première visite à Marrakech, d'expliquer sa politique aux grands caïds réunis à Dar Beida. Tout en leur signalant les avantages qu'ils peuvent tirer de la puissance française, il leur laisse clairement entendre que la persistance des anciennes méthodes pourrait leur attirer beaucoup d'ennuis de la part de ceux-là mêmes qui sont disposés à soutenir leur autorité.

Langage nouveau qui ne pouvait être assimilé d'emblée par les grands seigneurs, et si contraire à des traditions séculaires de commandement qu'il ne fallait pas s'attendre à des conversions instantanées.

Tous partageaient l'opinion de Moulay Ismaël disant à l'ambassadeur de Louis XIV : « Votre roi Louis commande à des hommes tandis que moi, je commande à des brutes ». Il est bien évident que des mots comme « ordre », « paix », « concorde » et « progrès » n'étaient pas d'usage courant chez eux. Lyautey avait trop l'expérience de cette clientèle pour ne nourrir aucune illusion à ce sujet. Il semait le grain ; la récolte viendrait plus tard.

Lyautey sait garder ses distances. Dès le 6 octobre 1912, il donne des instructions qui sont l'essentiel de cette politique des grands caïds sur laquelle tout a été dit et qui a valu à son promoteur de solides inimitiés. : « Utiliser les grands caïds en maintenant entre eux la juste mesure, sans s'inféoder à l'un d'eux, en particulier sans se laisser entraîner dans leurs rivalités personnelles, tout en ne retenant de celles-ci que la part nécessaire pour les neutraliser l'un par l'autre et tout en mettant constamment un frein à leurs appétits pour sauvegarder les populations. »

La construction de cette phrase où les restrictions semblent se bousculer pour ne pas laisser à l'esprit le temps d'interpréter à tort les quatre premiers mots, est le reflet fidèle des intentions politiques de Lyautey pour l'immédiat.

Politique valable dans le Sud où régnaient ceux qu'on a appelés les « ducs de Bourgogne » mais inapplicable dans le Nord où l'absence de puissantes autorités traditionnelles politiques obligeait à un contact plus direct avec la population. Qui sait, si, venu plus tôt, Abd el Krim n'aurait pas eu sa chance

comme l’a eue le Glaoui ?

IV

RÈGLEMENTS DE COMPTES

De tels événements laissèrent naturellement des traces profondes dans les épidermes et appelèrent d'impitoyables revanches. Il en est ainsi quand atteinte a été portée à la « horma » du seigneur, c'est-à-dire lorsqu'on lui a fait perdre la face, injure qu'un chef de guerre ne pardonne pas. L'homme de poudre accepte d'être battu au combat, trompé par un allié infidèle ; il accepte que sa maison soit détruite et ses biens pillés. Ce sont les hasards de la guerre qui sont un jour pour l'un, le lendemain pour l'autre. Mais ce qu'il n'acceptera jamais, c'est l'humiliation. La horma d'un caïd, c'est sa dignité qui lui est aussi précieuse qu'un dahir d'investiture, non seulement aux yeux de ses rivaux mais aussi à ceux de ses contribules. Sans elle, il n'a pas plus d'autorité qu'un pantin.

L'aventure d'El Hiba a mis à rude épreuve la horma des Glaoua qui ne pardonnent pas au rogui et à ses séides de les avoir obligés à s'incliner devant un imposteur. Sa défaite a été, dans une certaine mesure, la leur. Madani n'a pas oublié non plus la malaventure de son grand vizirat et le parti qu'en a tiré le M'Touggi. Thami qui a vu lui échapper le pachalik de Marrakech partage les desseins de vengeance de son frère. Tous deux et, avec eux, la famille entière, seront impitoyables pour ceux qui les ont contraints de rentrer dans l'ombre et les ont ridiculisés.

Leur revanche sera pour eux une rehabilitation. Ils l'auront, même au prix de batailles acharnées et n'auront de cesse que lorsque leur puissance, soutenue par celle des Français avec qui ils font résolument cause commune, aura définitivement écrasé toute velléité de révolte.

Cela durera des années. Des événements considérables leur permettront, à eux et à quelques-uns de leurs satellites, de rendre à la France des services qui se confondront souvent avec leurs intérêts. Ce qui permettra à leurs ennemis parmi les plus jaloux d'évoquer la « chance insolente des Glaoua ».

Mais qui peut nier la part énorme de chance qui entre dans le destin des puissants de ce monde ?

La revanche des Glaoua commence dès le lendemain de la fuite d'El Hiba par le règlement de comptes de Thami avec ses rivaux marrakchis du leff anti-glaoua, qui ont eu des rapports plus ou moins étroits avec le Sultan Bleu. Le M'Touggi pourtant, est trop puissant pour qu'on l'affronte de face. Les Français ne verraient pas d'un bon œil le réveil des querelles avec les grands caïds. Mais l'ex-pacha de la Casbah, le nègre M'Barek bou Khobza, est dépouillé de ses biens par Thami, emprisonné puis envoyé en résidence forcée à Settat. Najem, ancien chef des guich subirait le même sort s'il n'avait pris la précaution d'aller rejoindre El Hiba dans le Sous. Il sera rebelle à vie et finira ses jours dans la zone d'Ifni.

L'intendant des biens de Moulay Hafid, le vénérable Si Messaoud el Biod, a eu la malencontreuse idée d'offrir un parasol au Sultan Bleu et commis l'imprudence de s'enrichir avec les successions vacantes dont il était chargé. Thami le fait envoyer en résidence forcée à Oujda, séquestre ses biens dont il confie la garde à El Biaz. Celui-ci délègue ses pouvoirs à son frère Abdesselem qui ne peut résister au trésor dont il a la garde et s'en approprie la plus grande partie. Si Driss ou Menou, enfin, n'échappe à la prison que grâce aux Français qui le mettent à l'abri à Settat.

Le colonel Mangin n'a pas le pouvoir de s'opposer à ces rapines plus ou moins déguisées qui font partie des traditions séculaires de l'Empire fortuné. Les sultans en ont donné eux-mêmes l'exemple en maintes occasions sous couvert de servir les intérêts de l'Etat. Mais le chef français s'emploie à « humaniser » ces basses vengeances, évite que l'irréparable s'accomplisse et assigne à résidence hors de la juridiction du Pacha ceux que Thami enverrait volontiers dans l'autre monde ou dans un cul de basse fosse, ce qui est la même chose.

Le terrible Pacha reste maître du menu fretin et les sinistres cachots de Telouet reçoivent leur contingent de pensionnaires qui ne verront plus le jour et dont l'histoire a négligé les noms. El Biaz, personnage de basse extraction, cupide mais intelligent et sûr, joue à plein son rôle, et la confiance du maître l'encourage à prendre des initiatives qui ne serviront pas toujours la réputation de Thami.

Pendant qu'El Biaz met ainsi « de l'ordre dans les affaires » et apure le contentieux politique de son maître, Thami prend la ville en mains, conseillé par les collaborateurs que Lyautey lui envoie. Tout est à faire dans cette cité

désordonnée et puante qui a servi tant de fois de campement à des conquérants éphémères. Tout est à faire, depuis l'organisation de la police jusqu'à l'aménagement d'égoûts jusque-là inexistants. Les ordures jonchent les rues étroites et les rats y pullulent. Quant au Mellah, la vigoureuse description des frères Tharaud ne suffit pas à en traduire toute l'horreur. De toute évidence, à cette époque, dans l'esprit d'un gouverneur, les préoccupations d'urbanisme passaient largement derrière les profits qu'on pouvait tirer de la fonction.

L'unique dispensaire, sommaire comme un tel établissement pouvait l'être en 1912 dans une telle ville, a été saccagé et le médecin français a dû s'enfuir. Le seul établissement social est tenu par une mission protestante britannique qui travaille dans des conditions ahurissantes et une abnégation qui dépasse l'imagination.

Quant à la sécurité de Marrakech qui, en 1912, a plus de soixante-dix mille habitants, il est urgent de l'assurer par l'installation dans ses environs de tribus maghzen avec des chefs éprouvés. On entreprend la réparation des murs ; nos artilleurs remettent en état les canons trouvés à l'arsenal. La milice du pacha monte la garde aux portes et les notables de quartiers sont chargés de la sécurité intérieure, sous la responsabilité du pacha qui reste maître de la ville et montre une énergie dont les Marrakchis ont eu un avant-goût quatre années plus tôt.

Lyautey n'est pas de ceux qui laissent traîner les choses et Thami sera vite convaincu qu'il y a autre chose à faire que la guerre. Déjà s'ébauchent les plans, à l'image des grandes cités marocaines, de la ville nouvelle ; « Vous la mettrez là », dit Lyautey, en montrant le Gueliz, au nord. L'accès en est facile de l'extérieur, en cas de besoin. La ville européenne, comme à Fès, sera séparée de la médina par une longue et large avenue, ce qui permettra d'éviter toute surprise. Ainsi, tout en laissant à la médina son caractère indigène, la population européenne trouvera au Gueliz la sécurité dont elle a été jusqu'à présent dépourvue, ne serait-ce que par la possibilité de « boucler » la ville indigène en cas de besoin.

On pense aussi que ces villes nouvelles avec leurs larges avenues et des établissements qu'on qualifierait aujourd'hui de « fonctionnels » seront un exemple pour les Marocains, une incitation à un nouveau mode de vie. Mais la vie musulmane s'accomode mal de ces maisons ouvertes aux curiosités. Les plus aisés eux-mêmes resteront fidèles à leurs maisons et à leurs palais, somptueux mais aveugles, dont les élégances resteront intérieures.

Il convient aussi de sauver ce qui reste des trésors architecturaux de la capitale du Sud. Le culte du passé et l’amour de ses vestiges sont des sentiments inconnus du Musulman pour qui tout est périssable et voué à la fatalité de l’anéantissement. Les richesses du monde n’appartiennent qu’à Dieu et il en dispose seul comme il veut et au profit de qui il veut. Il édifie les palais et les ruine à sa guise. L’homme, si riche ou si puissant qu’il soit, n’en est que le locataire par faveur divine et la demeure ne dure guère plus longtemps que l’homme.

Si Thami lui-même promène l’architecte Tranchant de Lunel dans les vestiges de l’éblouissant palais d’El Mansour, dans les immenses bâtiments déserts et délabrés du Dar El Maghzen, à l’Aguedal, à la Bahia où il lui raconte comment le fameux Ba Ahmed qui le fit construire payait ses ouvriers :

« Des hommes sûrs l’escortaient, portant des sacs de douros et de pesetas qu’on éventrait et disposait en monceaux brillants sur le sol. Des travailleurs debout et silencieux, formaient un cercle épais d’où s’exhalait une odeur de chaux, de terre remuée et de suint. Les derniers rayons du jour mourant teignaient d’orange le faîte des toits de tuiles vertes où s’étaient massés en files continues, comme les grains d’un chapelet les pigeons bleus, hôtes habituels du patio aux heures chaudes du jour. Aucun bruit ne sortait de cette foule attentive devenue subitement muette à l’apparition du maître. Un fqih lisait les noms des listes et le chiffre du salaire convenu à haute voix. L’ouvrier interpellé se détachait du cercle et Ba Ahmed lançait à sa rencontre les pièces de monnaie représentant le prix de son labeur. L’argent tintait sur les dalles polies, vite rassemblé dans un geste de rapt, et l’homme portait les pièces à ses lèvres pour un remerciement muet... »

Si Thami dévoile enfin aux yeux éblouis de Tranchant de Lunel cette merveille jusqu’alors inconnue que sont les tombeaux saadiens : « Décrire ici la perfection des coupoles, la splendeur des platonds de cèdre sculptés en ruches d’abeilles et dorés comme des reliures, la pureté des mosaïques, décrire surtout les douze colonnes qui supportent les koubbas, colonnes de marbre que la vénération des Croyants a polies à la base à force baisers pieux, est chose impossible. Et d’ailleurs je n’en vis d’abord rien, sauf l’irréprochable majesté de l’ensemble... »

Splendeurs détruites, oubliées ou cachées par les souverains à qui il répugnait qu’on pût dire que leurs prédécesseurs avaient été plus fastueux qu’eux.

Quelques jours après l'arrivée des Français, on supprimait le marché aux esclaves qui, nonobstant la cruelle atteinte à la dignité humaine qu'il constituait, était l'une des principales curiosités de Marrakech.

*

Mais Marrakech n'est pas la seule préoccupation des Glaoua. A Demnat, Si Allal, frère de Madani qui, grand-vizir, l'avait nommé pacha, a laissé des souvenirs cuisants. Le frère avait les dents longues et la main dure. Les Demnati s'en débarrassèrent dès la disgrâce du Glaoui, en jurant qu'un Glaoui ne remettrait plus jamais les pieds chez eux. Le fils d'un ancien caïd aziziste de Demnat profita d'ailleurs de leur révolte pour razzier la ville qui fut certainement l'une des plus pillées du Maroc.

Fait plus grave encore : les Mesfioua et les Touggana qui avaient cru que l'arrivée des Français allait les délivrer de la domination des grands caïds, avaient été profondément déçus lorsqu'un mois après notre entrée à Marrakech, les hommes de Madani étaient venus rafler toute leur récolte d'olives.

Les Mesfioua, malgré la sévère leçon que le Glaoui leur a infligée quelques années auparavant, restent profondément hostiles à Madani. « Le Maghzen oui, les Glaoua non ! » c'est le cri de guerre des révoltés qui cherchent l'appui de leurs voisins Touggana, Zemrane et Sgharna.

Le pays est difficile. Une partie des Mesfioua est établie dans la plaine qui est riche, l'autre dans la montagne où les repaires sont nombreux et inaccessibles à qui ignore les sentiers qui se faufilent dans de véritables coupe-gorges. Jamais le Maghzen n'a pu y prendre pied.

Si Madani piétine depuis vingt jours à Blad-Arhmat. La tactique des rebelles est simple : quand les choses vont mal en plaine, ils rejoignent la montagne où ils reconstituent leurs forces pour redescendre au moment opportun et bien malin qui pourrait aller les dénicher. Madani fatigué, découragé, finit par demander aux Français de lui prêter main-forte. En novembre 1912, la colonne Mangin quitte Marrakech en direction de Demnat.

On essaye d'abord la persuasion. Des courriers vont promettre le pardon à ceux qui se soumettront. Mais on attend vainement les délégations et la seule réponse qui vient, c'est : « N'importe quel autre chef que Madani, même un Juif ! » Ce qui donne une idée de la popularité des Glaoua dans cette

intraitable région. Les notables mesfioua eux-mêmes, débordés par leurs gens, sont depuis plusieurs mois réfugiés au sanctuaire de Moulay Ali Cherif, à Marrakech.

Une démonstration s'impose. Le 15 novembre, une colonne légère arrive jusqu'à Tasserimout. Elle est accueillie par des coups de fusils qui partent de toutes les maisons et du maquis environnant. Les Sénégalais s'emparent néanmoins des hauteurs qui dominent le village. La colonne française est appuyée par deux mille fantassins et cavaliers indigènes que Si Thami entraîne dans des actions annexes avec une bravoure remarquée. Au soir tombant, les Mesfioua cessent le feu, mais on ne recueille pas d'autre soumission que celle d'un vieux et pitoyable cadi qui confesse son impuissance et se sent plus en sûreté chez nous qu'en face.

Le lendemain, la colonne se scinde en trois parties, pénètre dans les douars ou il n'y a plus que des vieillards impotents et même des fous. Attaqués de toutes parts, les Mesfioua s'enfuient dans la montagne sans combattre. Le 17, quelques délégations timides viennent déposer les armes, mais les soumissions sont toujours insuffisantes et beaucoup de parlementaires ne sont en réalité que des espions qui nous faussent compagnie à la faveur de la nuit.

Les Ourika nous manifestent leur amitié de façon somptueuse. Leur geste est naturellement intéressé. Ce qu'ils demandent et obtiennent, c'est la libération de leur caïd Ahmed Ben Korchi soupçonné (sans preuves) de relations avec El Hiba. Ce que craignent surtout ces gens, c'est d'avoir Madani comme caïd.

A partir d'Iminzal, l'accueil est excellent. Les gens des douars vont même jusqu'à aménager spontanément les pistes aux passages difficiles. Et comme la règle d'or est que nous n'agissions pas en conquérants mais en pacificateurs, le médecin de la colonne donne des consultations. Près de deux cents malades attendent devant sa tente, ce qui est le signe le plus certain que les esprits sont détendus et que la confiance règne.

A Sidi Rahal, les choses sont plus compliquées et les Zemrane, adversaires des Glaoua depuis Ibibat, veulent un caïd de leur choix. Chaque fraction a son candidat. Il nous faut procéder par élimination : d'abord les protégés étrangers et surtout allemands, ensuite les individus de mauvaise réputation. On en retient finalement quatre, agréés par les tribus.

On arrive aux environs de Tazert où Madani a, au temps de sa disgrâce, fait construire une forteresse d'arrêt sur la route de Telouet. Si Thami, grand seigneur, éblouit ses hôtes par une réception fastueuse dans la casbah, avec

défilé de plusieurs milliers de cavaliers dont l’allure fait la meilleure impression. Madani est resté en arrière pour mener de mystérieuses négociations. Deux jours plus tard, on le voit arriver avec plusieurs Mesfioua et il annonce que les autres suivront avant peu.

La colonne reprend sa marche, atteint Tidili, sur le territoire des Ftouka. Des délégations se présentent, mais seuls les gens de la plaine sont là ; ceux de la montagne se tiennent à distance de Madani comme du diable.

Les choses se gâtent à nouveau avec la formation d’une importante harka de N’Tifa et de montagnards hostiles, au nord-est de Demnat. Le 21, la colonne atteint cette malheureuse ville, nichée au creux des pentes nord de l’Atlas. Madani y entre en étranger. C’est le désert autour de lui. Il doit cet accueil glacial aux exactions de son frère Allal qui a mis le pays en coupe réglée. Pour apaiser les esprits, Madani le remplace par son fils préféré Si Abdelmalek, jeune garçon, intelligent et brave, dont le principal souci sera de faire oublier qu’il est glaoui.

Cependant, la harka se rapproche de Demnat. Il y a là un lot impressionnant de fortes têtes fanatisées par les marabouts du Tadla et de l’Ahansal, amis ou parents d’El Hiba et travaillés par la propagande allemande, secondée plus tard par les Turcs. Ils annoncent la prochaine extermination de la France. Il y a, comme une nuée de vautours guettant Demnat, la totalité des N’Tifa, des Sanhadja, des Beni Moussa du Tadla farouchement francophobes, des Ait Messat, des Aït Abbès de la montagne, des Aït Aiad et des gens de Demnat que le glaoui Allal a férocement pressurés : les Guettioua et les Ait Majten.

Ils commencent à se démasquer le 23. L’artillerie les tient à distance. Ils restent sur leurs positions et leur nombre ne cesse de croître. Leur chef est Abdallah Ouchettou, des N’Tifa et leur « tonus » est entretenu par la propagande forcenée de Ahmed ben Abbès, moqqadem de la zaouia de Taneghmelt, un marabout de la confrérie des Chadilyia-Djazoulyia, originaire de Figuig. Son fanatisme l’a fait surnommer « l’Ogre ». Sa zaouia, en pleine montagne, sur la rive gauche de l’Oued el Abid, est une pépinière d’agitateurs et un refuge de déserteurs. Madani parviendra plus tard à l’amadouer et à le mettre au contact des autorités françaises, sans toutefois qu’il se déclare soumis.

La contagion gagne les Sgharna, sur les arrières de la colonne, et les Ouled Khalouf qui nous sont pourtant acquis depuis longtemps, doivent héberger les rebelles. Le caïd Khaloufi lui-même qui nous a donné plus d’un gage de

fidélité, doit souscrire à leurs exigences.

Mangin se voit engagé dans des opérations prolongées qui ne sont ni dans ses possibilités, ni dans son programme ni surtout dans les instructions de Lyautey qu'inquiète la hardiesse de son subordonné. Nos hommes reviennent vers les Sgharna. La harka rebelle dont les feux éclairent la nuit sur les hauteurs environnantes épouvante les Demnati qui nous voient partir avec désespoir et craignent des représailles pour avoir accueilli les Français. Ils nous supplient de leur donner une garnison, ce qui n'est pas possible. On leur laissera toutefois cinq cents soldats indigènes armés jusqu'aux dents.

Mangin est déjà sur le retour lorsque dans la nuit du 24 au 25 novembre, il apprend que l'attaque de Demnat est imminente et que les environs immédiats de la ville sont pillés. Il faut revenir sur Demnat. Le 26 au matin, nos hommes voient arriver le jeune Abdelmalek qui a profité de la nuit pour quitter sa ville. Quant à Madani, il est resté à Tazert, malade, laissant le commandement de la harka à Thami et faisant confiance, pour le reste, au colonel Mangin.

La harka ennemie compte maintenant six mille hommes mais l'incurable passion du pillage est heureusement plus forte que tout. Ce qui permet à la colonne française un mouvement tournant. Elle longe de près le territoire des N'Tifa avec l'appoint d'un millier de partisans d'Abdelmalek, des caïds sgharna dont El Ayadi, et des notables de Demnat. Au-delà de Souk Djemaa, la colonne essuye des coups de feu et des injures aux « cochons de Chrétiens ». Alors, nos forces obliquant brusquement à droite se lancent sur Foum Djemaa des N'Tifa. Surprise, la harka est écrasée par notre artillerie. Mille cavaliers et quatre mille fantassins, attaqués de toutes parts, s'enfuient en désordre.

A Foum Djemaa nous attendent deux chefs insurgés : El Hadj Baich, blessé, et Abou Ould Henia. Tous deux font leur soumission. Puis vient le caïd maghzen Salah Aouragh qui n'était obéi que par le dixième de ses gens.

La colonne repart vers les Sgharna, châtie au passage les Sanhadja passés à l'ennemi après nous avoir fait des avances. Deux chefs, instigateurs quelques mois auparavant de l'assassinat du caïd Djilali ben Dahan, sont capturés et exécutés. Quant à Abdelmalek, il quitte la colonne avec ses notables pour reprendre son commandement à Demnat. Il lui faudra beaucoup de diplomatie pour s'imposer.

Nous arrivons le 30 novembre à El Kelaa des Sgharna qui n'est plus que ruines. De nombreuses délégations y sont réunies pour choisir les caïds qui

remplaceront Djilali ben Dahan et Fedali ben Feida, renié par toute sa tribu. Trois caïds sont confirmés : le Chohbi, le Korchi des Ourika et le Regraoui.

La campagne du Haouz oriental est terminée ; l'autorité des Glaoua enfin assise après des années de rebellions continuelles. La démonstartion de notre force et la mobilité de nos troupes vaut à cette région périodiquement pillée une paix relative. Nous avons rendu aux Glaoua les services qu'ils pouvaient attendre de nous. Cet échange de bons procédés venait à point pour sceller solidement une alliance dont nous allions avoir bientôt le plus grand besoin.

Si Hadj Thami tirera de cette expédition des enseignements utiles. Pour la première fois lui a été donnée l'occasion de combattre avec nos troupes et la guerre moderne ne ressemblait que fort peu à celle qu'il avait connue jusqu'à présent.

Quant à Madani, il n'a pas renoncé à la poudre et aux chevauchées héroïques et semble s'adapter assez mal à ces nouveaux procédés de guerre. Il a appris du colonel Berriau l'art de rendre la diplomatie efficace et de s'imposer par la douceur sans négliger la menace. C'était l'associer à une méthode politique dont l'exemple venait de haut. A partir de ce moment, il subira une métamorphose qui fera de lui, dans les dernières années de sa vie, un politique de grande classe et un guerrier, un peu anachronique, mais toujours éblouissant.

*

El Hiba s'est réfugié dans la capitale du Sous, à Taroudant. Le Soussi n'a jamais passé, chez les Marocains, pour exceptionnellement évolué. C'est une clientèle idéale pour le sorcier bleu. Son premier soin est de faire décapiter le malheureux pacha Kebba qui, après sa soumission à Mangin, a commis l'imprudence de revenir à Taroudant. Le Mahdi réorganise ses forces. Il n'a rien perdu de sa superbe et son prestige se reconstitue rapidement. En pays musulman, un chef vaincu fait plus souvent figure de victime que de responsable. Les hérauts d'El Hiba se répandent de tous côtés et vont porter jusqu'à Marrakech des nouvelles aussi fantaisistes qu'horrifiques. Par le truchement des marabouts, sa propagande reste efficace dans le Tadla et le pays zaïan. Il a encore des alliés solides : le caïd Anflous et le caïd Guellouli sur la côte, tous deux appuyés par l'Allemagne ; il est soutenu par le nid de vipères du Tazeroualt où chorfa et marabouts distillent à plaisir un venin anti-français, sous couvert de rigorisme religieux.

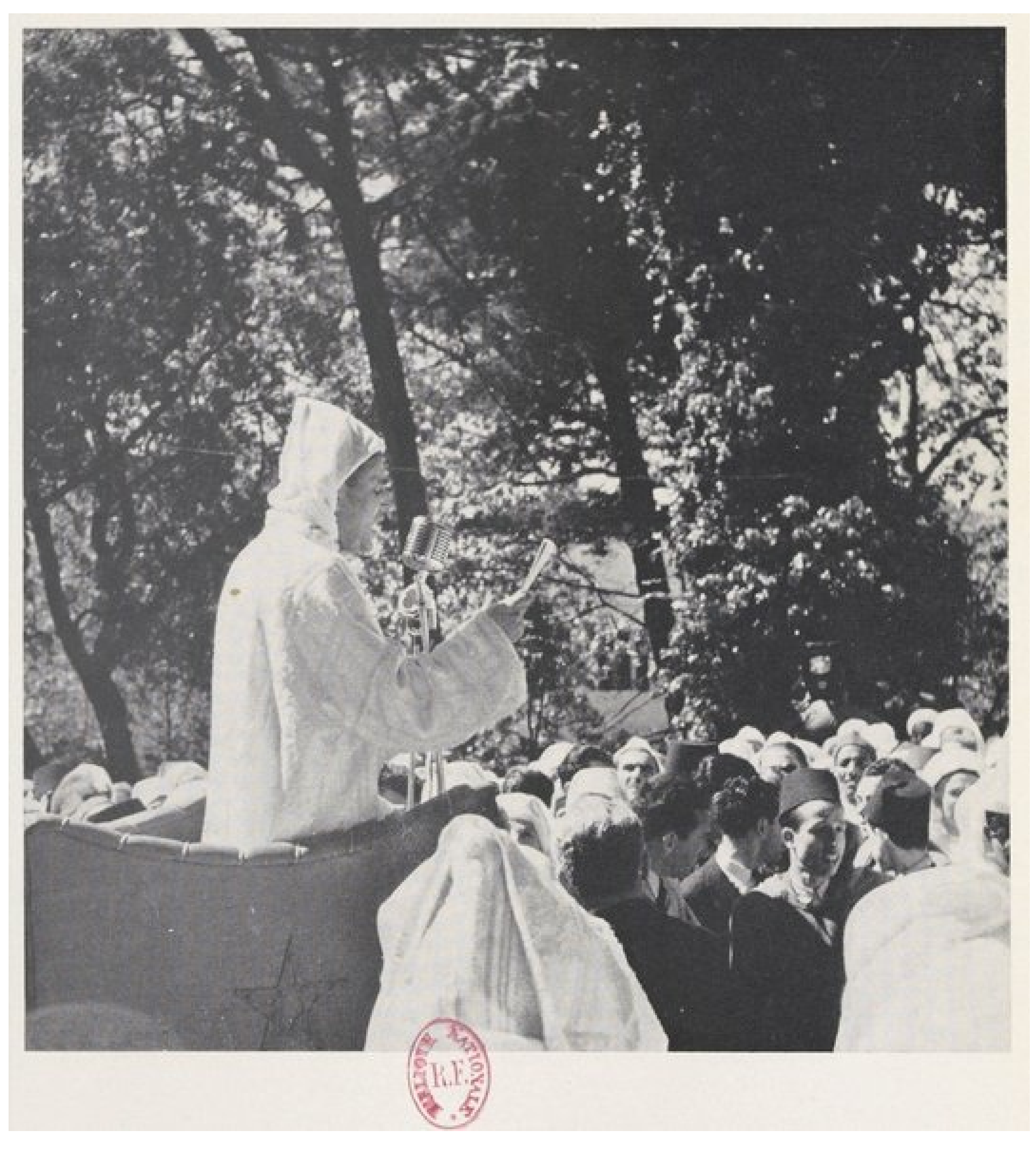
L'histoire n'a pas retenu comment les propagandistes d'El Hiba ont expliqué le désastre de Sidi bou Othmane et les défaillances de sa baraka. Mais l'incurable naïveté et l'esprit superstitieux des gens du Sous aidant, El Hiba se taille un royaume au sud de l'Atlas. Chaque jour qui passe le rend plus dangereux.

Il n'est pas question pour les Français de franchir la montagne. Le voudraient-ils que leurs maigres effectifs, déjà fort occupés au nord de l'Atlas, ne le leur permettraient pas. Il faut, en outre préserver les communications avec Safi, Mogador et Mazagan. Les caïds Guellouli et Anflous, le premier tenant à la protection allemande, le second faisant mine de se soumettre pour repasser immédiatement en siba, sont des adversaires coriaces.

Les grands caïds seront donc chargés d'en finir avec le prétendant. Ils lèveront les contingents indigènes à qui nous confierons armes et munitions. Lyautey écrit en avril 1913 au colonel de Lamothe : « L'action des harkas du Sous repose essentiellement sur l'intervention des indigènes seuls opérant pour le compte du Sultan Moulay Youssef contre El Hiba, à l'exclusion de toute autre intervention directe de notre part, de façon à ne pas donner aux dissidents un nouveau prétexte à tirer de la guerre sainte contre le Chrétien... Il y a donc intérêt à ce que nous n'apparaissions pas pour le moment, de façon, soit à ne pas compromettre le succès des caïds, soit à ne pas nous trouver englobés dans leur insuccès... »

Le M'Touggi n'est pas très enthousiaste. Sa contribution se borne tout d'abord à cinquante cavaliers qui ne feront rien. Le Goundafi, lui, ne répond pas. Il a un autre plan.

C'est pourtant en décembre 1912 que commence la campagne du Ras el Oued, c'est-à-dire la vallée du Sous en amont de Taroudant, région très peuplée, fortunée, avec de belles oasis et un impressionnant système de défense appuyé sur de nombreuses casbahs.



Le discours de Tanger : « Nous avons perdu par insouciance les plus sacrés de nos droits... »

Photo Studios du Souissi

Cette campagne marque le début de l’âge d’or des Glaoua. Elle va permettre à ceux-ci, tout en se vengeant de l’humiliation que leur a fait subir El Hiba, d’amener à composition des fractions et des tribus qui ont toujours affiché une farouche hostilité aux maîtres de Telouet. La diplomatie glaoua appuyée par les baïonnettes jouera beaucoup et la méthode d’infiltration s’avèrera rentable ; mais contre les irréductibles et les casbahs, les harkis et l’artillerie devront faire le reste.

El Hiba va se heurter à forte partie. Son ennemi le plus acharné est son

ancien ministre de la Guerre Haïda ou Mouis, caïd du Ras el Oued qui, à la tête de quelques centaines de harkis, ne cesse de le harceler et l'oblige à se cantonner à Taroudant. Mais Haïda s'essouffle et demande du secours. Si Thami lui envoie une première colonne de guerriers glaoua et sektana, commandée par Ali ou Salah, l'un de ses fidèles, puis par le caïd Omar Sektani, le type parfait de l'homme de poudre coupeur de têtes impénitent, d'où son surnom de « Caïd Rouge ».

Ce condottiere en burnous mérite un moment d'attention pour montrer que, contrairement à une idée communément admise, la vie d'un petit caïd à cette époque n'était pas de tout repos dans les délices d'un harem, et qu'il fallait payer constamment de sa personne.

Le Sektani ne commande qu'à une partie d'une tribu dont l'établissement principal est dans le Ras el Oued, et l'autre portion dans le Haouz de Marrakech, sous le commandement de Si Omar. Ces gens seraient venus du Soudan pour s'installer dans la vallée du Sous. Pour venger l'un des leurs, assassiné dans le Haouz, ils auraient franchi l'Atlas montés à âne et habillés en femmes pour mieux cacher leurs fusils et leurs poignards. Ils arrivèrent ainsi chez les Ouled Bou Sba, coupables du forfait. Accueillis sans défiance, ils massacrèrent tous les hommes, prirent les femmes et les terres et s'installèrent définitivement sur place en conservant d'étroites relations avec leurs frères du Sous.

Omar Sektani a grandi dans la guerre continuelle que soutenait son frère Hadj Ali contre le Goundafi. Son frère Hassène était dans l'escorte de Moulay Hassan lorsque celui-ci fit, en 1894, halte à Telouet. Il devait, lui aussi, mourir de ses fatigues, deux mois avant son maître, passant le caïdat à Omar. Celui-ci sortait d'une enfance consacrée à l'escalade des rochers, à la chasse aux aigles et aux bêtes sauvages. A ce régime, il avait acquis, à défaut d'instruction, une vigueur peu commune.

Belliqueux, farouche, révolté de naissance, il dut se battre, lui aussi, contre les puissants voisins M'Touggi et Goundafi. Ami du vizir d'Abd el Aziz El Menebbi dont il protégea la fuite lorsqu'il tomba en disgrâce, il paya cette fidélité d'un emprisonnement à Fès. Le M'Touggi et le Goundafi en profitèrent pour assiéger son borj d'Oumenest, bâti sur un éperon à la rencontre de deux ravins, à une trentaine de kilomètres de Marrakech. Cette loge de concierge à l'entrée de l'oued N'Fis ne pouvait plaire au Goundafi et les terres des Sektana du Haouz étaient aussi riches que bien situées. Omar Sektani avait laissé à Oumenest son frère Housseine et son neveu

Mohammed. Leur résistance acharnée eut raison des assaillants qui durent lever le siège en laissant sur le terrain quarante cavaliers, dont un neveu du M'Touggi. On jeta les cadavres dans un puits qui fut plein ras-bord.

Les vaincus allèrent se plaindre à Moulay Hafid qui n'était encore que khalifa d'Abd el Aziz à Marrakech mais déjà prétendant au trône. Il ne pouvait rien refuser à ces puissants personnages injuriés par les gens d'un caïd de dixième zone croupissant dans une geôle fassie. Une mehalla alla donc razzier le douar d'Oumenest et raser le borj Sektani.

Rançon et intervention de Madani el Glaoui libérèrent enfin Omar, après trois mois de prison. Il retrouva son commandement et les ruines du ksar familial sur lesquelles il construisit une énorme forteresse avec tours de guet, rempart crénelé et fossés, comme on en construisait huit cents ans auparavant en Europe.

Puis, le Sektani, dans le sillage de Madani passe sa rage à la tête de mille cavaliers contre Bou Hamara, prête main forte au Glaoui contre les Mesfioua, se bat comme un forcené, coupe les têtes avec une étonnante dextérité. Il participe avec ivresse (quoique avec le M'Touggi) à l'expédition des Glaoua contre la casbah du Goundafi, en 1906. Lorsque celui-ci revient en toute hâte, Omar fonce au devant de son ennemi mortel. Mais il apprend que le Goundafi est accompagné de Rehamna (qu'il a achetés). Ce sont des amis du Caïd Rouge. Il rebrousse chemin à regret mais reste fidèle à sa parole autant qu'à sa rancune.

Le Glaoui met le Sektani à la tête des goums qui déblaient le terrain devant Hafid allant se faire proclamer à Fès. Là, le Caïd Rouge se surpasse, razzie Ournane et onze douars des Sgharna, tient tout le monde en respect sur les arrières d'Hafid. Suprême honneur : le nouveau Sultan vient le recevoir aux portes de Fès avec nouba et étendards !

Le Caïd Rouge prend farouchement parti contre les Français, se bat contre les troupes du général d'Amade à Mediouna, à Sidi Acila, Am el Khemis, Medakta, poussant la témérité jusqu'à la provocation, sans cesse repoussé mais revenant sans cesse avec une ardeur démoniaque. Il finit par se lasser de ces luttes inutiles et revient s'enfermer dans son borj où, irréductible, il reçoit El Hiba qui le confirme dans son commandement par un dahir qu'il montrera fièrement plus tard à ses visiteurs.

L'amitié et la diplomatie de Madani viendront à bout de ce foudre de guerre qui consentira enfin à se soumettre à Mangin pour aller se jeter, avec un contingent glaoui contre l'armée hibiste avec autant de fouque que contre

la colonne française. Il reste quatre mois dans le Ras el Oued, en amont de Taroudant, obligeant El Hiba à la défensive, en attendant des renforts.

Haïda ou Mouis et le Sektani n'ont pas les forces suffisantes pour en finir avec les hibistes de plus en plus inquiétants politiquement et militairement. El Hiba est, en effet, maître du Sous, en plaine et en montagne. Seul lui échappe un noyau fidèle au Maghzen commandé par Haïda ou Mouis.

Thami qui veut donner des preuves de fidélité à la France mais pense aussi à ses intérêts, harclèe Mangin pour qu'il le laisse aller à Taroudant. Il se fait fort de liquider El Hiba en un mois. Cette proposition ne trompe personne, mais déjà les intérêts du Glaoui coïncident avec les nôtres. Lyautey, finalement accepte. L'expédition aura, cependant, un caractère maghzen.

En avril 1913, une importante mehalla comprenant des contingents glaoua, goundafa, m'tougga et rehamna, avec le caïd El Ayadi, est rassemblée à Marrakech. Elle est exclusivement composée de troupes marocaines armées par nos soins, avec une batterie d'artillerie servie par des indigènes que les artilleurs français ont hâtivement instruits.

L'armée est placée sous les ordres de Moulay Zine, frère du Sultan, celui-là même qui fut Sultan malgré lui à Meknès, lors de la révolte des tribus en 1911. Personnage sympathique souriant, cultivé et intelligent, Moulay Zine arrive de Meknès avec le titre de khalifa impérial. Il ne jouera aucun rôle. Si Hadj Thami se chargera de tenir la vedette.

Les harkas passent l'Atlas par les trois principaux cols : les gens du M'Touggi par Ameskroud, les Goundafa par le Tizi N'Test, les Glaoua, les Rehamna et la batterie d'artillerie par le Tizi N'Telouet. Rendez-vous est pris à Freija, à l'est de Taroudant.

Les gens du M'Touggi avancent lentement par les sentiers de la montagne. Les difficultés de la route ne sont pas les seules causes de ce cheminement pénible. D'une part, « le cœur n'y est pas », d'autre part, le « Baron » de Bouaboud n'est pas enthousiaste pour aller contre El Hiba avec qui il a gardé le contact. Le M'Touggi, trop usé pour se mettre en selle, a confié le commandement de la harka à son frère Si Larbi. Celui-ci est aussi en rapports étroits avec le Sultan Bleu et avec les Haha qui se sont installés à Agadir malgré la présence de la maigre garnison française débarquée du croiseur « Du Chayla ». Si Larbi sera encore au col d'Ameskroud lorsqu'il apprendra la prise de Taroudant. Estimant son intervention inutile, il fera demi-tour sans plus attendre.

La colonne commandée par Thami traverse les Ouaouzguit, où, depuis

longtemps, il y a beaucoup à faire pour convaincre ces mauvaises têtes que l'autorité des Glaoua est le souverain bien. Le Pacha a enfin l'occasion de leur faire comprendre leur erreur. Jamais encore les Glaoua n'ont eu de tels moyens en armes et en artillerie pour s'imposer à des tribus qui ont encore des fusils à pierre. Thami soumet les gens du Tifnout, du Zagmouzen et de l'Azilal qui, depuis 1910, échappaient à l'autorité de Telouet. L'artillerie fait merveille contre les forteresses qui sont systématiquement démolies.

Ces opérations ont retardé le pacha de Marrakech. Le Goundafi qui vient d'être investi du commandement désiré d'Amismiz et d'Aguergour (au grand dépit du Sektani) joue maintenant le jeu et s'évertue à prendre de vitesse son rival et allié de Telouet. Il est allé secrètement pendant huit jours chez son beau-frère, le caïd Derdouri, du Haut Ras el Oued et a réussi à le détacher de la cause d'El Hiba. C'est un succès diplomatique considérable que Thami n'a jamais pu obtenir. Si le Goundafi pouvait venir seul à bout d'El Hiba, son étoile, si longtemps voilée par des vieilles rancunes, surgirait au zénith. Il fonce sur Taroudant et accroche El Hiba pendant que le Glaoui bataille encore dans la montagne.

Averti, Thami, toute affaire personnelle cessante, brûle les étapes, en combattant dans un pays hostile, pour ne pas arriver trop tard. La colonne glaoua débouche à temps dans le Ras el Oued, rejoint le Sektani, le Goundafi et Haïda ou Mouis qui accourt impétueusement. Pour tous les participants, l'intérêt personnel fait place au désir de briller. Thami véritable chef de l'expédition, se surpasse. Haïda ou Mouis n'est pas en reste et c'est lui qui, en fait, sera le véritable libérateur de Taroudant.

Après quatre jours de combats, l'armée hibiste vaincue se disperse pendant que le Sultan Bleu quitte précipitamment Taroudant pour aller se réfugier à Assersif, dans les Chtouka. Il est certain qu'on aurait pu le prendre mais encore une fois on l'a laissé passer. Et finalement, El Hiba mourra de sa belle mort, en 1919, à Kerdous, dans l'Anti-Atlas. Il n'aura pas connu la fin du rogui Bou Hamara, traîné dans une cage avant d'être livré aux lions. C'est que l'aventure de Bou Hamara se situait à une époque où les affaires marocaines se réglaient entre les Marocains. En 1913, la présence des Français a déjà créé un autre climat. Le Sultan Moulay Youssef n'est pas Moulay Ismaël qui se distrayait en tuant les condamnés de sa propre main. C'est un personnage secondaire que Lyautey, « hakem » des Roumis dépasse de cent coudées. Les événements de l'époque apparaissent moins comme des conflits intérieurs entre Marocains que comme une confrontation entre

Marocains et Français. Si acquis à la cause française que soit un caïd parce que ses intérêts en dépendent, on peut même dire si francophile que soit un Marocain, la chose a été mille fois vérifiée, le choix sera toujours du côté de ses congénères. Il y a là une sorte de complicité raciale parfaitement compréhensible. « On est obligé de constater, remarque un officier de renseignements, le degré de virulence extrêmement moindre des réactions dissidentes quand elles n'ont pas à combattre nos troupes mais contre des frères de race et de religion. »

Après l'affaire de Taroudant, le crédit d'El Hiba n'aura plus d'autre support que la superstition. Si ses déboires prouvent surabondamment que son royaume n'est pas de ce monde, c'est qu'il est dans l'autre. Pour ceux qui le vénèrent encore, ses ennemis ne sont que les suppôts de Satan et le triomphe des forces du mal ne peut être qu'éphémère.

Plus réaliste, Si Thami fait proclamer Moulay Youssef à Taroudant. Haïda ou Mouis est intronisé pacha de la ville et naïb impérial pour le Sous. Le succès des Glaoua n'est pas total car il s'en faut de beaucoup pour que le Sous soit purgé de l'influence hibiste, mais il est considérable. Il leur apporte, au détriment du Goundafi une clientèle énorme. Leur autorité commence à s'implanter solidement grâce à leur vaillant allié Haïda ou Mouis qui a maintenant la haute main sur toutes les affaires de la région. Le « Vieux de l'Atlas » est, en outre chargé de continuer la lutte contre les résidus hibistes qui dominent encore tout l'Anti-Atlas et une bonne partie de la plaine du Sous. Ce sera l'affaire de quelques mois.

Le Glaoui revient triomphalement par les Goundafa. Les sentiers de la montagne sont encombrés de mulets chargés de butin. Les vallées retentissent des cris et des chants de la longue cohorte ivre de victoire. Dernière image d'un Maroc qui va bientôt disparaître, des têtes coupées battent les flancs des chevaux fourbus et blancs d'écume ; des femmes et des gosses crachent au visage des prisonniers enchaînés.

Le Goundafi à l'élégance d'offrir à Si Thami une hospitalité fastueuse à Talaat N'Yakoub. Grâce au caïd El Ayadi le Glaoui s'est réconcilié avec son ombrageux voisin et les embrassades effacent le souvenir de la prise de la casbah de Tagoundaft, plaie que le Goundafi gardait ouverte au fond de lui-même et qui était la principale raison de sa hautaine retraite.

Pour tous ces hauts faits, le 13 septembre 1913, Si Hadj Thami el Glaoui reçoit la cravate de Commandeur de la Légion d'Honneur...

V

SUR LE FRONT MAROCAIN

Lorsque la Grande Guerre éclate, le Protectorat a un peu plus de deux ans et il s’en faut de beaucoup pour que notre établissement au Maroc soit consolidé.

La réduction de la « tache de Taza » vient à peine de permettre la jonction des parties orientale et occidentale du pays. Le pays zaïan est en dissidence sous l’autorité du pittoresque Moha ou Hamou, personnage quasi-légendaire, politique habile et guerrier dans la tradition héroïque des Zaians. Il règne comme un dieu païen sur ce magnifique pays vert et rouge, terre d’élection de cavaliers éblouissants et intrépides. A lui sont les plus belles terres, les plus beaux troupeaux, les plus belles femmes. Bien que n’ayant jamais mis le pied dans une mosquée, il vit avec la simplicité d’un marabout parmi des richesses matérielles et morales inouïes. Sa justice est sévère mais stricte et son autorité sur toute la confédération zaïane est sans faille.

Les massifs du Moyen Atlas sont encore tenus par des irréductibles. Les Aït Seghrouchen que commande Mohand ou Saïd, un autre Guillaume Tell berbère, tiennent une montagne hostile sous tous les aspects, au sud de Sefrou. Ces hommes ne sont pas des adversaires ordinaires et nous avons affronté en les combattant ce qu’il y a de plus pur dans l’âme berbère, comme nous avons appris d’eux plus tard, lorsqu’ils combattaient avec nous, ce que pouvaient être les guerreirs de jadis.

Dans le Grand Atlas, les hautes vallées du Dadès et du Todra nous sont pratiquement interdites. Plus au sud, le Tafilalet est en perpétuelle ébullition. Dans l’Anti-Atlas, El Hiba, chassé d’Assersif par Haïda ou Mouis, règne encore à Kerdous, avec l’appui des chorfa du Tazeroualt et le secours des Allemands.

En résumé, si nous tenons le « Maroc utile » les deux tiers de l’Empire échappent encore à l’autorité effective du Sultan et sont truffés de foyers de

rebellion larvée ou ouverte qui peuvent, à tout moment déclencher une insurrection générale. Ces adversaires sont endoctrinés et soutenus par une propagande allemande et turque qui ne se borne pas à répandre les fables les plus fantaisistes et les prédictions les plus sombres sur l'avenir immédiat de la France, mais aussi ravitaille les rebelles en subsides et en armements et fournit des « conseillers » dont deux seront fusillés à Casablanca, ayant été pris en flagrant délit d'espionnage.

Il ne s'agit pas seulement pour l'Allemagne d'entretenir un « second front » mais aussi d'y prendre des gages en vue d'une victoire dont Berlin ne doute pas. Il lui faut aussi préserver les puissants intérêts que les affairistes comme les frères Mannesmann se sont assurés au Maroc, spécialement dans le Riff et dans le Sous.

Aux yeux des métropolitains français, le Maroc ne pouvait logiquement constituer qu'une affaire secondaire, encore que l'on se rendît compte de ce que sa perte aurait eu de préjudiciable à l'Algérie et à l'Afrique du Nord tout entière.

La guerre n'avait pas éliminé la politique de cette Troisième République qui aura fait de si grandes choses malgré elle, et il faudra la poigne de Clémenceau. Des intérêts sordides, au moment où la patrie était en danger étaient sourdement et obstinément défendus dans les assemblées parlementaires. En 1913, déjà, M. Barthe, défenseur socialiste des riches viticulteurs du Midi, luttait à coups d'amputations de crédits contre la mise en valeur du Maroc où il voyait poindre une redoutable concurrence pour ses électeurs. C'est dire que pour certains, la perte du Maroc et peut-être même de l'Algérie, eut été une excellente affaire et, comme toujours, les gros sous passaient avant toute chose.

Enfin, la forte personnalité de Lyautey éveillait les suspicions d'un républicanisme en état perpétuel de légitime défense. L'ombre de Boulanger empêchait la République de dormir au moment où les militaires prenaient la vedette. Le mot du Tigre : « La guerre est une affaire trop sérieuse pour la confier aux militaires » n'était pas seulement la boutade d'un jacobin antimilitariste. Pour beaucoup, le danger que courait la République était plus préoccupant que celui que courait la patrie. Lyautey ne faisait rien pour apaiser ces inquiétudes. Il les confirma même lorsque, Ministre de la Guerre, il afficha à l'égard de la représentation populaire le mépris le plus total.

C'est dans cette conjoncture que, dans les derniers jours de juillet 1914, Lyautey reçut l'ordre de « vider la carapace marocaine » et d'expédier en

France la quasi-totalité de ses troupes métropolitaines. La façon qu'il mit à accomplir la périlleuse mission, non seulement de garder le Maroc, mais encore de fournir à l'armée française un appoint dont la Division Marocaine fut la plus belle illustration, fait plus partie de l'histoire de France que de l'histoire du Maroc.

« La séance continue » dit-il. Il fallait le génie d'un tel « chef d'orchestre » pour faire oublier aux Marocains que la France était engagée dans une guerre longue et difficile. Ouvrir une foire-exposition à Casablanca pendant qu'on se battait sur la Marne, mobiliser les Marocains pour la construction de routes et de ports, ce sont des initiatives qui parurent sur le moment de la plus haute fantaisie à ceux qui étaient convaincus que la guerre ne pouvait se faire et se gagner qu'à coups de canon. Avec le recul du temps, l'optimisme préfabriqué et le pompiérisme d'un Déroulède apparaissent bien ridicules comparées à l'optimisme réaliste de Lyautey. Il était de ces hommes exceptionnels que les difficultés exacerbent et grandissent. Il va de soi qu'une telle personnalité ne suscite pas que des admirations. Et parmi ceux qui ne lui firent pas de cadeaux, il y en eut beaucoup qui lui devaient tout.

Il ne suffisait pas, pourtant, d'ouvrir des chantiers et de pratiquer la politique « du pain de sucre et du sourire ». Il y avait au Maroc, en 1914, plus d'amateurs de fusils que d'amateurs de pioches. Les effectifs squelettiques de Sénégalais et les quelques « territoriaux » dont disposait Lyautey interdisaient toute action militaire d'envergure, spécialement au-delà de l'Atlas où le besoin, pourtant, s'en faisait le plus sentir. Il fallut bien s'en remettre au loyalisme des grands caïds qui, seuls, avaient des troupes que nous pouvions armer convenablement.

« Lyautey, dit le général de Boisboissel, n'a pas inventé les grands caïds ; il les a trouvés sur place ». La plus grande injustice dont Lyautey fut victime plus tard fut le soupçon d'avoir, pour la satisfaction d'une obscure admiration de personnages dignes de la Renaissance italienne, encouragé et consolidé les grands féodaux marocains. Il connaissait parfaitement leurs défauts et les redoutait assez pour ne s'en servir qu'avec précaution. Ses adversaires les plus honnêtes ont dû reconnaître qu'il n'avait pas le choix. Mais, disait le président Doumergue à M. de Saint-Aulaire « en politique, les faits ne tiennent pas devant les principes ». A quoi Lyautey répliquait : « Il n'y a pas de règles, il n'y a que des situations ». Ce qui lui ôtait toute chance, s'il en avait eu envie, de devenir Président de la République...

C'était donc cela ou l'anarchie, le rembarquement précipité non seulement

des Français, mais de tous les Roumis, l’abandon, en violation d’un traité de Protectorat dont l’encre était à peine sèche, d’un Sultan encore mal assis sur son trône et à la merci d’un nouvel El Hiba.

Pour les grands caïds, jamais occasion plus lucrative ne leur fut donnée. En fait, le M’Touggi et le Goundafi étaient déjà largement pris de vitesse par les Glaoua et leur allié El Ayadi. Si le Goundafi finit par se contenter du rôle de brillant second, le « Baron » n’acceptera que de très mauvaise grâce de contribuer à la fortune de ses voisins et se tint à peu près dans ce que nous appelons aujourd’hui une « neutralité bienveillante » où l’on n’aurait guère eu de peine à retrouver les vieilles racines de sa sympathie pour El Hiba.

De toute évidence, les Glaoua ont fait leurs affaires en faisant les nôtres, ce qui n’excluait pas chez eux une réelle affectivité en faveur de la France. On pourrait en dire autant de beaucoup de nos compatriotes qui se sont taillé au Maroc de confortables fortunes, tout en contribuant ainsi à celle du Maroc français. Il n’est pas pensable que les grands caïds de la Banque de Paris et des Pays-Bas, de la Compagnie Marocaine et de beaucoup d’autres « leffs » économiques et financiers, dont la grande colonisation n’est pas exclue, aient été plus désintéressés que les grands caïds de l’Atlas. Les uns comme les autres ont excellé, selon l’expression consacrée « à faire suer le burnous », la seule différence étant que les premiers le faisaient de leur bureau et que les seconds y risquaient à tout moment des coups de fusil.

A la déclaration de guerre, le colonel de Lamothe, commandant de la Région de Marrakech, réunit tous les caïds pour leur annoncer l’événement, leur expliquer la situation en France, sa détermination de rester au Maroc et pour leur demander leur concours. Auparavant, il s’était entretenu séparément avec Madani et le Goundafi.

La position du Glaoui était prépondérante. Devant tous les caïds, Madani déclara qu’il n’était pas question de savoir qui sera vainqueur ou vaincu. « En signant le traité de Protectorat, le Maroc a attaché sa fortune à la France. L’heure est venue de montrer notre loyauté ». Propos sans équivoque qui devaient entraîner l’adhésion de tous, et promesse qui devait être tenue loyalement.

Puis Madani, rentré à Dar Glaoui, y convoque les principaux membres de sa famille, non pas pour les consulter, mais pour leur donner des ordres. Il les informe de l’engagement qu’il vient de prendre. Certains, cependant, font timidement remarquer que les sacrifices qui leur sont demandés auraient pû être compensés par quelques avantages matériels. Madani coupe court en

déclarant qu’un tel marchandage est honteux, que tous les Glaoua doivent se placer sans restriction derrière la France sans laquelle la famille aurait disparu. Il ajoute qu’il parle en chef de famille et qu’il exige que tous se conforment à ses décisions. Il n’est pas impossible qu’il ait conclu en ajoutant ce que rapportent les frères Tharaud : « Que ceux qui ne sont pas contents pensent qu’il y a à Telouet des prisons d’où on ne sort jamais ». Il faut se méfier des paroles historiques, et celles-ci, Madani n’avait pas besoin de les prononcer, chacun étant parfaitement informé des conséquences d’une désobéissance de cette gravité.

Selon le rapport du colonel de Lamothe, Thami ne se montra pas aussi ferme que son aîné. Le langage du Fqih le remettait à sa place de brillant second. Les rapports entre les deux frères étaient, à cette époque assez tendus. Madani reprochait à son cadet de s’ingérer dans les affaires de son commandement et de lui créer des difficultés par ses intrigues, principalement chez les Mesfioua et les Mezguita. Madani n’était pas fâché de l’occasion qui lui était offerte de montrer qu’il était toujours l’homme fort des Glaoua. L’autorité du Fqih était d’ailleurs suffisamment assise pour que ces querelles n’allassent pas très loin.

Les Français qui observent Thami ne mettent pas en doute sa loyauté à notre égard, mais son caractère annonce les difficultés que nous aurons avec lui. Entre deux expéditions, il rentre dans son palais de Marrakech où il mène la vie fastueuse d’un nabab d’Orient. Il est énergique et dur pour ses subordonnés, ce qui est une excellente chose en pays musulman, à condition que cette sévérité soit accompagnée d’un sens de la justice qui manquera quelquefois à Thami. Il dirige Marrakech avec une rudesse qui provoque des murmures moins peut-être à cause de lui qu’en raison de la maladresse et la désinvolture avec lesquelles ses ordres sont exécutés par des subordonnés trop zélés.

Très affable, convenablement lettré, d’intelligence ouverte, résolument acquis au modernisme, non seulement dans son comportement mais aussi dans ses idées, il aime recevoir, comme tous les notables marocains, d’ailleurs, qu’ils soient arabes ou berbères, pour qui l’hospitalité est à la fois un devoir et un plaisir. Il est, en revanche, d’un orgueil démesuré qui parfois, se traduit par des accès de vanité puérile. Il est sensible aux honneurs, aime l’apparat, le luxe et les commodités de la vie européenne. Il est partisan résolu du progrès et d’un néo-islamisme qui, paradoxalement, mettrait à la tête d’un Maroc rénové cet authentique seigneur féodal. En réalité, ce sont les

institutions traditionnelles marocaines qui le gênent. Il se taillerait volontiers un costume de réformateur dans les précieuses défroques du vieux Maroc. Son imagination aidant, il voit dans l'aventure française l'occasion de satisfaire son ambition.

Tels sont, en 1914, au moment où son étoile égale en éclat celle de son frère aîné, les qualités et les défauts du sixième fils d'Ibibat. Qualités et défauts qui sont à l'origine des jugements contradictoires et passionnés qui seront portés sur lui.

Quant à Madani, son évolution est plus nuancée. En 1913, le Fqih s'était surtout imposé par la force et avec notre appui. Ses déboires dans les tribus de son commandement l'avaient profondément marqué et lui avaient servi de leçon. Il avait dû subir les erreurs de son frère Si Allal et même de Thami. Demnat l'avait reçu comme un indésirable. Ailleurs, la haine des Glaoua avait atteint son paroxysme. Ce n'est pas qu'un homme comme Madani se souciât d'être aimé, mais il eût préféré montrer aux Français qu'il était populaire. On l'y aida.

En 1914, il revient à Demnat avec le lieutenant-colonel Berriau et l'accueil, cette fois, y est triomphal. Demnat est devenu le plus gros marché de l'Est des Glaoua. On y vient même du Sud pour vendre des dattes, des peaux, des amandes, des noix. On y échange ces denrées contre les cotonnades, du sucre, du thé, des grains et du sel extrait d'une mine proche qui, quarante ans plus tard, sera encore en exploitation dans des conditions de travail semblables à celles du Haut Moyen Age.

En bref, la réconciliation du Fqih avec ses sujets est éclatante. Les caïds des N'Tifa, Ouchettou en tête et même le marabout de Taneghmelt viennent à sa rencontre. Sa politique prudente et habile facilite partout les règlements pacifiques. Il a des intelligences dans les clans hostiles et excelle à les dresser les uns contre les autres. Il négocie avec ses adversaires partout où il est menacé, parlemente avec les chefs, essaye de les compromettre, fait au besoin la démonstration de sa force en évitant autant que possible d'en faire usage. Il lutte même contre les appétits de certains de ses chioukh qui profitent de son éloignement et de la jeunesse d'Abdelmalek pour faire un peu trop « suer le burnous ».

En un mot, Madani eût fait en 1914 un Grand Vizir aussi estimable que fut détestable le Grand Vizir Madani de 1911.

A ce régime, Madani finit par acquérir une réputation de sagesse et à effacer les cuisants souvenirs d'un passé récent. Cette popularié, il la doit

aussi à son fils préféré Abdelmalek, pacha de Demnat avant d'avoir vingt ans et khalifa de son père. A son sujet l'opinion du capitaine Chardon, l'homme de Berriau chez les N'Tifa, est éloquente : « Si Abdelmalek est la vivante image de son père rajeunie de vingt ans. C'est un jeune homme très distingué, un peu efféminé aux traits d'une grande finesse. Même intonation de voix, mêmes gestes que le Fqih. Très doux, d'un sérieux qui n'est pas de son âge dans l'exercice de ses fonctions. Il jouit de la considération générale et promet de devenir un excellent chef. »

Cette dernière appréciation et le fait que le jeune homme est le seul pourvu d'un commandement par Madani expliquent en grande partie le comportement de Thami. Madani « pousse » son fils et.la sucession lui est réservée. C'est une évidence qui n'échappe pas au Pacha de Marrakech.

Au moment où Lyautey confie aux grands caïds le soin de mettre de l'ordre chez eux et de tenir la montagne et le Sud où nous ne pouvons pas intervenir, les deux frères se partagent la besogne. A Thami les affaires du Sud ; à Madani celles de l'Atlas Central.

*

Madani s'est réservé la tâche la plus rude. Il lui faut soumettre les montagnards chleuh établis entre le Haut et le Moyen Atlas, dans les vallées de l'oued el Abid, de l'oued Ladkar et leurs affluents, montagnes et vallées de toute beauté, paradis des singes où vivent des guerriers farouches et des marabouts redoutables. Il allait se heurter, avec l'appui de quelques canons, à des tribus qui pouvaient lancer au combat 34 000 fusils, les deux tiers à tir rapide dont l'origine se devinait aisément.

De Lamothe, devenu général, qui contrôlait ces opérations, a laissé sur la situation politique dans ce secteur une note fort instructive. Les tribus que Madani avait devant lui étaient fortement établies dans le bastion central de la défense berbère et s'y considéraient comme inexpugnables. Elles constituaient le trait d'union entre les dissidents du sud du Grand Atlas et ceux du Moyen Atlas. Indépendants les unes des autres, elles formaient néanmoins entre elles une entente, une sorte de « leff », régie par les alliances et les conventions en honneur dans le monde berbère.

Elles avaient partie liée avec Moha ou Saïd el Irraoui et l'illustre Moha ou Hamou des Zaïans. Leurs relations étaient également étroites avec les Aït Atta du Sahara dont les caravanes venaient s'approvisionner sur leurs

marchés et qui, suzeraines de plusieurs d'entre elles, venaient périodiquement recueillir les contributions arriérées. Des fractions des Aït Atta étaient établies à demeure chez elles depuis fort longtemps.

Les zaouias d'Ahansal et de Taneghmel étaient les principaux centres d'influence religieuse. Leurs chefs n'y avaient pas seulement le souci de la propagation des doctrines des Derkaoua et des Naciryines, mais faisaient aussi et surtout une politique dont nous eûmes longtemps à souffrir.

La clientèle glaoua, au nord, était à peu près inexsistante Elle s'accroissait à mesure que l'on se rapprochait du Grand Atlas mais les caïds siba avaient des antennes de portée considérable et faisaient échec à volonté aux Glaoua.

A l'intérieur de ce réduit, on trouvait des démocraties berbères de style traditionnel avec des chefs élus, des djemaas d'où surgissait de temps à autre une notabilité de piètre envergure, Ces républiques, poussées par la nécessité de se défendre, avaient fini par se donner des chioukh chargés de traiter les affaires communes à plusieurs tribus. Les querelles intestines avaient tôt fait de réduire à néant l'autorité de ces chefs éphémères. L'aversion atavique de ces tribus pour l'autorité du Maghzen ne trouvait qu'un faible correctif dans la reconnaissance de la magistrature suprême du Sultan, encore que celle-ci leur parût une chose vague et lointaine. Dans leurs repaires montagnards, la conviction de leur invincibilité les dispensait de toute alliance avec qui que ce soit.

Depuis 1913, leurs contingents luttaient contre nous dans les troupes de Moha ou Hamou. Notre impuissance à les réduire et des événements comme le désastre d'El Herri, près de Kasbah Tadla où le colonel Laverdure périt avec six cents hommes et trente-trois officiers ne pouvaient que les renforcer dans leur résistance. Ce n'était pas seulement leur indépendance politique qu'elles avaient le sentiment de défendre, mais aussi leur religion, leurs coutumes, leurs biens et l'existence même de leur race. Il suffit de dire qu'il fallut dix huit années de combats avant de les réduire pour donner une idée de leur détermination.

Sur ce terrain, la propagande allemande et celle d'El Hiba sont à l'aise. Les rekkas d'El Hiba arrivent constamment dans la montagne pour annoncer des victoires retentissantes du Maître de l'Heure. Des envoyés spéciaux prêchent l'union des Musulmans et la guerre sainte. Sidi Ali, oncle du Sultan Bleu, y est son khalifa et distribue même en son nom des dahirs d'investiture.

Du pays zaïan arrivent les échos les plus terrifiants de la cruauté des Français qui, au Maroc comme en Algérie, violent les femmes et volent les

enfants. La propagande turco-allemande est véhiculée par les protégés, les commerçants et certains Juifs qui parcourent le pays insoumis en tous sens. Du Nord viennent aussi armes et munitions. On trouve même des billets de mille francs dans le poste de Tanant.

Dans les premiers jours de 1915, l'action des émissaires turco-allemands porte ses fruits dans l'Atlas Central. Nos adversaires célèbrent les éclatants succès allemands en Europe et annoncent la renaissance de l'Islam. El Hiba fait courir le bruit de son entrée triomphale à Tiznit et à Taroudant et de son entrée prochaine à Marrakech. Mieux encore : un khalifa turc nommé Abdelmalek assiège Fès et un autre débarque à Casablanca pour marcher sur Rabat ! Les Français sont écrasés partout, au Tadla, à Taza, à Bou Denib. Ces nouvelles fracassantes sont accompagnées d'espèces sonnantes et trébuchantes que les Allemands distribuent par l'intermédiaire de Moha ou Hamou. Il n'est pas un recoin de la montagne où ne retentisse, répercuté par des centaines d'échos, le glas de la puissance française.

Le quartier général de l'intoxication est à la zaouia d'Ahansal. Un cheikh des Ait Blal, Oulaid ou Hocein, va tenter d'en récolter les fruits. Il prend contact avec les tribus récemment soumises et les ramène en dissidence. L'agitation gagne de proche en proche malgré les efforts diplomatiques de Madani. Tout ce que le Fqih peut faire, c'est isoler et contenir les rebelles en attendant la bonne saison qui permettra une action d'envergure.

Madani rassure les uns, rappelle aux Aït Atta leur ancienne alliance avec les Glaoua qui sont de leur leff, envoie son fils Si Mohammed el Arbi chez les Ftouaka, redouble d'efforts chez les tribus indépendantes de l'Est pour obtenir leur neutralité et y parvient. Il connaît merveilleusement les hommes, les petites histoires de leurs chefs et use avec une habileté consommée d'arguments qui font mouche. Il parvient ainsi à disloquer les éléments de la coalition naissante et à encercler l'ennemi d'un réseau solide d'alliances et de semi-complicités.

Mais le foyer d'infection des Ait Blal subsiste et il est urgent de le détruire. Tout d'abord, Madani constitue à Demnat une harka de 70 cavaliers et de 800 fantassins dont il confie le commandement à un révolté notoire, Si Mohammed Abellagh, celui-là même qui à l'avènement de Moulay Hafid, avait mis Demnat à sac, participé à l'assassinat du caïd Djilali et était passé en siba, luttant ouvertement contre le caïd glaoui Allal, frère de Madani. La diplomatie du Fqih avait réussi un coup de maître le jour où elle lui avait assuré le concours d'un brigand de cette espèce qui était aussi un homme de

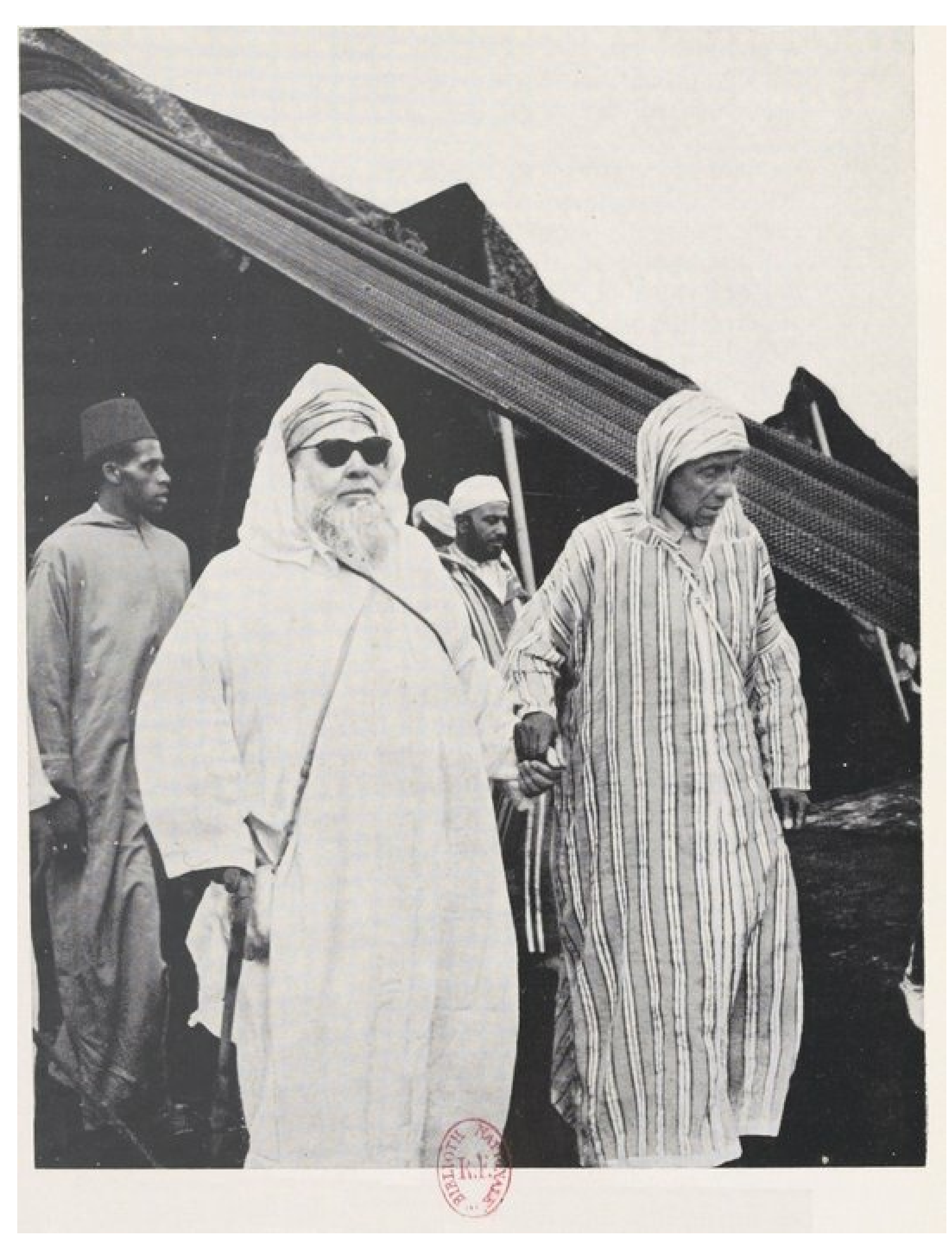
poudre de premier ordre.

Madani essaye encore de parlementer avec Oulaïd ou Hocein. Celui-ci entend traiter d'égal à égal et veut être indépendant chez lui. Deux choses que Madani ne saurait admettre. Pour toute réponse, Madani lui donne quinze jours pour une soumission sans conditions. A l'expiration du délai, le Fqih décide de passer à l'action. Il a eu le temps de s'organiser. Il mobilise une imposante mehalla avec tous ses vassaux dont les caïds des N'Tifa Salah Ouaragh et Abdallah Ouchettou, brigand, lui aussi, aux traits rudes, grimaçant, énergique qui, outre ses qualités guerrières, est un orateur chleuh de première force.

Le 19 avril 1915, Madani quitte Marrakech avec sept mille homms à qui viendront se joindre d'importants contingents tout le long de la route, un canon de 75 avec cent obus, 20 000 cartouches, matériel fourni par les Français et un Krupp récupéré à Demnat, réplique de celui de Telouet qui est le fétiche des Glaoua. Il y a même cent hommes de la milice du Pacha de Marrakech que nos soldats appellent les « chardonnerets », à cause de leur curieux uniforme multicolore.

L'expédition se scinde en trois colonnes, l'une commandée par le fils de Madani El Arabi, l'autre par Mohammed Abellagh et le cheikh glaoui Brahim Larbi,la troisième enfin par Madani. Cette dernière est la plus importante avec ses quatre ou cinq mille hommes et le canon de 75. Madani s'est réservé d'aller directement vers les Aït Blal. Le point de rencontre est fixé à la maison d'Oulaïd ou Hocein, à Khalad Sidi Naceur, au centre de la tribu rebelle.

Des détachements de Haskoura occupent les cols du Sud pour empêcher la fuite de l'ennemi. Enfin, la garnison française de Tanant est renforcée pour intervenir le cas échéant avec une compagnie mixte de territoriaux que commande le capitaine Villes, une compagnie du 6e Sénégalais et deux pelotons de spahis marocains sous les ordres du lieutenant Fortoul.



Août 1953 - Le Pacha de Marrakech et le Kittani

Photo Art-Maroc

Quatre jours après son départ de Marrakech, Madani est à Tanant. Cette marche a, dans la montagne, une répercussion si considérable qu’Oulaïd ou Hocein s’inquiète. Avec l’aide de la zaouia d’Ahansal, il appelle les tribus de

l’Est. Mais celles-ci, dont Madani s’est assuré la neutralité, ne bougent pas. Hocein se réfugie dans sa montagne inviolée, abandonnant les Iharouiden et les Aït Chitaken qui, attaqués trois jours durant par Mohammed Abellagh, finissent par capituler.

Les opérations se déroulent dans un pays grandiose. Aux belles cultures d’oliviers, d’amandiers et de noyers qui longent les oueds, ont succédé les pâturages d’été. Les villages sont blottis dans les gorges que les torrents ont creusés dans les massifs dont les couches géologiques multicolores sont, au soleil, un ravissement pour l’œil. Des casbahs isolées dressent leur tours de pierre sur les pitons.

La haute montagne qui atteint trcis mille mètres d’altitude est dénudée et les neiges s’y attardent. Des pistes de chèvres y surplombent les entailles gigantesques et étroites au fond desquelles grondent l’oued Lakdar et ses affluents. Le pittoresque est partout. Pour éviter un cirque de sa haute vallée, l’oued Massheur s’est offert la fantaisie d’un passage souterrain : c’est ce qu’on appelle la « Merveille de l’Imi n’Ifri », à une heure et demie de marche au sud de Demnat, non loin de l’endroit où l’on a découvert, gravée pour l’éternité sur un bloc de la montagne, l’empreinte d’un mastodonte de la préhistoire.

Les montagnards frustes qui vivent dans ce décor n’en conçoivent pas d’autre et conçoivent encore moins qu’on vienne les inquiéter dans leur retraite. Et pourtant les canons qui tonnent en France y ont un écho...

Avec la pièce de 75 confiée au lieutenant Kouadi qui fut l’un des prisonniers d’El Hiba à Marrakech et à l’adjudant de réserve Dorée, Madani marche sur Tamaraout. C’est le Fqih qui a demandé que Kouadi et Dorée fissent partie de l’expédition afin qu’il fût bien montré que la France était avec lui et présente partout.

Les Guettioua se joignent au Glaoui avec 200 cavaliers et 400 fantassins avant d’arriver au confluent des oueds Tamaraout et Lakdar. Celui-ci est franchi sur un pont de fortune et la colonne qui est maintenant de plus de cinq mille hommes continue de s’enfoncer dans la montagne par un sentier si étroit et si incommode qu’on a toutes les peines du monde à y faire passer le 75. On arrive enfin à Tinfidin où l’on reste deux jours pour reprendre souffle et permettre à Madani d’engager de nouvelles tractations. Les Aït Allah qui ont longtemps hésité finissent par se soumettre. Viennent ensuite les Ihouariden à qui Abellagh a infligé une sévère leçon.

De son côté, le fils de Madani El Arabi, parti de Tazert, arrive à Tiglit qui

s’est rangé de gré ou de force aux côtés d’Oulaid ou Hocein. Le village est brûlé et la casbah du cheikh Bou Hamaai démolie. Les Chitaken viennent demander l’aman.

La menace grandit pour Oulaïd ou Hocein qui demande à négocier avec Ouchettou. Mais le rebelle n’a rien abandonné de ses prétentions. Il cherche à gagner du temps dans l’espoir de voir arriver des secours d’Ahansal et de Moha ou Saïd. Mais les marabouts d’Ahansal se tiennent sur la réserve et il serait impossible à l’autre de faire passer le moindre renfort à son allié. Autour du chef rebelle, les effectifs fondent à vue d’œil. Dans son nid d’aigle, sur une falaise qu’il croit inviolable, il n’a bientôt plus que quelques fidèles et deux cents Aït Ahmed.

Déjà lui parviennent, répercutées à l’infini par la montagne et roulant comme le tonnerre dans les gorges les salves tirées par les hommes du terrible Glaoui. Un brouillard épais et une pluie fine et glaciale sévissent sur l’Atlas quand Madani pénètre sur le territoire des Aït Blal. Le foyer d’infection est entamé le 5 mai au prix de légères escarmouches. Déjà, des Aït Blal viennent au Glaoui pour lui demander l’aman.

Les deux cents Aït Ahmed abandonnent Oulaid au moment où Madani atteint le village d’Akhelad Sidi Naceur que le chef rebelle abandonne à son tour pour se réfugier chez les Aït Abbès. Comme on est en pays ennemi, il est permis de piller. Les hommes du Glaoui ne s’en privent pas. Avec l’aide du 75 dont les coups ébranlent la montagne et terrorisent les fourmis humaines qui s’y terrent, le Fqih fait raser toutes les casbahs des Aït Blal, sauf une où il laissera une garnison.

A ceux qui viennent implorer son pardon, Madani qui garde toujours près de lui le lieutenant Kouadi et l’adjudant Dorée, réserve un accueil sévère. « Vous êtes le troupeau, dit-il, je suis le berger. Le Gouvernement français et le Maghzen sont propriétaires du troupeau et me demandent des comptes. » Habile façon de laisser entendre qu’il n’est pas là pour régler ses propres affaires.

Il leur explique de sa voix pâteuse ce qu’est le Protectorat. Il leur parle de la justice, de la paix et de la sécurité assurées par la grandeur et la puissance de la France. Puis il les renvoie chez eux sans représailles et sans contribution. Il leur interdit seulement de construire des casbahs. En cette matière le souci de Madani était celui de Richelieu...

Pour compléter l’action il faudrait aller réduire les Aït Abbès. Mais Ouchettou, précieux auxiliaire de Madani y a gardé des amitiés et des

relations qui sont fort utiles, car Ouchettou excelle à jouer le double jeu pour le compte du Fqih. Madani renonce à une opération qui lui aliènerait Ouchettou et risquerait de déclencher un conflit avec les tribus de l’Est dont la neutralité a fait ses preuves. Ouchettou comble d’ailleurs pacifiquement cette lacune et une délégation des Aït Abbès ne tarde pas à venir vers Madani. Il les rassure et s’abstient de leur demander qu’ils lui livrent Oulaïd Hocein. Chez les Chleuh, on ne livre pas un réfugié ; c’est une affaire d’honneur.

Le 10 mai, Madani est de retour à Demnat avec cent cavaliers. Derrière lui, les casbahs des Iouariden, des Ait Chitaken et des Ait Salah sont en ruines ou en flammes.

Cinq jours plus tard, le voici à Marrakech. En vingt jours, il a fait ce que le pacha Djilali Demnati n’avait pu faire en vingt ans et pour ce résultat, il n’a tiré que quelques coups de fusil. Il a réduit à néant les effets de la propagande allemande et affirmé la présence de la France dans un pays particulièrement hostile.

Enfin, dernière satisfaction : Oulaïd ou Hocein lui envoie son fils pour solliciter le pardon des Aït Blal.

Au cours de cette campagne, le Fqih avait été fidèle à sa réputation de politique, dans un sens, cette fois que nous pouvions approuver. Il lui restait à démontrer que le guerrier n’avait rien perdu de sa valeur. L’occasion lui en fut offerte quelques mois plus tard, au cours de l’hiver 1916-17 lorsque, toujours dans le but de réduire les dissidences de l’Atlas central, nous envisageâmes la création du poste d’Azilal comme base de départ vers les tribus de l’Est trop éloignés de Marrakech. Il fallut encore une fois s’opposer à des tribus agitées par les marabouts d’Ahansal et qui, par tous les moyens, avaient résolu de s’opposer à notre installation à Azilal.

Pour cette opération, Madani se mit à la tête d’une harka glaoua et n’tifa de plus de quatre mille hommes parmi lesquels des alliés récents comme les Ait Abbès.

Là encore, nous voyons le Fqih à l’œuvre, ne perdant jamais le contact avec les tribus hésitantes, ayant ses émissaires dans toutes les réunions, dans toutes les assemblées ennemies. De son camp établi sur le mamelon boisé de Tamersouk, en regardant, le soir, les feux des rebelles qui, rapporte le général de Lamothe, « illuminaient les hauteurs de Bou Salah et d’Ouansour, comme si les dernières heures du crépuscule avaient fait surgir là quelque immense cité », Madani pouvait penser qu’avant les lueurs de l’aube, il saurait tout ce

qui s’était dit et décidé pendant la nuit.

Il y eut des tués et des blessés et le canon devait, le jour, disperser les groupes qui cherchaient à s’infiltrer chez nous ou à réintégrer les casbahs que les hommes avaient abandonnées à notre approche.

Madani décide une action contre ces forteresses. Il fonce jusqu’au contact du gros de l’adversaire, le trouve bientôt. Le combat devient violent. Au centre, le Fqih charge à la tête de sa garde. Il se trouve cerné, veut combattre jusqu’au bout. Le capitaine Chardon et le lieutenant Kouadi parviennent enfin à le convaincre de la nécessité de se retirer. Des hordes hurlantes se précipitent derrière lui, mais se trouvent bientôt sous le feu des canons et des mitrailleuses. C’est la débandade dans un tourbillonnement de brunous et de chevaux affolés.

Madani a ressaisi ses cavaliers pour achever la déroute des rebelles et, le soir, toutes les casbahs brûlent dans un rayon de huit kilomètres.

Le lendemain, près de quatre mille hommes armés de fusils à tir rapide reviennent à l’attaque du camp de Madani. Les Glaoua résistent à outrance mais fléchissent sous l’assaut. Là encore, l’artillerie entre en action et atteint le gros des assaillants.

Il faut, à ce moment, laisser la parole au général de Lamothe :

« Alors, Si Madani déclencha au centre une attaque générale de sa cavalerie. Derrière Abdallah Ouchettou, étendards déployés, les petits chevaux montagnards se ruèrent, bondissant au milieu des rochers, à travers le vert sombre des chênes, avec leurs cavaliers aux vêtements éclatants auréolés par la fumée des coups de feu. Brève et magnifique vision de la guerre emballante, de la guerre des preux !

« Au même instant, sur tout le front, les fantassins glaoua se précipitèrent à la rescousse. L’ennemi fuit, abandonnant morts et blessés... »

Les dissidents n’insistent pas, mais il faut poursuivre le dégagement d’Azilal, châtier les Ait Ougoudim, serviteurs de la zaouïa d’Ahansal qui ont trahi, et cela dans le froid et la neige de décembre. Madani est toujours en pointe, et ce phtisique de soixante ans révèle des réserves physiques et une volonté étonnantes.

Cela dure ainsi jusqu’à ce que la colonne arrive chez les Ougoudim. Là, les hommes ont devant eux un paysage d’une extraordinaire beauté. Ils dominent la vallée de l’oued el Abid jusqu’aux Aït Chokman, ils voient Ouaouizert et sa vallée et, à droite, les pics qui cachent la trop fameuse zaouïa d’Ahansal.

A Azilal, les Aït Attab apporteront 5 000 fusils. Le lendemain, descendant

dans la vallée de l’oued el Abid la colonne y trouvera les casbahs pavoisées, les hommes et les femmes en habits de fête et des repas pantagruéliques.

Quand il fallut nommer de nouveaux caïds, le général de Lamothe eut le souci de faire une part à Madani, non seulement en raison des services rendus, mais aussi parce que le prestige et la puissance du Fqih pouvaient nous suppléer dans la défense des territoires pacifiés. Mais Madani refusa tout d’abord le commandement des Ait Ouferkal qui le réclamaient unanimement. Il voulait prouver ainsi que son concours était désintéressé. Il fallut que le général prît la décision de ratifier le vote de la djemaa. C’est dans le même esprit que fut désigné comme « naïb », c’est-à-dire délégué du Maghzen pour les Aït Attab qui ne voulaient pas, eux, reconnaître l’influence des Glaoua, un ami dévoué de Madani, Si Hammadi el Bzioui.

La croix de guerre avec palmes qui fut décernée à Madani était accompagnée d’une citation se terminant ainsi : « Par son habileté politique, son prestige personnel, son dévouement et son loyalisme absolu, a contribué plus que tout autre au succès des opérations ».

*

A Marrakech, entre deux expéditions Madani a constitué une nouvelle harka qu’il a confiée à Thami. Il s’agit pour celui-ci d’aller « rétablir l’ordre » chez les Sektana du Sous et les Aït Semeg qui s’agitent dangereusement. Leur effervescence est d’autant plus indésirable que ces deux tribus contrôlent une grande partie des crêtes qui dominent le Ras el Oued, la haute vallée du Sous.

Avec Thami, la diplomatie fait volontiers place à la manière forte. Nous sommes maintenant dans un décor de western qu’agrémentent de magnifiques jardins et qu’ennoblissent les sommets étincelants du Grand Atlas. Ce ne sont plus les progressions lentes dans les sentiers de montagne enneigés et brumeux, mais des chevauchées dans la poussière et les rochers du Djebel Si roua, l’assaut des casbahs dans un pays écrasé de soleil, l’investissement d’entassements rocheux où l’ennemi grouille comme des nids de serpents.

Passant par Telouet, Thami s’adjoint son neveu Hammou, caïd des Glaoua, dont l’attitude est toujours inquiétante. Ce garçon louche semble voué aux drames de famille. En l’emmenant, Thami pense sans doute l’arracher à la « vie de château » et à ses tentations. Il y a des hommes qui sont faits pour

exercer le commandement et d’autres pour en jouir. Hammou est de ceux-ci. L’expédition lui donnera l’occasion de se défouler et, bien que la tutelle de son oncle lui soit odieuse, il agira correctement sachant, bien qu’un geste inconsidéré lui vaudrait d’être écrasé sous le poids de toute la famille Mezouari.

Les Sektana et les Zenagga sont facilement mis à la raison selon des méthodes séculaires perfectionnées par les armes modernes et l’artillerie. Avant de rentrer à Marrakech, Thami donne un coup de main au fidèle Haïda ou Mouis pour réduire les Aït Aghen, bandits de grands chemins qui exercent leur coupable activité en plein bled maghzen.

L’autorité des Glaoua étant affirmée dans tout le Haut Sous, Thami rentre dans sa ville en septembre 1916. Il n’y restera que peu de temps.

A la fin de cette année, El Hiba, délogé d’Assersif par Haïda ou Mouis qui le pourchasse comme un dogue enragé, s’est réfugié à Kerdous, à une trentaine de kilomètres seulement de Tiznit. De sa modeste casbah nichée dans l’Anti-Atlas, d’accès difficile, et entouré de partisans irréductibles, le Sultan Bleu continue impertubablement de prêcher la guerre sainte, de sceller des dahirs et de faire dire la prière à son nom. Des interventions étrangères l’encouragent. Les Espagnols ont profité des événements pour s’installer au Cap Juby où ils offrent une large hospitalité au colonel allemand Benz et à ses 75 hommes.

Les Allemands sont actifs. En novembre 1916, quatre personnages venus en sous-marin débarquent à l’embouchure de l’oued Draa. Il s’agit d’un ancien consul d’Allemagne à Fès, le docteur Probster, d’un sous-officier, d’un officier turc et d’un tirailleur marocain fait prisonnier sur le front de France.

Ils ont des messages pour le Madhi qui donne des ordres afin que rien ne leur manque. Ils annoncent l’arrivée imminente de secours importants. Mais la mer est mauvaise et des navires français croisent au large. Ils se retrouvent bientôt au Cap Juby, n’ayant pratiquement rien pu faire d’autre que de se sauver des griffes d’indigènes n’admettant les Roumis que lorsqu’ils apportent quelque chose. Finalement, la mission, suivie de bout en bout par les Français, est rapatriée par les Canaries.

Les Français, ce n’était en fait qu’une garnison symbolique à Agadir et, à Tiznit, le capitaine Justinard, des Affaires Indigènes, avec quatre hommes autour d’un poste de radio. C’était une « antenne » qui d’ailleurs, fonctionnait admirablement, grâce au capitaine qui connaissait de longue date les gens

retors dont on lui avait confié la surveillance et aussi l'endoctrinement.

Haïda ou Mouis sortit le premier janvier de Tiznit avec trois mille hommes et trois petits canons. Une semaine plus tard, il tombait dans une embuscade dans le ravin d'Ifalgen et succombait sous le nombre. La tête du valeureux caïd fut triomphalement portée à El Hiba qui en orna l'entrée de sa casbah de Kerdous. La harka d'Haïda affolée se replia en désordre sur Tiznit, abandonnant canons et bagages.

La mort d'Haïda ou Mouis provoqua un instant de panique chez les caïds du Sous qui s'apprêtèrent à plier bagages pour aller s'enfermer dans leurs casbahs. Quant à perdre la tête, ils préféraient que ce fût en prenant la fuite. Il fallut tous les efforts de Justinard pour les remettre en confiance. Les gens d'El Hiba négligeant, dans l'ivresse de la victoire, d'exploiter la situation, cela permit à ceux de Tiznit de se ressaisir.

A Marrakech, le général de Lamothe réunit une nouvelle fois les caïds pour leur demander leur concours. Cinq mille hommes de troupes françaises, tirailleurs, « Joyeux », spahis, coloniaux, plus trois harkas levées par les « portiers de l'Atlas » furent dirigés sur Tiznit. C'était la première fois que les forces françaises paraissaient dans le Sous. Le Goundafi arriva le premier. Si Thami le rejoignit bientôt avec cinq cents cavaliers et mille fantassins, pour la plupart glaoua et ouaouzguit. Il convient de remarquer que pour la première fois, les Glaoua n'avaient rien à gagner dans cette expédition, dans un pays qu'ils n'avaient ni l'espoir ni le désir d'annexer. Le Glaoui s'y comporta comme ailleurs, avec un brio qui ne démentait pas sa réputation d'homme de poudre.

Trois violents combats, à Ouijjane le 24 mars, à Tizi le 11 avril et à Tiguimt le 17 avril disloquèrent la dissidence. Le 11 avril, à la tête de ses gens, Thami sauva une troupe goundafa en mauvaise posture qui se battait à un contre dix, eut deux chevaux tués sous lui et fut finalement sauvé de justesse par un capitaine de « Joyeux ».

Thami n'y gagne qu'une citation, mais elle est éloquente : « Au combat de Tizi, le 11 avril, s'est porté avec beaucoup d'à-propos au secours des contingents alliés, bousculés par un ennemi plus nombreux. Chargeant à la tête de ses cavaliers étendards déployés, a, par une brillante contre-attaque, rétabli le combat. Le 17 avril, à l'oued Tiguimt, attaqué à fond et chargé au sabre, a maintenu ses contingents inférieurs en nombre, s'exposant avec la plus grande bravoure, tuant de sa main plusieurs adversaires, repoussant finalement l'ennemi, lui enlevant plusieurs chevaux et des fusils. De toute

cette journée, n'a cessé de combattre au premier rang, se montrant supérieur à sa haute réputation de chef de guerre et d'homme de poudre. »

La résistance rebelle était tenue en échec mais l'heure des conquêtes n'était pas encore venue. Il parut inutile de prendre des risques supplémentaires en allant dénicher El Hiba à Kerdous. D'ailleurs, l'agitation reprenait dans le nord. Lyautey avait entrepris de nettoyer le Moyen Atlas où régnait Sidi Raho et ses Chleuh et d'unir le Maroc du Nord aux confins algéro-marocains. Et pour ces opérations, il fallait des hommes.

Le 30 mai 1917, Si Thami rentre à Marrakech. On a pensé à lui pour la succession d'Haïda ou Mouis. Mais il ne veut pas quitter le « tambourin ». Le fils de Haïda, El Hadj Houmad, succède à son père. Il sera moins fidèle aux Glaoua qui renoncent à étendre leur influence dans ce secteur. Ils ne reparaîtront plus dans le Sous. Le vieux Goundafi, lui, reste à Tiznit comme pacha et naïb, c'est-à-dire représentant du Sultan.

Des événements familiaux et militaires considérables vont bientôt marquer la destinée de Si Thami.

Au printemps de 1918, les Aït Abbès retournent en partie en dissidence avec la totalité des Aït M'Hammed. Ils font de nouveau pression sur Tanant et sur Demnat et menacent les communications avec Azilal. On retrouve la propagande germano-turque et les marabouts d'Ahansal avec leur chef Sidi Mah. Le centre d'agitation est à Bernat. Les Aït Bouguemez sont attaqués et ramenés en siba. La dissidence, entre Azilal et le Dadès, s'enfonce comme un coin entre les Oultana et Demnat. Il faut consolider les résultats de 1916 et chercher l'alignement Azilal-Dadès.

En juillet-août 1918, le groupe mobile de Marrakech est envoyé en montagne avec plusieurs harkas dont 2 500 Glaoua commandés par Madani, accompagné de son fils Abdelmalek, 700 n'Tifas et 1 100 Aït Attab. L'affaire se présente mal. Les Glaoua n'obtiennent que des résultats partiels et perdent beaucoup de monde. Le 30 juillet, le jeune Abdelmalek est mortellement blessé à la tête de ses cavaliers.

Les frères Tharaud ont décrit en détail la mort de ce héros et la descente dans la tombe, accablé par la douleur, épuisé par la maladie et tant d'années de combats, de Si Madani el Mezouari el Glaoui, fils aîné du « petit moineau » de Telouet.

Jadis, derrière une grille de bois, dans la cour de la casbah d'Imanouine, le jeune caïd Madani surveillait les esclaves qui donnaient l'avoine à ses chevaux et « veillait au grain » ; en ce jour d'août 1918, tout pareil à celui où,

onze ans plus tôt, il fit un Sultan, la main inerte de celui qui parvint au faîte des honneurs lâche le commandement de cinq cent mille hommes aux pieds du redoutable frère qui, seul, peut tenir d’une poigne solide la fortune des Glaoua.

VI

LE SULTAN DU SUD

On a dit que Thami s’était « rué » sur l’héritage de son frère. C’est vraisemblable parce que c’était nécessaire. Au Maroc, les successions de cette importance donnaient fatalement lieu à d’âpres compétitions. On devine à qui les Tharaud font allusion lorsque, après avoir recueilli le dernier soupir de Madani, ils imaginent ce qui a pu se passer dans l’immense maison du Glaoui, pendant que les tolba récitaient sur son corps les prières funéraires. « C’est le secret des grandes demeures où, dès que le maître n’est plus, se manifeste quelque héritier impatient... »

L’histoire des grandes familles marocaines fourmille de scènes de ce genre qui étaient passées dans les mœurs. Les Sultans eux-mêmes en donnaient l’exemple. A Marrakech même, la fin du richissime et tout puissant Ba Ahmed et le pillage de sa maison étaient un événement encore trop proche pour que Thami ne prît pas ses précautions.

Comme tous les puissants de l’Empire fortuné, Madani était à la tête d’une famille monstrueuse. La multiplicité des femmes engendrait la prolifération des enfants dont la destinée dépendait souvent du penchant que le maître avait pour la mère, qu’elle fût légitime, concubine ou même esclave. Les Tharaud octroient au Fqih cent-trente enfants, mais officiellement, on en a dénombré soixante-trois, dont trente-six fils. Des fils légitimes, Si Abdelmalek venait d’être tué et parmi les meilleurs sont Si Aomar, khalifa à Demnat, Si Tayeb, khalifa à Azilal, Si Mohammed el Kebir, capitaine de spahis. Aucun d’eux n’a de commandement et aucun d’eux n’a l’envergure voulue.

Des sept fils d’Ibibat, il en reste quatre : Si Hammadi, khalifa à Ouarzazate et caïd de plusieurs tribus du Dadès et du Todra. Il a cinquante ans et se contente de ce qu’il a. Si Allal est du même âge. Sa réputation dans les tribus est désastreuse. Il est, en outre, protégé allemand, ce qui est peu

recommandable en 1918. Si Hassi fut pacha de la Casbah de Marrakech au temps du premier pachalik de Thami. Il a trente-cinq ans, mais est protégé anglais, ce qui, nonobstant l'Entente Cordiale, est assez gênant. Reste Thami.

Le plus dangereux de tous les héritiers possibles, c'est Si Hammou, fils de Si Ahmed, le premier des fils d'Ibibat, mort en 1910. Ce neveu règne à Telouet, chez les Glaoua du Nord. Jeune encore, il est placé à la tête d'un commandement considérable qui englobe les Glaoua, les Skoura, les Ouaouzguit et une partie des Imerane. Il niche enfin dans la plus formidable forteresse du Grand Atlas. Il manifeste des velléités d'indépendance que Thami voit d'un mauvais œil. Le personnage est hautain, ambitieux, ombrageux, vaniteux, défauts difficilement compensés par un courage physique certain. De sens politique : aucun. La puissance des Glaoua lui a tourné la tête et leur faveur auprès des Français lui donne à penser que tout lui est permis.

Turbulent et indiscipliné, il refusait de descendre à Marrakech pour prendre contact avec Madani. Celui-ci faible pour son neveu — qui était aussi son beau-fils car il avait épousé la veuve de son frère Si Ahmed — supportait ces incartades avec patience. La femme de Madani était là pour arranger, le cas échéant, les brouilles entre son fils et le Fqih. Madani laissait faire, pourvu que Hammou n'allât pas contre la politique de la famille.

Thami, moins patient, avait plus d'une fois proposé à Madani de mettre cet écervelé à la raison. Le Fqih finit par donner à son frère dévoué Hammadi un commandement étoffé pour créer une force sûre, capable, au besoin, de ramener Hammou dans le droit chemin. C'est dire que les rapports entre Thami et son neveu n'étaient pas d'une particulière cordialité. Cela explique le premier geste de Thami, dès la mort de son frère, d'envoyer une harka à Telouet.

Dans une affaire semblable, les minutes sont précieuses. Madani est à peine inhumé au marabout de Sidi Slimane qu'un conseil de famille est réuni à Dar Glaoui en présence du khalifa du Sultan. Les Mezouari apprennent que Madani a désigné Thami comme suscesseur et il n'y a plus qu'à ratifier le choix du défunt. Ainsi, quelques heures seulement après le trépas du Fqih, les Glaoua ont un nouveau maître.

Thami est ambitieux, mais c'est lui qui, après Madani, a le plus efficacement contribué à la fortune de la famille. A quarante-deux ans, dans tous les domaines, il dépasse les autres de cent coudées et il est au contact des Français. Il est plus qualifié qu'aucun autre pour assurer la sacro-sainte unité

des Mezouari.

Auprès des autorités françaises, il n'a pourtant pas la cote de Madani. Peu après l'entrée des Français à Marrakech, la ville avait été dotée d'un « chef des services municipaux » à la lois conseiller et contrôleur du Pacha, ce qui n'était pas une mission de tout repos. En 1915, le chef de bataillon Landais qui avait cette fonction se plaignait déjà : « Le Pacha a fait aux moqqadems de quartiers défense formelle de nous fournir le moindre renseignement sans son assentiment ». Il notait l'inertie de Thami derrière l'apparence la plus cordiale. Ce n'était que le début de la lutte sourde du Pacha contre tout contrôle qu'il considérait comme une atteinte à sa dignité et à son autorité.

Le général de Lamothe qui aimait Madani mais se méfiait de Thami proposa de donner le choix à celui-ci entre le pachalik et le commandement des tribus de Madani, redoutant la puissance d'un homme réunissant en ses mains les deux fonctions. Pour le pachalik, il avait un candidat, un respectable personnage nommé Bou Cetta que nous retrouverons plus tard, dans des circonstances tragiques.

On a prétendu qu'informé de cette affaire, Thami aurait dépêché à Rabat son homme de confiance El Biaz avec un imposant sac de douros pour acheter quelques personnages du Maghzen. C'est peu probable. La décision appartenait à Lyautey, qui était naturellement insensible à des arguments de ce genre.

Lyautey n'accepte pas la formule de de Lamothe. Il lui télégraphie le 16 août (deux jours après la mort du Fqih) pour l'informer de sa décision de laisser à Thami les fonctions de Pacha et l'héritage de son frère. Lyautey tire argument de la situation en Europe et de l'atmosphère troublée du Sud Marocain. Il faut un homme sûr. Le Résident général est persuadé que Thami n'abandonnera pas le pachalik et nous avons besoin de lui pour le commandement des tribus : « Nous avons plus que jamais besoin de lui. Les circonstances ne nous permettent pas de lésiner sur le commandement à lui confier. Il faut donc marcher. Nous verrons après la guerre. » La politique des grands caïds est poussée ici jusqu'à ses extrêmes conséquences.

Dès lors, la succession de Madani est promptement réglée. Le neveu Si Hammou est calmé par le dahir du 26 août qui le nomme caïd des Glaoua, des Ouaouzguit, des Imerane, des Aït Ouarzazate, des Skoura, du Dadès, des M'Gouna, des Aït Seddrat et du Todra, ce qui, même pour un appétit aussi féroce que celui d'Hammou, est un solide plat de résistance qu'il faudra toutefois digérer et non sans mal.

Un dahir du 29 août fait de Si Hadj Thami, déjà Pacha de Marrakech, déjà caïd des tribus guich, des Sektana, des Ihouziouia, des Ounein de l'Est (deux tribus arrachées naguère au Goundafi), le caïd de toutes les tribus précédemment soumises à Madani et en même temps, caïd supérieur des Glaoua et de toutes les tribus données à Si Hammou dont il devient le suzerain. La puissance de Thami dépasse d'un coup celle de Madani à son apogée, lorsqu'il était Grand Vizir. Son commandement s'étend à plus de 500 000 âmes, soit le dixième de la population totale du Maroc à cette époque.

Toutefois, il s'en faut de beaucoup pour que l'autorité effective de Thami s'exerce dans toutes les tribus qui lui sont dévolues. Dans l'héritage de Madani, il y a aussi l'affrontement avec les marabouts d'Ahansal, la seule puissance de taille à résister victorieusement au Glaoui. Mais l'occasion va une nouvelle fois être donnée au nouveau chef des Glaoua d'affermir son autorité.

En 1917, notre grande préoccupation était au Tafilalet. Dès le début de l'année, le groupe mobile de Bou-Denib avait, à la suite d'une opération de police, contrôlé la vallée du Ziz, créé les postes de Talsint, Rich et Ksar-es-Souk. On avait même établi au Tafilalet, près de la zaouïa de Moulay Ali Cherif, berceau de la dynastie alaouite et lieu de pélerinage, le poste de Tighmart.

Le Tafilalet « pays de curés » est l'une des terres d'élection des marabouts, le carrefour des courants mystiques venus de tous les horizons. Moulay Ali Cherif était l'un de ces personnages dont l'empire sur des tribus naturellement portées au fanatisme était redoutable. Moulay Ali Cherif, proclamé Commandeur des Croyants en 1640, était issu de Moulay Hassane, venu d'Arabie au XIII^e^ siècle. Il était un maillon de la chaîne mystique qui relie les chorfa filaliens (ou alaouites) à Ali, gendre du Prophète et qui devait, plus tard, être illustrée par Moulay Ismail.

Ces marabouts dont la personne était sacrée, redresseurs de torts et ennemis déclarés de tout « déviationnisme » pour ce qui concernait le service de Dieu, étendirent bientôt leur autorité au Tafilalet et au Draa. Les Soudanais qui constituèrent la garde de Moulay Ismaïl, la fameuse « Garde Noire » qui existe encore de nos jours, étaient de leur clientèle.

Au tombeau de Moulay Ali Chérif, l'usage était, les jours de fête, de procéder à des sacrifices propitiatoires en égorgeant des animaux et en répétant indéfiniment plusieurs jours durant le nom d'Allah dans l'humble

pièce blanchie à la chaux où reposaient les aïeux de Moulay Youssef. Créer un poste auprès de ce sanctuaire pouvait être une audacieuse affirmation de la présence française mais aussi une provocation. Les scrupules et les subtilités politiques de Lyautey en cette matière n'allaient malheureusement pas jusqu'au Tafilalet où le représentant du Sultan n'avait, au demeurant et assez paradoxalement, aucune autorité.

La situation sur le front de France en 1917 réléguait au dixième plan les opérations du Tafilalet. Il ne pouvait être question de conquête. C'était chose à envisager après la guerre. Il vint un moment pourtant où l'incendie prit de telles proportions qu'il risquait de remettre en cause notre présence au Maroc.

Lorsque le groupe de Bou Denib se retira après son opération de police, il laissa à Tighmart trois officiers français avec des partisans en nombre dérisoire. Il s'agissait du capitaine Noel, de l'interprète Oustry et du médecin capitaine Madelaine. Bien que le Grand Etat-Major ait régulièrement, dans ses communiqués, fait mention du « théâtre d'opérations contre l'Allemagne au Maroc », la présence sur ce lointain champ de bataille d'officiers français posait aux intéressés un cas de conscience dramatique. Il leur semblait difficile d'assimiler leur mission à celle de leurs camarades qui se battaient et mouraient pour la défense du sol de la patrie. Les propos et la correspondance de Lyautey reflètent abondamment cet aspect de la grandeur et de la servitude militaires.

Et pourtant, ces hommes n'avaient rien à envier à leurs compagnons d'armes du front de France. Il fallait une âme d'apôtre et un courage physique hors du commun pour rester seuls, comme l'étaient les trois officiers de Tighmart, au milieu d'une population à peine soumise, difficile à saisir en raison de ses composantes ethniques si disparates, sensible enfin à la propagande allemande qui, du Tadla, par les voies du Dadès et du Todra, pénétrait jusqu'au Tafilalet.

Un aventurier qui se faisait passer pour chérif, Moha n'Ifrouten, organisa bientôt la rebellion latente et créa l'effervescence dans tout le Sud, jusqu'à Bechar. Le premier acte spectaculaire en fut l'assassinat de l'interprète Oustry.

En août 1918, nous luttions à nouveau dans le Tafilalet. Effroyables combats comme celui de Gaouz, dans une chaleur torride, avec un vent de sable qui soufflait en tempête contre une multitude innombrable surgissant de partout. Sénégalais et Légionnaires se battirent au couteau et succombèrent sous le nombre. Le carnage de Gaouz excita l'ardeur des rebelles. Ils

profitèrent d'une crue du Ziz pour en détourner le cours et inonder le poste de Tighmart qui, intenable dut être évacué. Il fallut battre en retraite jusqu'à Erfoud.

Dans l'extraordinaire vallée du Ziz, filet d'émeraude coulant entre des falaises vermillon, taillées par un inimaginable cataclysme, la rebellion fit des progrès stupéfiants. Du Tadla au Draa et jusqu'à Aïn Sefra, le pays fut soulevé contre nous.

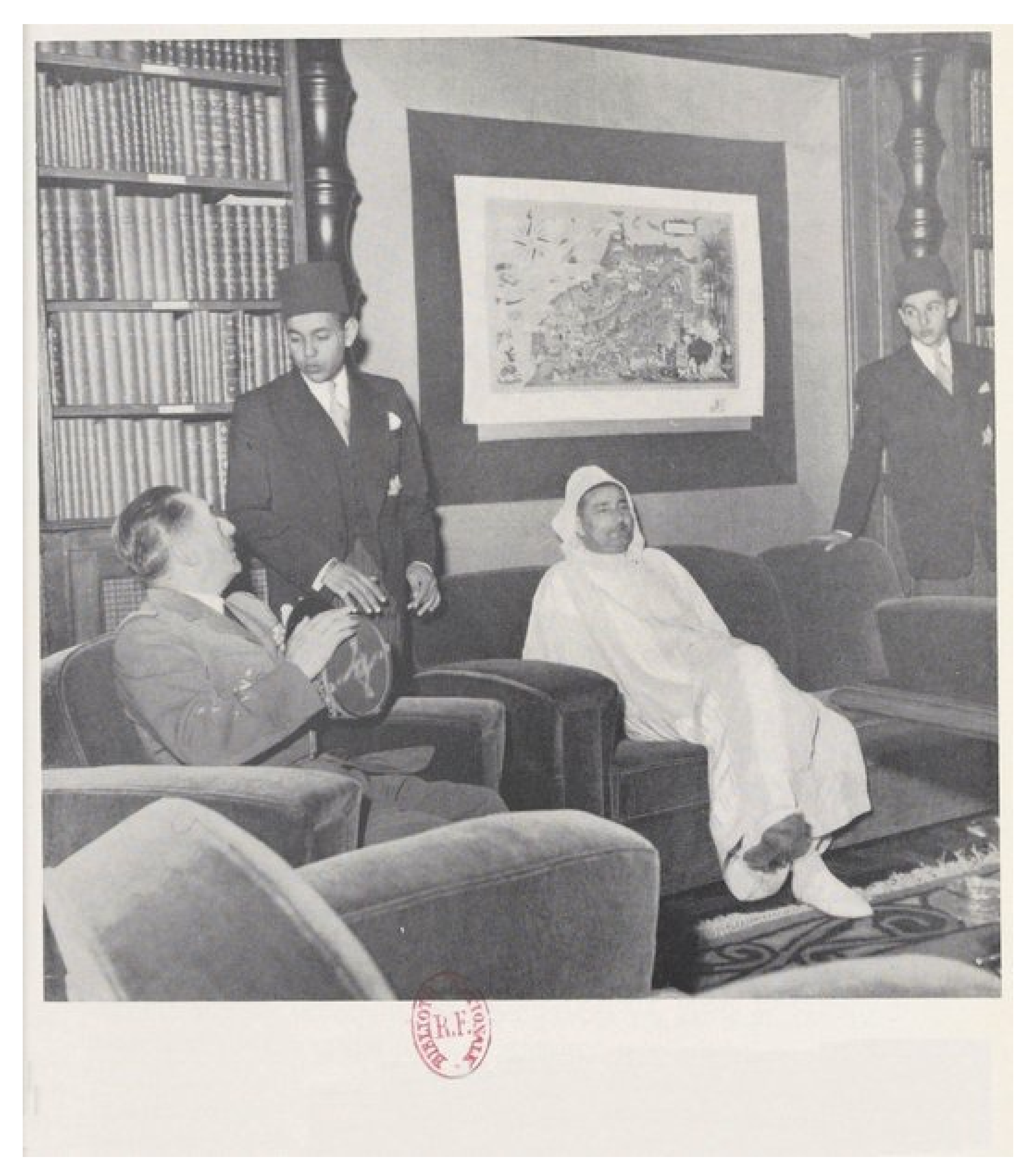
Une action de grande envergure est décidée au début de 1919. Le général Poeymirau l'amorce par le Ziz et l'on demande à Si Thami de soulager le front en intervenant dans le Todra. Mais Poeymirau. grièvement blessé, cède le commandement à Lyautey en personne.

La mission de Thami est de prendre à revers nos adversaires les plus déterminés, les Aït Atta, confédération de semi-nomades, farouchement attachés aux mœurs ancestrales de tous les Beraber. Un contemporain les a décrits ainsi : « Pour eux, la réalité est une, car elle est tout entière vivante, tout entière animée par l'Esprit. Ainsi leur vie quotidienne baigne dans une atmosphère mystique si naturelle qu'ils semblent la respirer avec l'air. »

On conçoit aisément combien de telles dispositions d'âme et d'esprit pouvaient donner de vigueur à un adversaire que nos ennemis du front de France armait abondamment et excitait par une propagande de fausses nouvelles véhiculées par les soins de la zaouia d'Ahansal. C'est ainsi que pendant toute l'année 1918, les révoltés du Sud Marocain ont été tenus dans l'ignorance complète des événements de France, y compris surtout de l'armistice du 11 novembre. Au début de 1919, ces gens croyaient encore que l'Allemagne avait mis la France à genoux. Nous n'avions là-bas aucun moyen d'information. Le pays était totalement coupé du monde et absolument tenu à la discrétion de nos ennemis.

A la fin de 1918, lorsqu'on demande à Thami de nous aider, la France, victorieuse mais exsangue, est dans l'impossibilité absolue d'envoyer des troupes au Maroc. Aussi bien, dans l'ivresse d'une victoire chèrement acquise et dans la légitime joie de la démobilisation prochaine, on ne voit que trop bien comment l'opinion publique française eût accueilli cette « rallonge » à une guerre qui avait duré quatre ans. C'était pourtant le moment où il fallait plus que jamais tenir le Maroc. On a dit et répété que le grand mérite des Glaoua avait été de nous conserver le Maroc pendant la Grande Guerre, ce qui est exact et Madani qui ne mourut que trois mois avant l'armistice, y fut pour beaucoup. Mais le mérite de Thami fut surtout de nous

avoir puissamment aidés à le conserver immédiatement après la guerre.



Audience privée « cordiale » : Le général Guillaume, le prince Moulay Hassan (aujourd'hui Hassan II), le Sultan Ben Youssef et son plus jeune fils Moulay Abdallah

Photo J. Belin

En janvier 1919, Si Thami organise sa première harka dans le Todra. Il part avec dix mille hommes qui iront jusqu'à trois cents kilomètres de leur base. C'est la plus forte expédition qui ait jamais franchi l'Atlas en direction du Sud.

Le 24 janvier, l’artillerie et les cavaliers glaoua enlèvent la forteresse d’El Herra où se sont réfugiés les Aït Atta. Le drapeau blanc est hissé avant l’extermination, après quatre heures de combat. Le taureau de la « targuiba » est sacrifié par les rebelles qui demandent l’aman. Mais le gros des Aït Atta s’enfuit vers l’Est. Las des exactions des hommes de n’Ifrouten, Sidi Ali el Haouari, chef d’une zaouïa derkaoua à l’est de Tineghir, passe du côté des Glaoua. C’est un premier signe de la désaffection des confréries pour l’agitateur fila-lien. El Haouari paiera ce ralliement de sa vie, attaché par les rebelles à la gueule d’un canon qui dispersera ses membres.

Le général de Lamothe arrive à Ouarzazate. Il se rend au Todra pour montrer la présence française sur ce front où nous n’avons pas un seul homme. On apprend alors que les troupes françaises ont repris pied au Tafilalet et que Belkacem n’Gadi qui a assassiné son chef n’Ifrouten pour prendre sa place, est en fuite, ce qui facilite les tractations du général de Lamothe avec les tribus qu’il décide à se ranger de notre côté. On apprend encore que Si Ahmed ben Boubeker, moqqadem de la grande zaouïa naciryine de Tamgrout a été assassiné à coups de fusil par six Aït Atta à la solde de n’Ifrouten. Crime monstrueux tant par la personnalité de la victime que par les circonstances du meurtre, car le marabout avait accordé l’hospitalité aux assassins.

Les Glaoua pourtant, sont très loin de leurs bases dans un pays dévasté. Le retour est décidé. Mais les Aït Atta du djebel Sagho attaquent la mehalla à Foum el Kous, « Porte du Désert ». Thami fonce, fusil en main à la tête de ses cavaliers qui, étendards déployés, culbutent l’ennemi poursuivi à coups de canon jusque dans la montagne.

La colonne continue par le Dadès. A Imassine, on s’arrête à la zaouïa du chérif Abdelmalek qui nous est farouchement hostile et refuse de se montrer. Il envoie ses deux fils au général de Lamothe pour lui offrir l’hospitalité. Le général et le Glaoui pénètrent dans la zaouïa mais Abdelmalek refuse toujours de paraître. Une sombre colère saisit alors Thami. Il va chercher lui-même le récalcitrant et l’amène au général qui essuye un torrent d’injures destinées aux Chrétiens. Incapable de se contenir plus longtemps, le Glaoui tire son revolver et abat froidement le marabout. Justice expéditive qui nous débarasse d’un ennemi irrécupérable et d’un centre de fanatisme redoutable. Mais il fallait la puissance du Glaoui pour se permettre un tel geste.

L’objectif que nous avions fixé à Thami était Tineghir, carrefour de voies venant de l’Atlas, du Ras-el-Oued, du Ziz, de la Haute Moulouya et du

Tafilalet. Tineghir, c'était le Verdun du Sud marocain. Il eût fallu y laisser une garnison, mais nous n'en avions pas les moyens. Si Thami laissa dans le Moyen Draa un dispositif de sécurité sommaire avec un khalifa glaoui Si Abderrahmane el Mezouari, dont l'action politique était assurée par le moqqadem de la zaouïa de Tamgrout.

Si Thami rentre à Marrakech puis s'embarque pour la France qui célèbre la Victoire. Il sera au défilé historique et ira visiter les champs de bataille. Reçu et honoré comme un chef allié, il commencera dans la ville qui est alors la capitale du monde à prendre goût aux délices parisiennes. On s'intéresse beaucoup à ce puissant seigneur qui règne sur un pays mal connu mais dont on a beaucoup parlé. Il apporte à Paris la note d'exotisme dont on était encore très friand à cette époque. Il intéresse les hommes politiques qui mêlent volontiers l'exercice du pouvoir et les affaires. Le Maréchal Foch lui-même accepte d'être l'hôte du Glaoui à Marrakech.

Cet intermède, pourtant, est bref, car le Maroc continue de s'agiter. Belkacem n'Gadi délègue chez les Aït Atta un de ses fidèles, Ba Ali, qui se rend maître du pays auquel le Ferkla, affluent du Todra, donne son nom. Avec n'Gadi et Ba Ali, la dissidence n'a plus que de lointaines ressemblances avec la geste chevaleresque d'un Moha ou Hamou qui s'est fait tuer par les siens plutôt que de se rendre, après avoir envoyé ses fils se rallier aux Français ; ni même avec l'aventure d'El Hiba qui, sans la colonne Mangin, se serait assis sur le trône de Moulay Hafid. Nos adversaires du Tafilalet n'apparaissent guère que sous l'aspect de pirates, de brigands sanguinaires dont les convictions religieuses sont si minces que même les marabouts d'Ahansal répugneront à soutenir Ba Ali.

A la fin de 1919, le lieutenant de n'Gadi a mis toute la région du Todra et du Ferkla à feu et à sang. Il s'est vengé d'El Haouari par l'assassinat et en pillant sa zaouïa dont les portes — sacrilège suprême — ont été brûlées. De gré ou de force, les tribus du Dadès passent dans son camp et coupent les communications entre le Dadès et le Todra. Il assiège Tineghir. Les hordes de Ba Ali campent dans les olivaies et les jardins où courent les séguias qui entourent la gracieuse casbah.

A dix kilomètres à l'est, c'est le djebel Sagho, montagne fantastique où devait mourir de Bournazel et s'achever, en 1934 seulement, la pacification de l'Empire Fortuné. A l'ouest, c'est le rempart de l'Atlas.

La vie du Todra est concentrée sur les bords de quelques oueds permanents. Les jardins y sont admirablement cultivés sur de longues lignes

de plusieurs dizaines kilomètres. Les vallées sont parsemées d'élégantes casbahs élancées, aux murs décorés avec des balustres ajourés, constructions qui tiennent autant de la résidence seigneuriale que de la forteresse. Tout autour, c'est le désert et il n'y tombe pas une goutte d'eau parfois pendant plusieurs années. Toute la végétation tire sa vie de l'eau vert jade des oueds. Il faudrait avoir parcouru la terre entière pour dire avec François Bonjean que c'est l'un des plus beaux coins du monde, mais il n'est certainement pas excessif de l'affirmer.

Y vivent les Ahl Todra, tribu à l'image de son pays : colorée, pacifique. Les Juives y portent « la haute perruque en poils de queue de vache, placée sur la tête rasée et qui s'orne d'un voile vert et d'un voile rouge retenus par un diadème de pièces d'argent. »

Note supplémentaire de pittoresque et de poésie dans cette chronique de feu et de sang, le costume de fête des ksouriennes « vêtues de cotonnades d'un bleu violâtre. Quelques-unes sont en blanc : on dirait des violettes de Parme mélangées à des violettes blanches. Toutes portent une haute ceinture et de volumineux foulards du même rouge, chargés d'ornements à plusieurs rangs qui forment diadème ; des chapes rayées descendant dans le dos, semblables aux chapes de la belle Emer et de ses suivantes. Les robes sont fixées aux épaules par des fibules que retiennent des chaînettes d'argent. Les grains des colliers d'ambre, presque aussi gros que des œufs, n'arrivent pas à la naissance de la gorge mais descendent par derrière jusqu'à la taille. Le safran et le rouge alternés dessinent sur les joues des traits de feu... »

Ajoutons à cela que les femmes du Todra passent pour être les plus belles du Maroc, ce qui leur vaut d'être l'orgueil des gynécées. Cela ne laisse certainement pas Ba Ali insensible, pourtant ce n'est pas la principale de ses préoccupations. Il lui faut Tineghir pour asseoir ses conquêtes. Mais Ben Morghzi et Fasta, chefs d'Imiter, du leff des Glaoua l'obligent à décamper une première fois.

Ba Ali va se venger sur la tribu de Ben Morghzi qu'il oblige à abandonner son caïd, puis il revient devant Tineghir. Les Ahl Metrad, du Ferkla, pour venger le marabout de Tamgrout, l'obligent à débloquer la cité une seconde fois. Poursuivi, Ba Ali se réfugie à Imzel.

En février 1919, des renforts glaoua arrivent au petit village de Timatrouine, à quelques kilomètres de Tineghir. Ba Ali, pour les prendre de vitesse, revient pour la troisième fois devant la ville et pour la troisième fois doit décamper avec de lourdes pertes. Il retourne au Ferkla, puis revient avec

des renforts envoyés du Tafilalet par n'Gadi. Il cherche l'appui des zaouïas d'Ahansal et d'Outenga, mais cet assassin de marabouts est plus que suspect aux yeux de ces saints personnages.

C'est une petite guerre fastidieuse qui défie la description et bien propre à décevoir les amateurs d'hécatombes. On s'y tue peu au combat et ce sont les « civils » qui en font surtout les frais. Ils ont d'ailleurs depuis longtemps abandonné leurs jardins dévastés pour se réfugier dans les casbahs.

La harka du début de 1919 a laissé au Todra le cheikh Madani ould Si Bou Brahim qui résiste au ksar de Tineghir avec quelques partisans. Il est soutenu à l'extérieur par les Aït Melrad de Sidi el Haouari, les Aït Atta de Tazarine avec le cheikh Ben Morghzi et les Aït Atta du cheikh El Hadj Faska de Timatrouine. Morghzi et Fasta, du leff des Glaoua, sont des guerriers d'une fidélité et d'un courage à toute épreuve.

Installé au Ferkla qu'il contrôle absolument, Ba Ali entreprend de disloquer la coalition des tribus soumises par Thami et y parvient en grande partie. Mais Morghzi et Fasta tiennent toujours bon et réussissent une nouvelle fois à dégager Tineghir. De janvier à juillet 1920, la fortune des armes passe sans cesse d'un camp à l'autre. Cependant, les partisans de Ba Ali, revenus encore une fois devant Tineghir, s'inquiètent de la puissante harka que Thami organise à Telouet. Ba Ali leur répond qu'il se fera un jeu de l'exterminer. Il lui faudrait des troupes. Il en demande à son patron n'Gadi qui ne répond pas ; il en demande à Ahansal et va même jusqu'à la zaouïa. Le marabout Sidi Mah se méfie. Il impressionne Ba Ali par la démonstration de sa force mais le laisse passer la nuit à la porte de la zaouïa. On échange toutefois des cadeaux et, finalement, Ba Ali revient seul.

Le concurrent ahansali de Sidi Mah, Si Hoceïne Outenga sollicité à son tour, refuse purement et simplement. Le fanatisme des gens d'Ahansal ne va pas jusqu'à confier le soin de défendre la bonne cause à n'importe qui. Ba Ali est catalogué une fois pour toutes comme chef d'un ramassis de gens sans aveu, coupeurs de routes, pillards et indisciplinés.

Pendant ce temps, le colonel La Bruyère qui a succédé au général de Lamothe, préside à Telouet la fête grandiose organisée par les Glaoua pour le départ de la harka maghzen dont les premiers éléments, avec le caïd Hammou, se mettent en route le 9 juillet. L'expédition ne compte pas moins de douze mille hommes. Thami a reçu 200 000 francs pour leur entretien, du ravitaillement, des munitions, six canons de 80 de montagne confiés au lieutenant Girolami, seul Français de l'expédition, et une centaine de mulets.

Un poste de T.S.F. installé à Telouet assurera même la liaison entre le théâtre d’opérations et Marrakech. Jamais le Glaoui n’aura eu de telles forces et une telle organisation à sa disposition. Cet appareil militaire est assez impressionnant pour que la colonne draine sur son passage des volontaires en grand nombre.

La mehalla arrive le 22 juillet à El Kelaa des m’Gouna dont la casbah est impressionnante. Ba Ali qui razzie ce qui reste à razzier du Todra, est accroché à plusieurs reprises et finalement battu à Timatrouine. Ses gens, poursuivis au canon, se réfugient dans le djebel Sagho. Le lendemain, Ba Ali revient à la charge et cherche à surprendre le Glaoui dans le défilé de Tazoult. Il échoue à nouveau et quelques coups de canon annoncent aux défenseurs de Tineghir que la délivrance est proche. Thami y sera le 2 août à midi, accueilli par une population délirante de joie.

C’en est fini de Ba Ali qui a perdu beaucoup de monde. Il essaye de survivre par la terreur et les fausses nouvelles. Ses gens l’abandonnent, le pillent même à son tour. Pour sa part, le Glaoui expédie des « sougas » de représailles contre les tribus qui ont failli à leur parole. On tue peu, on brûle beaucoup ; c’est la tradition. On n’en aime pas mieux pour autant les Glaoua et on courbe l’échine. Le sacrifice des taureaux de targuiba ne scelle en fin de compte que des soumissions de circonstance.

Ba Ali, pourtant, entend aller jusqu’au bout. Il appelle vainement n’Gadi à son secours. Poursuivi par Thami et Hammou, pourchassé de retraite en retraite, il fuit avec dix cavaliers et trente piétons. Sa tête est mise à prix. Il s’enfuit si loin qu’on n’entendra plus parler de lui.

En sens opposé, une colonne de prisonniers enchaînés monte vers Telouet par 50° à l’ombre. Sur la voie du retour, les Glaoua brûlent les ksours avec interdiction de les reconstruire et les cachots de Telouet accueilleront bon nombre de pensionnaires pour qui il ne peut y avoir de pardon et dont le sort dépendra d’une problématique rançon.

L’expédition est de retour à Telouet le 6 septembre. Le 15, Thami et Hammou sont à Marrakech. Au Dar el Maghzen, devant tous les Marrakchis conviés au triomphe de leur Pacha, les Glaoua font solennellement hommage de leur victoire du Sultan, comme les généraux romains faisaient hommage de la leur à César.

Le Todra que Thami appelait « la tête du serpent de la dissidence » et le Dadès ont été pourvus d’une organisation solide. Certes, la haine des Glaoua a repoussé derrière les soldats victorieux de Thami et les arrière-gardes ont

même été malmenées. Mais le Maghzen voit sa position stabilisée pour plusieurs années. Le bloc des Aït Atta ébranlé a reçu du Glaoui un chef à sa dévotion. Pourtant la confédération est soumise et non conquise. Cela ne se produira que dix ans plus tard, grâce aux troupes françaises.

VII

LE SABRE ET LE CHAPELET

Avec l’intention de reprendre un jour « après la guerre » la situation dans le Sud en mains, Lyautey avait, poussé par la nécessité, encouragé et protégé l’extension du domaine et l’accroissement de la puissance des grands féodaux, surtout des Glaoua. La puissance protectrice, dont l’une des principales préoccupations était la justice sociale, dut ainsi se faire le soutien de potentats pour qui les hommes du peuple étaient plus bas que les serfs de notre Moyen Age. La féodalité la plus dépourvue de scrupules, la plus naturellement installée dans la conviction de sa toute-puissance depuis des siècles se trouva en possession de moyens de « persuasion » tels qu’elle n’avait jamais osé en rêver, avec la faculté d’en faire usage à discrétion, sans que personne ne voulût aller voir sur place comment la main de fer des Glaoua broyait telle tribu qui, depuis vingt ans, refusait de se soumettre à Telouet.

Certes, depuis 1912, on ne se livrait plus — du moins officiellement — au trafic des esclaves, on ne décapitait plus l’ennemi et les Juifs n’avaient plus de têtes à saler pour l’ornement des murs des villes impériales. Mais pour être moins sanguinaires, les grands caïds n’en étaient pas moins cupides car leur train de vie s’accrut de toutes les coûteuses tentations de la vie moderne. Il serait difficile de nier que le drapeau français a couvert plus d’une fois de fructueuses expéditions punitives, celles notamment menées de main de maître par le neveu Hammou. Bien des tribus qui attendaient de nous leur libération du joug glaoui eurent souvent la douloureuse surprise de nous voir derrière leurs terribles maîtres. Aussi, la haine des Glaoua grandit-elle en proportion de leur puissance et il faut y voir les premiers germes d’un nationalisme dont la clientèle ne cessa de croître malgré la crainte séculaire qu’inspiraient les maîtres.

Seules les confréries ont assez de poids pour s’opposer aux grands

seigneurs, aux sultans même. Aussi les zaouïas sont-elles moralement et matériellement le refuge de ceux qui n'ont d'autre réconfort que celui de la religion. Forts de leur baraka, partie de la puissance divine, de leur généalogie et de la « chaîne mystique » qui les relie au saint fondateur de leur ordre, les marabouts sont seuls en mesure de s'opposer au pouvoir despotique. Certains l'ont fait avec une si totale indépendance qu'ils se sont attiré — sans pour autant succomber — les foudres chérifiennes, tel le célèbre mandement qu'au début du XIXe siècle le Sultan Moulay Sliman publia contre les confréries et qui faillit le balayer du trône.

Une seule confrérie, toutefois, la plus récente, échappait à ce rigorisme religieux et trouvait grâce auprès des souverains, la Tidjania, sorte de Rotary qui avait parmi ses adeptes beaucoup de personnages parmi les plus puissants et les plus ambitieux de l'Empire. Si Hadj Thami n'avait naturellement pas manqué d'y adhérer.

Le caïd a des sujets plus ou moins soumis ; le marabout ou, pour mieux dire, le moqqadem de la zaouïa a des « serviteurs », souvent fanatiques, Son autorité dont les racines sont mystiques est entretenue par des disciplines, discutables aux yeux des puristes, mais de vertu indiscutée pour le menu peuple, sensible au merveilleux et avide de connaître les voies du salut.

Le temporel n'est pas pour autant négligé et les zaouïas ont des biens comme en avaient autrefois nos abbayes. Elles vivent d'une contribution, la « ziara » et de dons. Ces subsides ont au moins le mérite de ne pas servir aux dépenses somptuaires d'un seigneur. La confrérie, écrit Drague, « exerce une action sociale dont on ne saurait sous-estimer l'importance ni l'efficacité, car elle constitue au premier chef un groupement d'entr'aide et de secours mutuel. Son rôle se rapproche, par certains côtés, mutatis mutandis, de celui des sociétés secrètes de maçons ou des rotary modernes. Par la la vertu de son initiation, l'affilité est assuré de bénéficier de l'hospitalité, des conseils et de l'appui de ses « frères » dans toutes les villes, dans toutes les tribus dotées de succursales de son ordre. »

Le crédit de certains marabouts est tel que les seigneurs eux-mêmes ne dédaignent pas d'avoir recours à leurs bons offices, soit pour disloquer une coalition, soit pour amener à composition un ennemi particulièrement coriace.

En avril 1918, lorsque Si Hammou va « remettre de l'ordre » chez les Zenaga et les Sektana du Sud et qu'il lui faut enlever la place forte de Tiouine, il négocie trois jours durant — sans résultat d'ailleurs — par

l’intermédiaire des marabouts. Lorsque la harka s’apprête à donner l’assaut, le groupe de cavaliers qui font escorte à Si Hammou, est précédé d’un marabout qui appelle inlassablement les bénédictions divines sur les armes du Maghzen. Et c’est encore aux marabouts que les assiégés doivent d’échapper au massacre final.

Seule la zaouïa d’Ahansal impose des limites irritantes à la puissance des Glaoua. La confrérie des Ahansalyine est fière de ses sept siècles d’existence à côté desquels le quart de siècle de noblesse des Glaoua fait assez piètre figure.

Depuis qu’au XIIIe siècle Dada Saïd « l’homme au chat » a fondé sur les rives de l’Assif Ahansal la zaouïa mère d’Ouggoudim, les saints personnages qui lui ont succédé n’ont fait qu’accroître l’influence de la confrérie jusqu’à en faire un Etat dans l’Etat, protégé par des montagnes réputées inviolables et pôle d’attraction de tribus vivant en marge du monde, dans des villages inaccessibles.

« La zaouïa d’Ahansal, note le capitaine Spillmann, est située dans un pays de hautes montagnes, d’accès difficile, de climat rigoureux et de fertilité médiocre. Protégée par ces facteurs de vie si défavorables, cette région n’a jamais été soumise aux Sultans. Les chefs de la zaouïa se sont employés habilement à développer leur autorité temporelle sur les tribus de la région. Le prestige de leur famille maraboutique, son ancienneté dans le pays ont facilité leurs efforts et, à notre arrivée dans la région de Marrakech, la zaouïa d’Ahansal représentait une autorité considérable. »

De Foucauld qui a séjourné à Ouaouizert en 1883, rapporte que le chef de la zaouïa d’Ahansal a toute puissance sur les Aït Messat et qu’il est vénéré de Marrakech jusqu’au Todra. Un esclave de Sidi Ahmed ou Hamed Ahansali, chef actuel de la zaouïa, suffit pour conduire en sûreté une caravane du Todra à Marrakech. A lui a recours quiconque veut voyager dans ces régions. »

Des descendants de Dada Saïd abandonneront la zaouïa mère d’Aggoudim pour aller s’installer à Temga, vingt kilomètres plus au nord. Filiale d’abord, la zaouïa de Temga finit par devenir rivale de celle d’Aggoudim parce que les circonstances voulurent que la politique de son chef fût différente face à la pénétration française, quoique parfaitement identique, en revanche, face à la domination glaoua.

Curieux personnages que ces deux marabouts. Voici Hosseïn ou Temga dont Segonzac nous fait le portrait : « un petit homme trapu ; quand il parle, son œil gauche se ferme un peu, le coin de sa bouche remonte et cette

contraction lui donne un air de malignité juvénile. Il sait mal l'arabe vulgaire mais il lit couramment et comprend assez facilement l'arabe littéraire, la langue liturgique dans laquelle il a fait des études assez complètes. Ses notions générales sont superficielles mais étendues. »

Si Hosseïn ou Temga sera irréductible et impitoyable ; son rival n'était pas moins déterminé mais avait plus de sens politique. Sidi Mah n'a, en 1918, que trente-cinq ans. C'est un robuste montagnard qui ne parle que le berbère et ne connaît que quelques versets du Coran. Ce qui ne l'empêche pas d'être vénéré à l'égal des plus savants. Les lacunes de son instruction religieuse sont largement compensées par les effets de sa baraka, qu'il lui ait été donné de renouveler, au profit de sa réputation le miracle des noces de Cana ou qu'il s'amusât à tirer au fusil sur ses amis sans que ceux-ci fussent touchés. Doit-il prendre une décision ? Le voici tapotant un tambourin de peau de chien, puis tournant une queue de rat entre ses doigts.

Maître ès sortilèges, Sidi Mah est aussi habile en politique. Que la zaouïa d'Ahansal ait recueilli et hébergé des légionnaires déserteurs du Tafilalet, qu'elle ait servi de relais entre les agitateurs du Tafilalet et ceux du Moyen Atlas, que les émissaires d'El Hiba, de Moha ou Hamou ou de Guillaume II y aient trouvé une caisse de résonnance de premier ordre, cela fait partie de l'histoire la plus officielle.

Qu'il soit un ennemi acharné des Français, c'est moins sûr, bien que sa confrérie, comme la plupart des autres soit farouchement xénophobe. Mais il suffit de regarder la carte du Haut Atlas oriental pour constater que le beau massif de l'Ayachi proche d'Ahansal est le « château d'eau du Maroc ». Sidi Mah et Hosseïn ou Temga contrôlent toutes les tribus qui vivent sur ces pentes que la houille blanche rend très précieuses, car déjà en 1922, des géologues sondent les reins du puissant Oued-el-Abid pour savoir où l'on pourra accrocher le barrage de Bin el Ouidane.

Comme tout chef de zaouïa, Sidi Mah se doit de ne pas dédaigner la charitable rétribution d'un service rendu, qu'il s'agisse d'un armistice, de la propagation de fausses nouvelles ou de l'apaisement des esprits dans un but imperceptible au vulgaire. La soumission du marabout d'Ahansal à Moulay Youssef en 1923 et sa nomination au commandmeent important de près de trois mille feux montagnards, la plupart en zone dissidente, font penser que la queue de rat de Sidi Mah était sensible à l'électricité...

On n'éludera sans doute jamais tous les mystères de la désastreuse campagne des Ait M'Hammed que Thami entreprit en 1922 pour appuyer les

groupes mobiles français de Marrakech et du Tadla qui devaient se joindre à Ouaouizert. Il fallait « donner de l'air » à la zone est de Marrakech menacée par les tribus turbulentes de l'Atlas central de plus en plus hardies. Aucune opération n'avait été tentée dans ce secteur depuis celle qui avait coûté la vie au fils de Madani, Abdelmalek. L'objectif était de contrôler la vallée de l'Oued el Abid pour couvrir le front Azilal-Tadla avec la création des postes de Ouaouizert et de Bin el Ouidane.

Depuis longtemps, le Glaoui désirait intervenir et intervenir seul dans cette région pour prendre sa revanche sur Sidi Mah, venger la mort d'Abdelmalek et surtout soumettre ces tribus de l'Est qui refusaient de s'incliner.

Sidi Mah n'était pas inquiet. Il avait jaugé la puissance des Français et savait qu'il n'avait de choix qu'entre la soumission et la disparition de la zaouïa. Ce choix était fait, mais le plus difficile était de le faire admettre à ses gens. Il n'était pas question en tout cas de se courber devant le Glaoui ; les descendants de l'Homme au Chat ne pouvaient concevoir la suzeraineté du fils du « petit moineau » de Telouet. En cela, Sidi Mah et son cousin Hosseïn ou Temga étaient parfaitement d'accord.

L'erreur de Thami fut sans doute de penser que grâce aux Français revenus en force, il allait pouvoir, comme au cours de ses expéditions précédentes, agrandir son domaine. La collaboration active des grands caïds devenait de moins en moins nécessaire. Les militaires prenaient petit à petit le contrôle des zones soumises et, en fait, sinon en droit, se substituaient politiquement aux chefs indigènes. Quant aux opérations militaires proprement dites, le canon, les mitrailleuses, les voitures blindées et les avions leur avaient donné une tournure qui reléguait dans le folklore les sièges de casbahs et les chevauchées des guerriers berbères de naguère.

La politique elle-même subit une mutation considérable avec l'établissement d'un Maghzen puissamment soutenu et présent là où les grands caïds eux-mêmes n'avaient pu se maintenir, avec le ralâchement du pouvoir personnel sur les tribus et enfin la réduction progressive du pouvoir maraboutique.

Si Thami a compris les avantages qu'il peut tirer de la situation et des moyens dont il dispose. Mais il est encore à cheval sur deux Maroc, celui des têtes coupées et celui des écoles et des infirmeries. Il n'imagine pas, en outre, qu'il puisse être frustré du prix d'une collaboration dont on n'a cessé de vanter l'excellence et le caractère providentiel. Si Thami a toutes raisons de penser qu'il est, avec la France et le Maghzen, l'une des trois grandes

puissances de l’Empire.

Dès 1920, il commence à déchanter. Il a contre lui des militaires conscients de leur écrasante supériorité matérielle, qui distinguent mal les limites entre la pacification et la conquête, s’irritent de la quasi indépendance du Glaoui et s’offusquent de l’importance qu’il a prise.

Le général Daugan qui, en 1922, a succédé au général La Bruyère à la tête de la région de Marrakech, est de ceux-là. Il a commandé la première division marocaine sur le front de France ; il a connu les honneurs d’une victoire de retentissement mondial. Les états de service des Glaoua ne lui paraissent pas exceptionnels au point de justifier la puissance du Pacha dont l’orgueil, au demeurant, ne facilite pas les rapports avec les militaires. Parmi eux, le commandant Orthlieb, chef du Cercle d’Azilal ne déguise pas son sentiment : « Une fois Sultan du Sud, que fera-t-il ?... Pour deviner ce qui germera dans cette cervelle de nègre rusé, il faudrait savoir quelles semences on y a jetées ».

En décembre 1921, le général La Bruyère se plaint déjà de Thami qui « désobéit aux ordres », donne des instructions au khalifa du Sultan à Marrakech et surtout entretient à son insu une correspondance directe avec la Résidence générale. Le Glaoui, dit-il, en tire argument pour troubler les chefs indigènes sous ses ordres et tenter de faire échec à son autorité. « Son attitude devient inquiétante. Il est grand temps de le reprendre en mains sérieusement. »

Une sorte de conspiration parée de galons et d’étoiles prend forme autour du Pacha et, comme il faut bien s’y attendre, ceux qui paraissent les plus fidèles ne sont pas les plus sûrs. Le caïd Ouchettou lui-même, allié des Glaoua et compagnon de Madani, confie au commandant Orthlieb que Thami lui reproche de favoriser l’expansion des Français dans la partie orientale du Haut Atlas. Il rapporte que Sidi Mah ayant livré au capitaine Chardon trois déserteurs, le Pacha lui a écrit pour lui en faire reproche et lui demander avec insistance de ne rien faire pour favoriser l’influence des Français dans la haute montagne où l’on ne doit pas les laisser s’insinuer. Prière pressante appuyée par un sac de deux mille douros.

Etrange situation où l’on voit les Français s’entendre avec le Ahansali contre leur allié glaoui et le Glaoui faire appel à la solidarité berbère de son ennemi Ahansali contre les Français. Mais rien ne doit étonner dans ce pays où la politique n’est qu’un jeu déconcertant de grimaces, de sourires, d’accolades et de mauvais coups.

C’est dans cette atmosphère d’indéfectible amitié et de franche collaboration que Thami engage sa campagne contre Sidi Mah. Il part de Tazert avec sept mille hommes et l’inévitable Hammou. Le Pacha est chargé de couvrir le flanc droit du groupe mobile du général Daugan en faisant manœuvre de diversion vers les Aït Guemmez. Rendez-vous est pris avec Daugan à Bou Yahia d’où partira l’action contre Ouaouizert. Le Glaoui a reçu pour cette expédition, outre l’armement et des munitions, une subvention de 400 000 francs.

Le 27 août 1922, il séjourne à Demnat, au lieu de se mettre en route comme le prévoyait le plan d’opérations. Le lendemain, le voilà parti, mais vers le Nord. Affaire de ravitaillement. Il faut trouver des tribus assez riches pour assurer la « mouna » c’est-à-dire la subsistance. En effet, le général Daugan apprend avec stupeur par la radio que Thami n’a ni ravitaillement ni munitions. Tout a été « oublié » à Tazert et à Telouet. On se demande encore comment un chef de guerre comme Thami a pu oublier à sa base de départ le ravitaillement de sept mille hommes et trois cent mille cartouches ! On a timidement émis l’hypothèse que cet exploit était le fait du neveu Hammou qui, en période « froide » avec son oncle, aurait pris la précaution de laisser Tazert et Telouet bien garnis.

Dès le départ, la harka où, dit Ouchettou, il y a beaucoup d’hommes et pas assez de guerriers a plusieurs journées de retard sur l’horaire. En outre, malgré nos avertissements, le Glaoui compte sur les Ait Atta, nos alliés. Or, les Ait Atta ne sont pas au rendez-vous.

Mal ravitaillée, mal payée, n’avançant qu’à contre-cœur dans un pays infernal, inquiétant, où les hommes redoutent les maléfices de l’Homme à la queue de rat et les Ait Atta qui peuvent surgir d’un moment à l’autre, la harka commence à se débander. Si Hammou se cache à peine d’entretenir cette atmosphère malsaine. Si Thami ne peut compter que sur les fidèles Sektana et Ftouaka. Les autres, levés dans des tribus récemment soumises et lasses d’être pressurées, voient venir confusément l’effondrement de la puissance glaoua et sont prêts à y participer par une inertie à peine dissimulée.

Pourtant si Thami se décide, le 4 septembre, à attaquer les hommes de Sidi Mah. Sans succès. Il réitère sa tentative le 6 et, cette fois, c’est le désastre : 34 tués et 72 blessés, ce qui est considérable dans un combat de montagne généralement peu meurtrier. Le Pacha est dans une position telle que Sidi Mah le tient à discrétion. Dieu seul sait à quelles négociations il fallut avoir recours entre les Français et le Ahansali pour que le Pacha pût décrocher sans

trop d’ennuis. C’est ulcéré qu’il rejoignit Bou Yahia où le général Daugan, pas tellement fâché de la cuisante leçon infligée au Glaoui, l’attendait depuis plusieurs jours.

Cependant, s’il n’était pas mauvais que la superbe du Glaoui fût un peu rabaissée, il eut été dangereux pour nous qu’il perdît tout crédit. Pour que son prestige fût sauvé, il fallait qu’il entrât avec nous à Ouaouizert, simple bourgade d’un millier d’habitants mais important relais entre Marrakech et la Moulouya. Avec deux mille hommes choisis parmi les plus sûrs, le Glaoui reprit le combat avec un brio qui fit un peu oublier sa cuisante aventure.

Cette curieuse campagne où ce baroudeur de quarante-six ans fait figure de débutant est le premier échec sérieux de Thami. Ce sera le seul : Thami n’aura plus à commander de harka, même lors de notre avance dans sa zone de commandement. Quand nous lèverons des partisans glaoua, ils seront utilisés avec l’appui de troupes régulières, sous les ordres d’officiers français. Ils constitueront avec leurs frères berbères les premiers « goums ». Il était manifeste, en effet, que les contingents levés par le Glaoui traînaient sur les champs de bataille plus de rancunes à l’encontre de leur chef que d’envie de se battre pour lui.

Cette fois encore, la campagne n’a donné que des résultats limités mais qui porteront leurs fruits l’année suivante lorsque les « serviteurs » de la zaouïa d’Ahansal, les Aït Ougoudim, les Aït M’Hammed, les Aït Bou Guemmez, les Aït Iknifen (des noms qui depuis des générations illustrent la siba) se soumettront presque sans combat au général Nauges, sans passer par l’intermédiaire des Glaoua.

Ces irréductibles précédèrent de peu Sidi Mah lui-même. Jugeant enfin que le moment était opportun, il vint à Marrakech rendre hommage au Sultan Moulay Youssef. Hosseïn ou Temga, quant à lui,,malgré une lutte inégale, demeura le plus déterminé de nos adversaires dans ces montagnes troublantes où prolifère l’euphorbe vénéneuse, et qui ne seront complètement soumises que dix ans plus tard.

*

Le prestige, la « horma » est la grande affaire du Pacha de Marrakech. Prestige sur les tribus de son commandement, prestige aussi aux yeux des Français et des étrangers. Le Pacha de Marrakech, grand caïd des Glaoua, n’est pas un chef ordinaire et il veille à ce que cela se sache. Son palais

marrakchi reçoit déjà des personnages célèbres ou puissants. En 1923, il en résulte un incident qui ne sera pas le dernier. Sir Austen Chamberlain et Walter Harris ont dîné à la table du maître et Si Thami n'a pas jugé utile d'en informer le Chef de région qui en manifeste quelque irritation. Mais le Pacha n'en a cure qui considère comme attentatoire à sa dignité l'obligation de tenir les autorités au courant de ses faits et gestes.

Si Thami n'a pas demandé non plus la permission, deux ans plus tôt, d'aller à Londres pour y rencontrer Lloyd George. On s'interroge naturellement dans les bureaux sur ces relations et les conversations plus ou moins secrètes qu'elles supposent.

Ce qui préoccupe Thami, c'est sa situation personnelle. Il sent grandir autour de lui une sourde hostilité et n'ignore pas que son appui devient de moins en moins nécessaire aux Français. Il a, certes, un allié de poids en Lyautey, mais les premiers signes de la disgrâce du Protecteur sont sensibles à tous. Cette disgrâce risque d'être aussi celle du Pacha.

C'est sans doute dans cette perspective que Thami renoue, à tout hasard, en 1922, des relations avec Moulay Hafid installé en Espagne. Lyautey lui fait reproche de ne pas l'avoir consulté à ce sujet. Le Glaoui qui accepte tout du Résident Général lui répond humblement : « Nul n'est plus résolu que moi à s'en tenir aux limites fixées par vous... Ce que vous savez suffit. Dans votre cœur est un océan de science universelle. »

Thami n'a pas oublié qu'à la mort de Madani le général de Lamothe a tenté de lui donner un successeur au pachalik de Marrakech en la personne de Mohammed Bou-Cetta, chef de l'une des plus grandes familles de la ville et apparenté à la famille impériale. L'excellent Bou Cetta n'avait pas intrigué pour cela et ses relations amicales avec Si Thami étaient restées très étroites. Lorsqu'en 1920 Mohammed Bou Cetta fut assassiné dans des circonstances mal définies, on s'étonna que Si Thami ne vînt ni au lit de mort ni aux obsèques de son ami. De là à soupçonner le Pacha d'avoir fait supprimer un éventuel remplaçant, il n'y avait qu'un pas que la rumeur publique, aidée par de redoutables haines, ne tarda pas à faire. L'enquête, dit-on, réunit assez d'éléments pour rendre cette version vraisemblable. Elle fut consignée, dit-on encore, dans un dossier qui a disparu. Ce qui, tout compte fait, est aussi profitable aux accusateurs qu'à l'accusé...

Quelle que soit la vérité, l'affaire Bou Cetta aggrave le malaise. Dès lors, Thami se préoccupe de savoir si la protection britannique pourrait lui être immédiatement acquise en cas de besoin. Outre Walter Harris qu'il rencontre

fréquemment à Tanger, si Thami a un excellent interlocuteur en la personne de son beau-frère, l'ancien Grand Vizir d'Abdelaziz, Mehdi el Menebbi, protégé britannique, anobli par Sa Gracieuse Majesté.

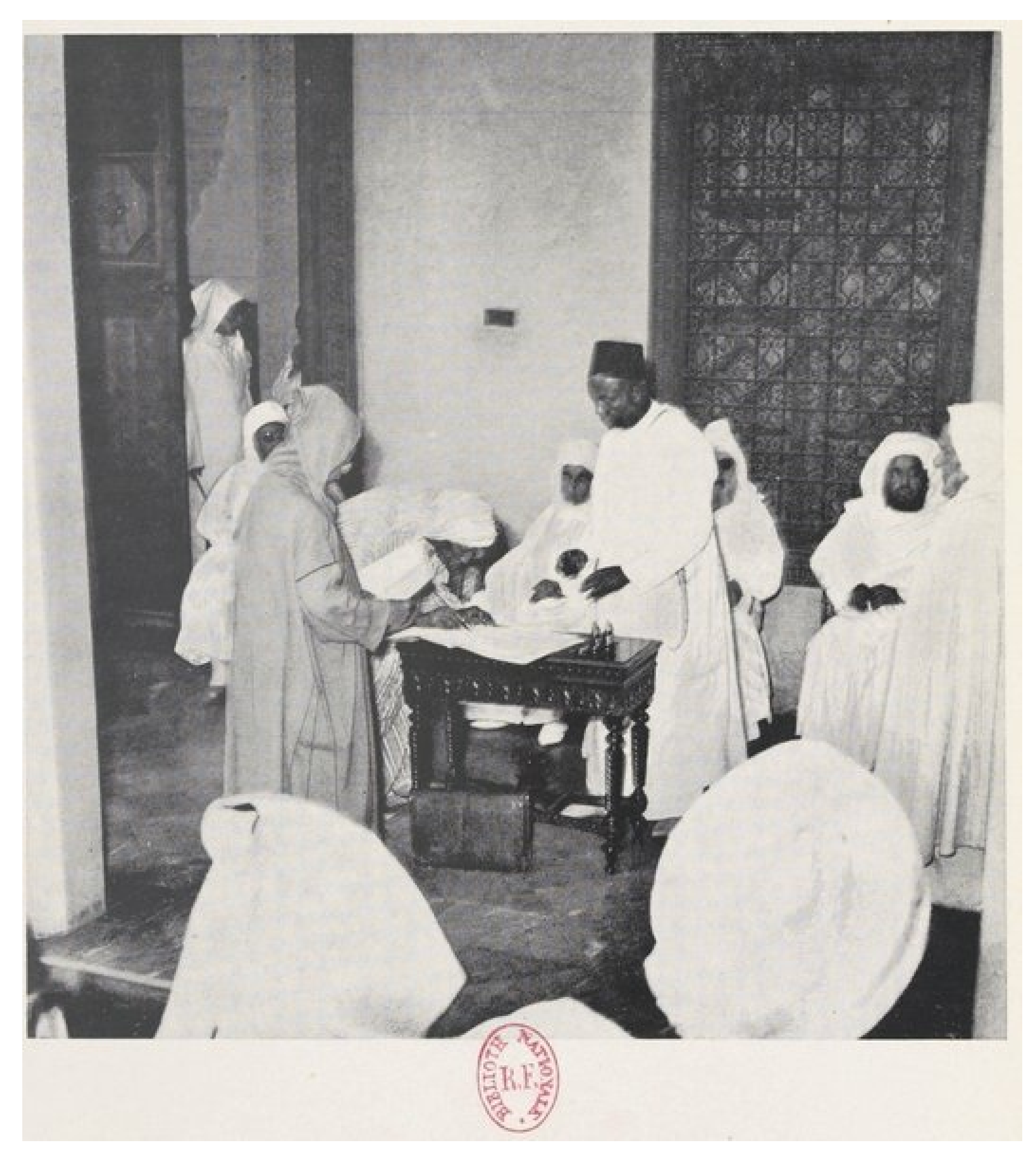
En 1924, Si Thami charge Harris d'une démarche précise en ce sens auprès de son gouvernement. Le messager revient de Londres avec l'assurance que le Pacha désirait.

Il en avait grand besoin en cette année qui marqua pratiquement la fin de la politique des grands caïds dont les exactions n'étaient plus supportées aussi passivement que naguère et entamaient sérieusement notre crédit auprès des populations. Celles-ci finirent par se demander si le Protectorat n'était pas avant tout destiné à protéger la fringale des grands seigneurs.

Les plaies d'argent ont toujours été la maladie des Glaoua. Madani les avait connues ; son frère les subissait à un degré encore plus aigu. Il faut faire face à un train de vie impérial et aussi assurer un avenir qui, du jour au lendemain, peut devenir très sombre. Or, en pays d'Islam, il est de tradition que le premier souci de tout agent d'autorité soit de tirer le maximum de sa fonction. Les Glaoua ont acquis dans cet art une maîtrise peu commune.

Hormis l'impôt régulier, les tribus ne voient pas arriver de grande fête qui ne soit précédée d'un agent du Glaoui. Il vient réclamer les trente mille francs exigés de chaque tribu et le lot de moutons dûs au printemps et à l'Aid el Kebir. S'y ajoutent les perceptions supplémentaires décidées à toute occasion, qu'il s'agisse des conférences d'un vulgarisateur agricole, de la distribution de primes à l'élevage, de recouvrement du tertib et même de la Foire de Marrakech On reste confondu devant l'imagination du Pacha et surtout d'El Biaz, en matière de contributions, les contributions en nature n'étant pas les plus négligeables.

Les bouchers marrakchis doivent fournir la contribution de 33 kilogs de viande par jour, dont 11 vont à El Biaz. Les épiciers, les boulangers sont logés à la même enseigne. Des collectes, qui pour être exceptionnelles n'en sont pas moins fréquentes sont organisées parmi les commerçants à toute occasion : visite du Sultan, voyage en France du Pacha, pèlerinage, etc... Quelquefois même la collecte se fait sans explication.



15 août 1953 - A Marrakech, le Glaoui signe la proclamation de Moulay Arafa (assis à sa gauche)

Photo Studios du Souissi

Il ne s’agit là que de taxes illégales, indépendantes des taxes régulières qui écrasent le commerce marrakchi. Le Mechouari du Pacha est partout : à la halle aux grains, chez les marchands d’huile, les tanneurs, les marchands de fruits secs. Quant à El Biaz, il est chargé de collecter la taxe sur les boutiques des souks (qui s’ajoute d’ailleurs à la taxe municipale) et la fameuse taxe sur les maisons de tolérance qui, en 1937, rapportait entre cinq et dix mille francs par mois, ce qui est tout de même assez loin des sommes fabuleuses dont

certains ont fait état en évoquant l'exploitation des charmes, d'ailleurs discutables, des trois mille prostituées de Marrakech. Il convient de dire que, dans ce secteur comme dans beaucoup d'autres, la tradition remplaçait le Code des Impôts. Le Pacha de Marrakech n'a pas inventé la taxe sur les prostituées ; elle existait déjà du temps du Prophète et il n'y avait à cette époque ni missionnaires ni pères-la-pudeur pour s'en offusquer. Et les califes comme les pachas ont toujours eu intérêt à ce que cette source de revenus fût abondante. Aussi convient-il moins de condamner le Pacha que de réprouver la société millénaire à laquelle il appartenait.

On ne pressure pas seulement le contribuable, on le fait aussi travailler et gratuitement. La « touiza » qui est traditionnellement une aide volontaire d'un groupe de même clan au profit d'un tiers en vue de travaux qu'il ne peut accomplir seul et à charge de réciprocité, devient chez les Glaoua une corvée imposée pour cultiver les terres du Pacha ou de ses caïds, construire, réparer les casbahs, entretenir les pistes. Les sujets du Glaoui procèdent sur ses terres et gratuitement à tous les travaux, depuis les labours jusqu'au transport des grains. Certaines fractions doivent même louer à leurs frais des camions pour assurer ce transport.

Toutes les tribus de la zone glaoua connaissent ce régime. Placées sous notre contrôle administratif dès 1920, certaines d'entre elles n'ont pas tardé à prospérer, le commandement du Pacha ne se manifestant que de façon honorifique et lointaine. Au début de 1926, le Pacha, toujours pressé par sa trésorerie, cherche à resserrer ces liens. C'est aussitôt le régime de l'exploitation, la multiplication et la superposition des impôts, la ruine à brève échéance et l'exode vers les villes. Les récalcitrants vont faire un séjour à Telouet ou dans la sombre forteresse d'Arbalou.

Mais en 1924, le pire vient du neveu Hammou. Profitant de nos ennuis dans le Rif, il croit revenu le temps, pas très lointain où les circonstances nous avaient obligés à donner blanc-seing aux grands seigneurs pour régler leurs affaires personnelles au mieux de l'intérêt général.

Deux importantes tribus, les Mezguita, au sud-est de et les M'Gouna à l'est, lasses d'être pressurées par les Glaoua se révoltent et font appel aux tribus voisines dissidentes. Les incidents se multiplient dans le Dadès et le Todra. Sidi Mah l'Ahansali les suscite ou les encourage par haine inassouvie des Glaoua.

Les Mezguita (plus de douze mille hommes) commandés depuis plusieurs siècles par des caïds héréditaires, étaient naguère indépendants. Le dernier

caïd mezguiti étant mort en 1910, ils étaient considérés depuis 1912 comme intégrés à la zone glaoua, bien qu'ils n'aient jamais été désignés sur les dahirs des caïds. En 1924, au moment où le mécontentement général se traduit par des rebellions au sud de l'Atlas, les Mezguita font appel au Maghzen et aux autorités françaises. Une délégation se rend à Taroudant pour y sacrifier un taureau ; une autre va à Marrakech et sacrifie des taureaux à la porte du Palais impérial et devant celle du Chef de Région. Une troisième délégation accomplit la même démarche à Rabat. On ne peut avec plus d'insistance et de solennité implorer la protection du Maghzen et des autorités françaises. Pourtant, les malheureux ne reçoivent d'autre aide que le conseil de faire leur soumission aux Glaoua.

Les Mezguita implorent en vain, expliquent que leur démarche auprès des Français risque d'inviter les Glaoua à les poursuivre de leur haine. Ils demandent même que nous installions un poste chez eux et protestent ouvertement de leur amitié pour la France. Rien n'y fait.

Les M'Gouna, de leur côté, font les mêmes démarches par l'intermédiaire de notre récent allié Sidi Mah, auprès du chef de Cercle d'Azilal. Il leur est répondu par une fin de non-recevoir. Nous devons respecter le prestige du Glaoui. Au moindre signe de désaffection pour lui, nous risquerions un soulèvement général ce que nous ne voulons à aucun prix, car une fois encore les événements servent les Glaoua avec la guerre du Rif qui approche de son point de rupture.

Compréhensif et navré, le général Daugan déclare à ses confidents : « J'ai reçu mission de chloroformer la Région de Marrakech... Pas d'autre solution que de gagner du temps ».

Le général croit bon malgré tout, d'adresser de sévères reproches à Thami. Le 15 mai, le Pacha de Marrakech reçoit la mercuriale : « De nombreux soldats nous exposent leurs doléances au sujet d'impôts exagérés et répétés baptisés « tertib » ou « achours » plusieurs fois payés, des prélèvements du quart ou même du tiers des récoltes, des « fridas » exagérées chaque semaine, sans compter les emprisonnements arbitraires. Il est certain que les tribus Oultana et Ftouaka sont dans la misère et la ville de Demnat qui devrait être riche et prospère, se vide de ses habitants...

« Au nom de notre amitié, pour votre bien et celui de votre famille, je vous demande encore une fois d'ouvrir les yeux et de prendre vous-même la décision qui s'impose : supprimer toute imposition en dehors du tertib régulier... Je suis convaincu que les incidents du Todra, du Dadès, des

Imerhane et autres n’ont pas d’autres causes que les impositions exagérées dont ces tribus sont frappées. »

Thami répond : « J’ai acceuilli avec soumission les avis supérieurs de bonne direction que votre esprit a bien voulu me suggérer. »

Ces bonnes intentions à peine exprimées sur un ton où perce une insolente ironie ne vont pas jusqu’à Hammou qui reste partisan de la manière forte telle qu’on la pratiquait vingt ans plus tôt. Il commence par exciter contre les Mezguita leurs voisins Ouled Yahia de Zagora, alliés des Glaoua depuis 1912, qui leur coupent les routes, leur prennent un ksar et des otages. Si Ali qui commande aux Mesguita se rend à Azilal pour s’y placer sous la protection du Maghzen et de la France. Il révèle qu’en 1912, les Glaoua l’ont empêché de faire sa soumission officielle et de faire renouveler par Moulay Youssef les anciens dahirs de commandement héréditaire détenus par la famille. Si Madani leur promit en échange sa protection et une exemption totale d’impôts. Ce qui n’a pas empêché les Mezguita de payer en trois ans 38.000 douros de contributions.

Après de vagues négociations, à l’insu de Thami, avec Sidi Mah, Si Hammou rassemble une harka à Telouet. Il en envoie une partie chez les Imerhane et part lui-même avec deux canons, six cents cavaliers et six mille fantassins armés de fusils à pierre, ce qui indique bien qu’on n’a pas l’intention de livrer de grandes batailles et, en fait, en cinq mois d’expédition, on ne se battra que pendant une demi-journée. L’intérêt est ailleurs que dans les fastes militaires.

D’abord, Si Ali des Mezguita, découragé par l’accueil que nous avons réservé à ses requêtes, fait sa soumission à Si Hammou. Il en coûtera à la famille du défunt caïd Boubeker cent mille douros, aux quatre-vingt-sept villages de la tribu cent mille douros encore, plus la subsistance de la harka de sept mille hommes pendant dix-sept jours, avec la fourniture de sucre, de coton, de mulets, de chevaux, de beurre, de dattes, etc..., soit à peu près un million de francs de 1924 ! Les Sedrat du Draa payent 40.000 douros. Les Akhelouf sont convoqués pour payer à l’insatiable Hammou 40.000 douros qu’ils n’ont pas. Ils hésitent pendant huit jours et reviennent sans argent mais avec trois mille moutons, des chevaux, des chameaux, tout ce qu’ils ont pu apporter. Si Hammou que seules les espèces sonnantes intéressent, est furieux. Il les emprisonne et envoie ses gens chez les malheureux dont le pays est pillé de fond en comble.

Partout les tribus sont mises à sac. Les tapis, les meubles, les vivres, les

céréales, tout ce qui peut être emporté est volé. La Feija qui était autrefois un pays riche a souffert des exactions des Glaoua au point qu'il est vidé de ses habitants. Réduits à la misère, ils sont dispersés aux quatre coins du Maroc.

Les moghaznis du khalifa de B'Zouli, Ahmed Amzdou, chargé par Si Hammou de cette fructueuse collecte, rapportent 28.000 douros de chez les Ternata, 28.000 autres de chez les Fezouata et 28.000 encore de chez les Ktaoua, sans oublier les petits prélèvements que chacun effectue à titre personnel et sans lesquels le service n'aurait pas d'intérêt. Les Aït M'Hammed qui ont laissé un fâcheux souvenir à Thami, sont moins bien disposés. Amzdou leur réclame 18.000 douros. Ils dépêchent à Si Hammou des chorfa porteurs de lettres du Sultan les exemptant d'impôts. Si Hammou se borne à réduire leur contribution à 13.000 douros qu'Ahmed Amzdou ne gardera pas longtemps car un parti des Aït M'Hammed lui tend une embuscade, récupère les douros et file dans la montagne en attendant la réaction de Hammou. Finalement, quand Amzdou se présente à son maître avec une quarantaine de douros, sept mulets, deux ânes et quelques fusils, c'est pour se voir expédier dans une oubliette de Telouet pendant qu'on fouille la casbah de B'Zouli pour y découvrir les douros évanouis.

Les Imerhane du commandement d'Ichou N'Tatta reçoivent Hammou à coups de fusil. Après un bref combat, le seul de l'expédition, les Imerhane se sauvent. La harka du Glaoui est lâchée sur les ksours qui sont pillés. Hammou exige en outre 50 000 douros et démolit plus de deux cents casbahs.

Quant aux M'Gouna, ils ont droit à une proclamation de ce style :

« Les djemaas ont amené les animaux de sacrifices et des présents, demandant la paix, offrant leur soumission, leur obéissance au Maghzen et sollicitant le pardon des écarts. Nous les avons reçus avec la clémence et les sincères promesses dont Dieu impose la loi après la victoire.

« Nous portons ces faits à votre connaissance afin que vous réunissiez la mouna et autres choses que nécessitent les circonstances.

« Notre devoir est de vous conseiller afin que se dissipe l'enivrement des suggestions des démons qui conduiraient à une ruine certaine ceux qui les suivraient ».

Il ressort bien de cette proclamation que Si Hammou prétendait agir au nom du Maghzen et du Protectorat français. Nous nous serions aisément passés de cette propagande.

Après cinq mois de « promenade », Si Hammou rentre à Telouet pour y digérer son énorme butin : 113 chevaux, 23 chameaux, des bœufs et des

moutons par milliers, 300.000 douros, des charges de thé, de coton, de sucre, de dattes, de tapis, de henné, de beurre... Cent cinquante prisonniers dont on pourra éventuellement tirer rançon sont expédiés dans les cachots de Telouet et d'Arbalou.

Si Hammou n'a laissé derrière lui que des tribus saignées à blanc, ruinées et endeuillées. Les Mezguita se sont enfuis sans espoir de retour, abandonnant leurs terres et leurs moissons saccagées pour aller tenter leur maigre chance dans le Nord. Comme des bêtes traquées, les M'Gouna se sont réfugiés dans la montagne. Cette opération de brigandage a des répercussions considérables dans tout le Sud et notre prestige n'en sort pas grandi.

Le général Daugan écrit au Maréchal Pétain qui dirige les opérations dans le Rif : « Si Hammou a ruiné complètement les endroits où il a séjourné. La zone d'influence des Glaoua prend chez les indigènes le nom de « pays de la haine des Glaoua ».

*

L'opération de Si Hammou était politiquement d'autant plus maladroite qu'en avril 1924, un sérieux coup de semonce venait d'être donné du côté du Goundafi. Si Taieb qui avait plus de soixante-dix ans, essayait de faire oublier dans son palais de Marrakech qu'il avait, lui aussi, allègrement dépouillé ses tribus. Il lui arrivait même de distribuer la soupe populaire sur le pas de sa porte. Naïb du Sultan à Tiznit en 1917, il avait abandonné cette charge deux ans plus tard après d'excellents services.

Mais le diable fait ermite n'a pas pour autant perdu ses bonnes habitudes. Au début de 1924, il faut envoyer des soldats pour ramener par la douceur les gens d'Amizmiz qui quittent leurs terres et leurs gourbits plutôt que de supporter les procédés du Goundafi. Depuis longtemps les autorités françaises s'inquiètent de ces exodes qui vont grossir la population des bidonvilles autour des grandes villes. La Goundafi servira d'exemple.

Le général Daugan estime que ce survivant du Moyen Age n'a plus sa place dans un monde qui marche à pas de géant. Il propose et obtient le démembrement du fief du vieux Taïeb et sa nomination sans danger au titre de « grand caïd honoraire ». Les tribus du Goundafi sont réparties entre trois caïdats qui nous permettent de contrôler la partie centrale de l'Atlas de Marrakech.

C'est le premier acte positif dans le sens d'une réforme de la politique des

grands caïds, réforme sans cesse envisagée et sans cesse ajournée. On a vu avec quelle philosophie désabusée le Goundafi prit la chose ; on devine l'émotion que l'événement suscita chez les autres grands caïds, spécialement chez le plus entreprenant, l'autre, le M'Touggi, n'ayant plus que quatre années à vivre avant de subir « post mortem » le sort de son voisin de Tagoundaft.

Si Thami est visé et il le sait. Les rapports du général Daugan insistent sur la situation des populations qui cherchent à échapper à la cupidité des agents des chefs glaoua et sont tentées de secouer le joug de maîtres impopulaires. Certaines tribus comme les Mesfioua, celles de la région de Demnat et du versant sud de l'Atlas ont envoyé des délégations se placer sous la protection des santons de Marrakech afin d'attirer l'attention des autorités. On a obtenu du Pacha la révocation de quelques khalifas mais ce ne sont que demi-mesures. L'appétit des Glaoua est sans limites. Les populations les fuient et les plus jeunes s'engagent dans l'armée. En avril 1924, quatre-vingt-dix recrues originaires de Demnat et des Ftouaka, à la recherche d'une protection, ont été incorporées à Marrakech.

Les Glaoua ne se bornent d'ailleurs pas au pillage ; ils pratiquent volontiers la confiscation des terres. Le capitaine Chardon rapporte les doléances les Ait Saoun que Si Hammou a réduits à la misère au cours de son expédition de 1924 en confisquant leur casbah, leurs meilleures terres de culture, comme il avait fait main basse sur les palmeraies des Mezguita. Tous les biens sont confisqués au nom du Maghzen mais les chefs glaoua ou leurs héritiers s'en réservent les droits et l'usufruit, ce qui donnera lieu, plus tard, notamment dans la région de Marrakech, à des opérations foncières pour le moins singulières.

On entreprit en 1934 de dresser l'inventaire de ces confiscations. Il fallut interrompre l'enquête l'année suivante à la suite d'une protestation du Glaoui arguant que les faits remontant à dix années étaient prescrits.

Le « fabor », version nord-africaine de notre pourboire, est l'une des institutions les plus solides en pays musulman. Il semble qu'aucune révolution ne pourra l'abolir. Le moindre service sollicité est passible d'une redevance plus ou moins occulte, selon les circonstances. La coutume s'est solidement implantée dans les tribunaux, son terrain d'élection, et même dans les hôpitaux. On a vu à l'hôpital Auvert, à Fès, des malades payer des infirmiers pour qu'ils leur lisent les ordonnances.

Cette coutume avait été officialisée à son profit par le Pacha de Marrakech.

C’était la « sokhra », commission pour service rendu, que les justiciables étaient tenus de verser en toute occasion. Cette tradition ancienne avait presque partout disparu alors que les moghaznis du Pacha lui restaient obstinément fidèles.

Ces moghaznis qu’on pourrait assimiler à nos gendarmes si la comparaison ne risquait d’être fort déplaisante pour ces derniers, étaient environ quatre-vingts aux ordres d’Abdesselem Cherkaoui, le « méchouari » du Pacha. Il tenait ses quartiers au Dar Glaoui. Cette troupe indisciplinée, grossière, sans pitié ni scrupules, recrutée à la diable, était naturellement abhorrée des Marrakchis qui subissaient à tout moment ses fantaisies et ses abus. Ils opéraient non seulement à Marrakech mais aussi dans le bled environnant où ils excellaient à susciter des litiges ou des disputes justifiant leur intervention.

Nos contrôles civils avaient, eux aussi leurs moghaznis qui ne sortaient que rarement seuls, sauf lorsque leur intervention était urgente ou que le Cherkaoui tardait trop. On demandait le plus souvent à celui-ci un cavalier pour accompagner celui du Contrôle civil. Cette précaution négligée provoquait une protestation auprès de la Région. Le procédé était passé dans les mœurs et les justiciables ne songeaient même pas à protester. Il arrivait pourtant qu’un malheureux fût poussé à bout. Ce fut le cas d’un pauvre hère, sommé de vendre sa djellabah pour verser la sokhra d’usage au moghazni du Pacha qui lui avait rendu le « service » de lui apporter une convocation du Bureau Régional. Révolté, l’homme tira son poignard...

Les rapports des officiers des Affaires Indigènes sont prodigues d’incidents de ce genre, la plupart malheureusement plus graves. Le capitaine Lacroix, chef de l’annexe des Ait Ourir rapporte les soucis que lui donne l’attitude des agents du Glaoui. Le Pacha possède la majeure partie des terres cultivables environnant Tazert. Le gérant mobilise quarante à cinquante hommes par jour en corvée. Chaque habitant doit ainsi un jour par semaine de travail non rétribué. Pour les rétifs, le gérant dispose d’une prison. Beaucoup, plutôt que d’être traités comme des esclaves, ont quitté Tazert pour les villes. En quelques mois, une centaine de familles ont abandonné le centre. Tazert est un château féodal entouré de gens taillables et corvéables à merci. On ne peut habiter Tazert qu’à condition d’accepter les corvées commandées par le seigneur. Les malheureux n’essaient même pas de se plaindre ; il sont convaincus que les autorités françaises sont impuissantes. Ce sont eux qui formeront les premiers la population des bidonvilles qui contribuera si tragiquement à la perte du Maroc français.

C’est encore le commandant Martin, chef du Cercle d’Azilal qui signale que les Ftouaka qui, pourtant, sont restés fidèles à Thami face aux hommes de Sidi Mah, sont excédés. Le khalifa du Pacha, pensant sans doute que ce régime ne va pas durer éternellement, met les bouchées doubles. Il en résulte un dépeuplement du pays et surtout une mésestime de notre autorité qui, si proche, laisse faire sans intervenir. A ce moment, les Ftouaka, à demi ruinés, venaient d’être imposés de 54.000 francs (de 1926) pour le prochain voyage du Glaoui à Paris.

A ce train, notre prestige ne gagne rien et l’on ne se fait pas faute de dire que « la France tient les cornes de la vache pendant qu’on la trait. »

VIII

RECONVERSION

Le limogeage du Goundafi apportait de l’eau au moulin de ceux qui prétendaient que les grands caïds étaient des baudruches faciles à dégonfler sans dommage. Le général Daugan partageait-il cette opinion ? C’est probable. Le moment lui parut propice pour débrider complètement l’abcès en s’attaquant de front au Glaoui.

La tentative lui paraissait d’autant plus légitime qu’en 1918 Si Thami n’avait été investi du commandement des tribus qu’à titre provisoire et qu’il y avait dans le cumul de fonctions de grand caïd et de pacha une situation de fait susceptible à tout moment de révision. En ôtant au Glaoui le pachalik de Marrakech, on le laissait dans un « provisoire » auquel il eut été relativement facile de mettre fin pour compléter l’opération.

Le général Daugan commettait l’erreur de mésestimer celui qui était devenu son adversaire. Le capitaine Marquilly voyait plus juste quand, reconnaissant que Thami dirigeait la ville avec une rudesse qui lui valait bien des haines mais aussi le faisait craindre, il estimait qu’on pouvait le faire évoluer dans le bon sens par une volonté bienveillante mais ferme, attentive et tenace.

On reconstitue aisément la scène qui se déroula dans le bureau de Daugan quand le Pacha s’entendit inviter à s’éloigner de Marrakech, Thami jetant ses décorations sur le bureau du général en disant qu’il reviendrait chercher ces « joujoux » à la tête de ses cavaliers. Le général comprit et n’insista pas.

Le chef du Bureau régional de Marrakech, le commandant Orthlieb qui n’était pas tendre pour le Glaoui tire les conclusions de l’incident dans un rapport approuvé par Lyautey :

« Les Glaoua considèrent que le pachalik de Marrakech fait désormais partie de leur fief. On ne peut substituer les M’Tougga aux Glaoua. Le successeur ne pourrait être qu’El Ayadi, soutenu par le leff des Rehamna et

une force importante à Marrakech. Ce serait remplacer un cheval borgne par un aveugle. Il faudrait nous attendre à entrer en lutte contre les Glaoua. Si un jour, perdant la tête, Si Hadj Thami entrait en rebellion, il entraînerait tous les mécontents (ils sont légion) touchés par la propagande nationaliste, et les autres... Admettons qu'il se soumette : il suscitera dans les tribus qui lui resteront un sabotage perlé où ses représentants ont montré qu'ils sont passés maîtres. Toutes les tribus qui souffrent sous le joug des Glaoua croiront que le moment est venu de s'affranchir. Ce sera la guerre civile. Il faut faire intervenir le facteur temps. Quand nous serons sûrs de nous, la chose se fera sans heurt. Nous trouverons un motif. Faire que Thami se retire volontairement serait la meilleure solution. »

Incident et commentaire significatifs qui permettent de mesurer le chemin parcouru depuis l'époque où les grands caïds, accroupis comme de vulgaires solliciteurs, faisaient « antichambre » devant la tente de Mangin. Tout avait été fait depuis douze années pour accroître la puissance du Glaoui à laquelle il nous avait fallu lier notre fortune, et c'est bien ainsi que les Glaoua avaient été amenés à lier la leur à la nôtre. Pendant toute cette période et selon des méthodes qui devaient nous choquer, Madani et Thami n'avaient pas seulement accru leur puissance mais contribué à maintenir la présence de la France au moment où son prestige était bien compromis. Il était normal, dans l'esprit de ces Berbères orgueilleux, respectueux de la parole donnée comme on l'était entre gens du même leff, que ce service rendu à la horma de la France valût en contre-partie le même service en faveur de la horma des Glaoua.

On épiloguera longtemps et à propos de faits semblables, en d'autres temps et en d'autres lieux, sur les méfaits et les bienfaits d'une politique que nous ne pouvions abandonner sans blesser profondément ceux que nous avions considérés comme nos alliés et nos amis. « En politique, a dit Rochefort, on sait parfois ce qu'on sème mais jamais ce qu'on récoltera. » Le mot de Lyautey : « Nous verrons après la guerre » paraît bien léger à qui connaît comme il la connaissait la mentalité indigène et la fierté d'hommes avec qui on ne signe pas d'alliance révocable selon les circonstances. La fermeté dans les intentions et dans l'action sont pour eux un signe de force et le culte de la force est une caractéristique bien connue des gens d'Islam. Le général Daugan était, certes, un homme fort, mais il apparut au Glaoui que ce soldat de caractère était l'artisan d'une dérobade, pour ne pas dire d'une trahison. Daugan arrivait trop tard. Le Glaoui avait grandi et n'avait plus le goût de

s’accroupir à sa porte en attendant qu’il veuille bien le recevoir.

Depuis longtemps déjà, Thami était sensibilisé par les tentatives de contrôle que nous nous hasardions à vouloir lui imposer dans son immense chasse réservée. L’alliance avec la France le flattait ; la tutelle le blessait. En 1937, au colonel Chardon qui commandait dans le sud et lui avait fait des observations sur les cadeaux traditionnels qu’il exigeait périodiquement de ses khalifas, à l’image de la Hédya due au Sultan, il répondra vertement : « Votre contrôle ne s’exerce plus qu’en ce qui concerne ma personne et les phrases que vous m’avez adressées me font éprouver une honte sans égale. Cette façon d’agir ouvre une large porte à toutes les audaces et, au mépris de mon autorité, à l’atteinte de mon prestige. Si la confiance que vous aviez en moi a disparu, il ne m’est plus possible de travailler en raison des responsabilités que j’assume. Je ne demande que d’être soutenu et de voir assurer le respect de mon prestige. »

Il était inévitable qu’un conflit éclatât entre le Glaoui et les officiers des Affaires indigènes. Ces hommes, pour la plupart au début des officiers de renseignements, devaient dans l’esprit de Lyautey, inspiré par le colonel Berriau, contrôler l’activité des caïds et les conseiller. Il était difficile à ces officiers nantis de pouvoirs étendus, d’échapper à la tendance à se substituer aux autorités locales, à ne plus voir dans les chefs indigènes que de simples agents d’exécution de leurs décisions. Il devint d’autant plus rare de voir un caïd affronter un officier des Affaires indigènes que le chef indigène était choisi pour sa souplesse et manœuvré selon ses appétits. En fait, le rôle des officiers d’Affaires indigènes relevait plus de l’administration directe que du protectorat.

Pour ces responsabilités considérables, il fallait des hommes soigneusement choisis et fatalement imbus de leur supériorité, d’autant plus que le menu peuple les considérait comme des juges d’appel. D’où cette épithète de « rois nègres » qui devait être appliquée aux « képis bleus » hostiles à toute intrusion dans leur domaine réservé et dont, dans bien des cas, la particule prenait, à la tête de ces nouvelles seigneureries, une sourde revanche contre les institutions républicaines.

Puissamment et quasi-aveuglément soutenus par leur hiérarchie, ils constituaient une caste qui ne manquait pas de panache mais inspirait souvent la plus franche antipathie. Quiconque pénétrait dans le domaine de l’un d’eux sans en avoir préalablement averti le maître était considéré comme un intrus, voire même un suspect, étroitement surveillé et fréquemment contraint

d’abréger son séjour.

Ces hommes étaient d’autant plus passionnés par leur mission que leur initiative pouvait s’épanouir dans le cadre de directives générales selon le secteur qui leur était confié. Leur compétence et leur profonde connaissance du milieu indigène et aussi leur amour du pays étaient indiscutables. Les services qu’ils ont rendus permettent de leur pardonner beaucoup, cependant il est indéniable que le caïdat avait deteint sur eux.

Mais on imagine combien fut difficile leur confrontation avec la puissance d’un Glaoui, bien décidé, lui aussi à rester maître chez lui. Les orages étaient inévitables et ils furent parfois violents.

Le Glaoui était consulté sur la désignation des officiers des Affaires indigènes dans son commandement et il fallut longtemps tenir compte de son veto. En 1936, on passa outre, ce qui valut au commandant Brot, chef du Bureau régional de Marrakech, une lettre vigoureuse pour protester contre la nomination du commandant Denis à la tête du Cercle de Zagora. Cette nomination réveillait la rancune mal apaisée du Pacha contre cet officier dont l’action s’était exercée à Taroudant, en 1929, contre « une certaine politique des Glaoua ». Thami manifesta le regret du temps où l’autorité supérieure avait le souci d’affecter dans les tribus de son commandement « de préférence des officiers contre qui il n’eût pu nourrir aucune prévention. »

Le Pacha de 1937 n’était pas moins virulent que celui de 1925, au moment où le contrôle s’insinuait péniblement en pays glaoui.

A plusieurs reprises, le Pacha a senti le vent du boulet. Son orgueil en est exaspéré. Quand on commande à plus de six cent mille fils de l’Ombre et du Soleil, quand on habite un palais féerique où passent toutes les célébrités de l’époque, quand on reçoit à sa table le Maréchal Foch, des hommes politiques et étrangers considérables et d’autres moins voyants mais tout aussi puissants, quand on est, le jour, entouré de prosternations et, la nuit, des plus belles femmes qu’on choisit parfois comme Néron, parmi celles des familiers, quand du moindre froncement de sourcil, on répand la terreur, quand on dispose, comme les pires autocrates du « quattrocento » de cachots et de sbires dévoués « perinde ac cadaver », quand on est maître d’une formidable montagne et de pays prestigieux, quand enfin on ressuscite dans une ville célèbre par son histoire et sa beauté sauvage les fastes et les horrifiques fantaisies des Borgia, quand on est tout cela et qu’on estime légitime d’aspirer à plus haut encore, il est blessant de subir les remontrances d’un général, fût-il de division et grand soldat, et plus encore, d’être contrôlé par

un simple lieutenant installé à la porte de la casbah familiale.

Tant dans les somptueuses demeures que dans les orgueilleuses forteresses où les échines se courbaient au passage du maître comme les épis sous le vent, il y avait assez de secrets pour que les curieux fussent indésirables. Si la casbah de Telouet a vu défiler d'innombrables invités du Pacha qui repartaient éblouis, nul, en revanche n'y pouvait entrer sans que l'ordre fût venu de Marrakech de le recevoir et nul ne se fût hasardé du côté des cachots sans courir le risque d'y rester.

Il faudrait une âme de procureur pour instruire toutes les affaires criminelles qu'on a imputées à cette redoutable famille. Meurtres, tortures, captations d'héritages, confiscations illégales, sequestrations, faux et usage de faux, toute la gamme des crimes s'étale dans les révélations des contemporains qui ont mêlé, quelquefois avec un talent redoutable, le vrai au vraisemblable. La liste de ces turpitudes, réelles ou inventées, serait fastidieuse à dresser et le Glaoui n'en avait pas le monopole. L'étalage de telles immondices allait jusqu'à éclabousser Lyautey en en faisant le protecteur d'un monstre, ce qui, la plupart du temps, était le but recherché. S'il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches, on a beaucoup prêté au Glaoui et à toute sa famille. Il eût été préférable, toutefois, que ce ne fût pas au nom d'une politique qui mettait autant d'ardeur à dénoncer les crimes du Glaoui qu'elle mettait naguère de complaisance à ignorer ceux de Moulay Hafid.

« Vous n'êtes plus les Français d'avant... » dit Thami. Les Français déçoivent les Glaoua ; les Glaoua déçoivent les Français. Les uns et les autres ont la vague impression d'avoir fait un marché de dupes.

Lorsque, en 1920, après avoir organisé le contrôle des tribus du Nord de l'Atlas, le général La Bruyère envisage de pénétrer en pays glaoui par la construction d'une route allant de Marrakech à Telouet, l'installation d'une ligne téléphonique et le détachement d'un officier en mission à Telouet, le « non » de Thami et de Si Hammou est si catégorique qu'il faut renoncer. L'oncle et le neveu se jalousent, s'observent, se haïssent même et il y a plus de vingt ans que cela dure, mais l'esprit de famille continue de jouer à plein dès qu'une menace se précise contre les intérêts des Glaoua.

La rivalité Thami-Hammou ira d'ailleurs, en 1925, dans un sens imprévu quand l'oncle et le neveu demanderont, chacun de son côté, que le poste de Telouet soit installé. A ce moment, les relations entre Thami et Hammou sont très tendues. Le Pacha espère qu'ainsi son neveu sera surveillé ; le caïd pense que le contrôle lui donnera une certaine indépendance vis-à-vis de son oncle.

Ce qui finalement amènera près de la fameuse casbah le lieutenant Paulin avec une section d'artillerie, six moghaznis, un tabor qui fera défection en masse et un fqih qu'on trouvera assassiné. Quant à la piste de Telouet, il faudra plus de deux ans pour qu'elle arrive au col. Hammou interdit à ses gens, sous peine de mort, de ravitailler et de renseigner l'infortuné Paulin qui assiste même aux réjouissances que Hammou organise ostensiblement pour fêter les succès d'Abd el Krim.

Il faudra que Lyautey se fâche, convoque le Pacha qui feint de s'incliner mais dont la mauvaise volonté est tenace. Les incidents se multiplient ; Thami en accuse l'héroïque Paulin dont la position devient intenable au point qu'on envisage de replier le poste sur Zerekten.

La crise riffaine n'est pas étrangère à cette attitude des Glaoua. Ils ont appris à jouer des difficultés de la France pour satisfaire leur énorme appétit d'argent et de puissance. Si Thami considère avec envie cet Abd el Krim qui a l'avantage d'être chérif et que les caïds du Rif ont, le 1er février 1922, proclamé Emir, ce qui lui permet de se dresser en rival du Sultan. Après l'effondrement du front espagnol, il commande du Loukkos à la Moulouya en chef écouté et obéi. Son royaume, selon l'avis de Lyautey est « un Etat musulman procédant du nationalisme nord-africain qui tend à se constituer au Nord du Maroc français. »

Le 26 juin 1925, au plus fort d'une guerre qui dépasse en horreur tout ce qu'on peut imaginer, la situation est telle que Lyautey envoie le contrôleur civil Gabrielli au chef riffain pour lui demander ses conditions de paix, Le 5 Juillet, le Résident général envoie au Gouvernement français un télégramme où il est dit : « Je suggère de se mettre d'accord avec l'Espagne pour reconnaître l'indépendance du Rif (les modalités étant à déterminer ensuite) et d'en aviser Abd el Krim, sous la condition expresse de l'arrêt des hostilités. »

Ainsi, Abd el Krim semble tout près de réussir dans une entreprise que Thami rêve pour lui-même. Selon le général Daugan, le Pacha ne dissimulerait pas ses visées ambitieuses. Il se plaindrait que la France, alors qu'elle accepterait de créer l'unité du Rif sous la quasi-suzeraineté d'Abd el Krim, un vulgaire « rogui », n'a pas compris d'elle-même le geste à faire envers lui, le chef de la famille des Glaoua qui a rendu à notre pays les services énormes que l'on connaît. La France lui réserverait le « situation effacée d'un simple caïd » dont la puissance est chaque jour diminuée par les institutions du Protectorat.

Pour persister dans cette hautaine attitude, Si Thami ne manque pas d'encouragements qui sont rarement désintéressés. Des journalistes étrangers éblouis par le Pacha le gratifient volontiers du titre d'Emir et même de Sultan du Sud. Un reporter du « Daily Mail » va même plus loin en parlant du « Sultan héréditaire de l'Atlas », du chef blessé dix-sept fois et qui, prouesse plus extraordinaire encore aux yeux des Anglais, joue au golf avec un handicap de 10 ! En bref, c'est l'homme le plus puissant du Maroc. Calembredaines nées sous les plafonds dorés du Palais de Marrakech et qui, à la longue, finissent par irriter le Maghzen et provoquent d'énergiques protestations.

Les relations parisiennes du Glaoui ne sont pas moins agissantes et l'on commence à parler de la « tribu glaoua de l'Oued Seine ». Si Thami, entre autres relations a un puissant allié, conseiller de Caillaux, ancien administrateur des Colonies, l'un des négociateurs de la cession du Congo à l'Allemagne. Ce personnage est de ceux qui, à Paris et pour des raisons qui sont celles d'un gros brasseur d'affaires, « poussent » le Glaoui. Lorsque Théodore Steeg est nommé à la succession de Lyautey, on voit M. Fondère intriguer pour que le Glaoui s'embarque avec le Résident qui doit rejoindre son poste. Le Maghzen n'apprécie pas l'honneur que l'on ferait ainsi au Pacha et s'oppose à cette consécration.

Nullement désarmé, M. Fondère prend l'avion pour le Maroc et vient voir dans quelles conditions il est possible de grouper tout le Sud sous les ordres du Pacha en le dégageant de son obédience envers le Sultan à qui on ne laisserait que les prérogatives de chef spirituel. C'est un avant-goût de cette impensable séparation des pouvoirs spirituel et temporel qui sera tentée trente ans plus tard pour échouer comme elle a échoué en 1925.

M. Fondère s'aperçoit vite que la chose n'est pas aussi simple qu'il le pensait. Il est à peine besoin de préciser que l'amitié agissante de ce personnage vise moins à récompenser les services rendus par le Glaoui qu'à ébaucher d'excellentes affaires tant dans le domaine foncier que dans le domaine minier qui n'est pas le moindre attrait du commandement des Glaoua, surtout depuis que la succession des Mannesmann est ouverte.

« A chaque retour de France, note le général Daugan, le Pacha est atteint d'une crise d'orgueil et de vanité. Il a tendance à se croire seul grand Seigneur du Sud, quasi-indépendant, au-dessus de toutes les lois. » Et le même ajoute plus tard : « Il ne croit pas au succès final d'Abd el Krim, mais son intérêt immédiat moral et matériel, est d'entretenir dans le Sud une

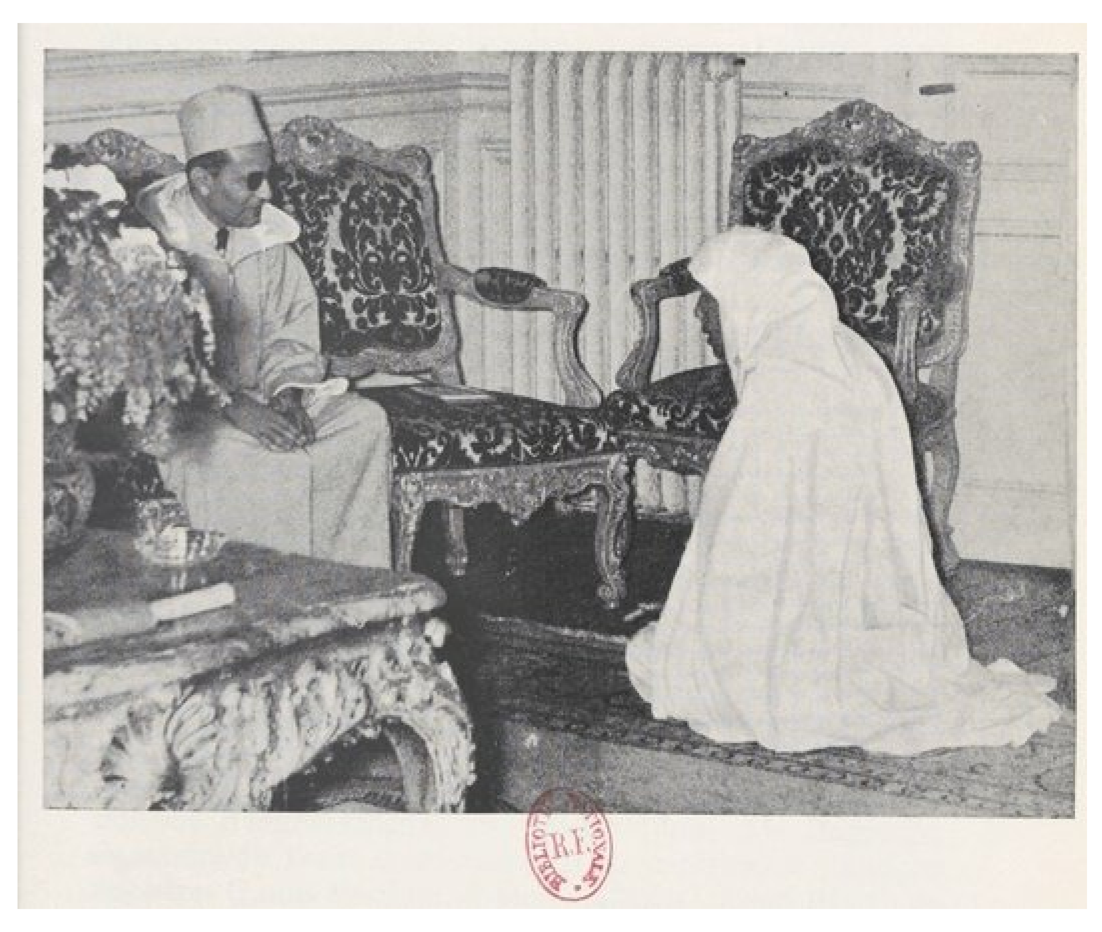
certaine agitation, certaines présomptions de danger qui lui permettent de se poser comme la clé de voûte de tout l'édifice. Ce qui ne peut évidemment que le grandir aux yeux de ses hautes relations de France. »

Pourtant, pendant qu'ici on cherche à se débarrasser de lui, là on continue à l'accabler d'honneurs. L'année même où le général Daugan lui intime l'ordre de quitter Marrakech, le Gouvernement de la République, peut-être pour effacer les déplorables effets de l'affront, lui confère, le 24 octobre, la Grand Croix de la Légion d'Honneur.

Suprême honneur : le 22 janvier 1931, après la pacification par nos troupes du coude du Draa, l'ensemble des services que, sur le plan militaire, le Glaoui nous a rendus est récompensé par la Médaille Militaire. Elle lui est remise solennellement à Marrakech par le Résident général Lucien Saint avec cette citation :

« El Hadj Thami ben Mohammed Mezouari el Glaoui pacha de Marrakech, titres exceptionnels : magnifique, guerrier qui, depuis 1912, a mis au service de la France à la tête de ses harkas ses remarquables qualités de chef. D'une grande bravoure et organisateur incomparable, a fait, au cours des opérations qu'il a commandées, l'admiration de tous. Vient de se signaler une fois de plus, en apportant le concours le plus actif et le plus efficace à la tâche de pacification dans le sud de la Région de Marrakech. »

*



Le pardon de Mohammed V

Le départ de Lyautey priva Si Thami d'un ami incommode mais sûr. Sur le quai de Marseille où, seul de tous les Marocains, au milieu d'un quarteron de personnalités de second ordre, il vint accueillir le Maréchal, le Glaoui put méditer sur le sort que réservait la République à ses plus grands serviteurs.

Avec l'arrivée du successeur, le sénateur Théodore Steeg, le plus discuté des Résidents généraux, s'achevait pour le Maroc une période de transition entre l'Empire des têtes coupées et celui des hommes d'affaires. Lyautey avait posé les grands principes politiques et économiques, il restait à les faire passer dans les réalités, ce qui n'était pas chose aisée à des successeurs qui n'avaient pas toujours la carrure voulue pour porter un tel fardeau. Le chef d'orchestre éliminé, la partition restait aux mains de virtuoses qui devaient l'interpréter à leur manière et au mieux de leurs instruments.

Si la pensée de Lyautey survécut à son proconsulat, ce fut, si l'on ose dire, avec des fortunes diverses. Les Résidents généraux se devaient d'être les fils spirituels du Maréchal avec l'automaticité qui fait du Souverain Pontife le

successeur de Saint Pierre. Mais chacun prenait de la politique lyautéenne ce qui allait au mieux de sa convenance. On fit surtout des affaires. Dans les cadres économiques que Lyautey avait si patiemment dressés, on vit apparaître, avant même qu'il fût parti, des visages qui, pour être peu connus du public, étaient familiers des parlementaires et des conseils d'administration.

Tout l'armorial de la finance, Horace Finaly en tête avec son état-major de la Banque de Paris et des Pays-Bas, suivi d'André Lebon, Directeur du Crédit Foncier et d'un bon lot d'ambassadeurs en retraite (dont M. Regnault, signataire du Traité de Protectorat), de ministres et d'anciens ministres (Louis Barthou, Joseph Caillaux, Raoul Péret), de parlementaires comme Bouilloux-Laffont, vice-président de la Chambre des Députés, le sénateur Chaumet et tant d'autres, tout ce monde suant l'or et la puissance, s'intéressait à l'Eldorado marocain, à ses plaines fertiles, à ses possibilités portuaires, à ses montagnes aussi que des curiosités déjà anciennes et étrangères avec les Mannesmann, avaient sondées.

Le célèbre Epinat qui fut l'un des grands prêtres du Veau d'or marocain et à qui il faut rendre cette justice d'avoir été de grande classe, avait depuis longtemps déjà, au cours de ses promenades solitaires dans l'Atlas et le Sud marocain, bourré ses poches de très précieux minerais. On a fait à ce personnage digne de la Ruée vers l'Or la réputation d'un prospecteur exceptionnel par son flair et la faculté qu'il avait, en regardant un paysage, d'y déceler le cobalt, le manganèse, le molybdène ou le plomb qui s'y cachait.

La vie de cet Auvergnat est un roman d'aventures. On le trouve tout jeune en Amérique du Sud, gagnant sa vie dans les petits métiers et faisant de la prospection, ce qui était chez lui une manie. Il est à la Martinique quand l'éruption de la Montagne Pelée détruit Saint-Pierre. Il échappe à la catastrophe, rentre en France et échoue à Vichy comme réparateur de vélos. Le destin l'amène dans l'entourage de Pierre Laval dont il devient l'ami. Ces deux Auvergnats ont beaucoup de points communs. Puis, le Maroc tente Epinat. On l'y retrouve bientôt à la tête d'une entreprise de transports publics, à Casablanca, qui deviendra la Compagnie de Transports Marocains, la C.T.M., formidable puissance du Maroc français.

Le démon de la prospection ne l'a pas quitté. Il parcourt l'Empire fortuné partout où il est possible d'aller et surtout là où cela est impossible aux Français du commun, dans les zones d'insécurité où il faut des autorisations

spéciales qu'on ne lui refuse jamais. Il s'adjoint un Arabe qui lui indique les bons coins et joue le rôle de chien de chasse. C'est ainsi qu'il découvre, entre autres filons, le gisement de cobalt de Bou Azzer. Sa réputation est telle que pendant l'occupation, son ami Pierre Laval lui offre le ministère des Transports qu'il a le bon esprit de ne pas accepter.

A travers de tels personnages, l'histoire économique du Maroc serait passionnante à écrire pour qui aurait la chance de pouvoir percer les secrets de beaucoup de sépulcres blanchis.

Naturellement, tout ce beau monde défile dans le palais du Glaoui où il a ses petites et grandes entrées. Si Thami sait que nous n'avons plus besoin de lui. La pacification du Maroc est maintenant du ressort de l'armée française. Les partisans dont nous avons besoin sont instruits et encadrés par des officiers français. Pour le Glaoui, le temps du guerrier est passé. Ce qu'il craint par-dessus tout, c'est d'être inutile parce que triompheraient ceux qui l'estiment nuisible. Il lui faut prendre des assurances pour un avenir qui s'annonce incertain et, comme nous disons aujourd'hui se « reconvertir. »

L'or et le sang sont inséparables et c'étaient les couleurs des Borgia. La tradition veut que dans toutes les conquêtes les marchands suivent les soldats. Les armées de Carthage comme celles de Rome traînaient leurs mercantis. Après le sergent Bernès-Cambot et le capitaine de Bournazel, vient M. Horace Finaly. Puisque l'époque des amghars est révolue et que commence celle des hommes d'affaires, puisque la puissance du Glaoui ne peut plus s'affirmer par les armes, il fera, lui aussi, de la politique et des affaires à l'européenne, comme les « Français qui ne sont plus ceux d'avant. »

Il est pratiquement maître d'un pays qui excite les convoitises, de sols riches et de sous-sols fabuleux. Toutes les terres collectives ou privées confisquées par les grands caïds au cours des opérations militaires que nous leur avions demandées l'avaient été au nom du Maghzen puisque les grands caïds en étaient officiellement les représentants. C'est en cette qualité que les grands caïds désignaient pour ces biens annexés des khalifas chargés de les administrer. Khalifas qui étaient tout naturellement des gens de la famille ou de la clientèle de ces grands seigneurs.

On voit la confusion qui s'ensuivait lorsqu'à l'aliénation de l'un de ces biens il était nécessaire de produire les titres de propriété. Aussi, le Glaoui, pour ne parler que de lui, avait-il à son service quelques notaires, des « adouls » qui se faisaient fort, au moment opportun, soit de fabriquer un testament en bonne et due forme, soit de régulariser la possession de telle

propriété que le maître désirait céder.

Ces abus, dont beaucoup trop d’Européens ont été bénéficiaires, ont été à l’origine de la création par l’administration du Protectorat de la Conservation Foncière, chargée de la protection de la proprieté indigène, mission que longtemps elle assuma avec les difficultés que l’on imagine, surtout lorsque les puissants amis parisiens du Glaoui, secondé par d’excellents avocats, jugeaient nécessaire d’intervenir.

On ne put toutefois éviter des scandales comme le rapt des terres Mesfioua, confisquées par les Glaoua au nom du Maghzen, opération comme beaucoup d’autres. Celle par exemple de la Société des Olivettes Marocaines dont le sénateur Chaumet était président. Des combinaisons sur lesquelles il vaut mieux jeter un voile pudique... C’est sans doute de cette époque de l’entre-deux guerres que date l’invention de ce précepte coranique qu’on serait bien en peine de trouver dans le Livre et qui voudrait que la terre appartînt à celui qui la met en valeur.

Découverte par Epinat, la mine de cobalt de Bou Azzer, dans le Draa, c’est-à-dire en zone d’influence glaoua, était la plus importante affaire du commandement de Thami. En 1938, elle lui rapportait annuellement plus de trois millions de francs de l’époque. Le gisement, situé sur le territoire des tribus des Aït Tesla et Aït Semgane, avait déjà été signalé en 1930 par le capitaine Paulin, l’officier qui avait eu la charge ingrate du premier poste de Telouet, au cours de travaux de piste. Les indigènes se servaient de ce minerai (un cyanure) comme mort aux rats et n’en extrayaient que quelques dizaines de kilogs par an.

En avril 1931, l’exploitation commença pour le compte d’une société constituée entre le groupe C.T.M. et le Glaoui. C’était la Société minière de Bou Azzer et du Graara. Le Pacha y apportait « les droits d’usage qu’il possédait sur le gisement, en vertu du droit coutumier indigène et des travaux effectués ». Personne n’a jamais su de quels travaux il s’agissait. Or, à cette époque, les collectivités indigènes avaient un tuteur légal qui était le Directeur des Affaires Indigènes et elles n’auraient pu céder leurs droits sans son autorisation. Elles avaient eu si peu recours à cette formalité qu’elles se considéraient comme propriétaires du gisement et victimes d’une spoliation.

Le colonel Chardon, à cette époque chef du Territoire, interdit les travaux qui furent néanmoins exécutés, car M. Epinat qui prêtait volontiers et bénévolement ses camions pour le transport des troupes, était l’un de ces personnages à qui on ne peut rien refuser. Il y eut même un concurrent,

adversaire du Pacha, El Houssine Demnati, dont le palais de Taroudant était le plus riche de la région, pour s'opposer aux travaux par la force. Les agents du Glaoui lui tuèrent un homme et en blessèrent trois.

Vint, en 1932, la création du Bureau de Recherches et Participations minières, organisme chargé entre autres choses de préserver les droits de l'Etat chérifien sur les découvertes minières. Le nouveau régime de « déclaration de découvertes » et de « zones de prospection temporaires », concédées pour un temps et selon des conditions déterminées, parut le 5 février 1932. Il impliquait la régularisation des découvertes antérieures. Il y avait danger que le gisement de Bou Azzer fût déclaré par un concurrent comme le Demnati avant que la C.T.M. eût régularisé une situation déjà passablement contestée.

Mais Epinat était de ceux qui savaient ce que le « Bulletin Officiel du Protectorat » allait publier le lendemain. Il déposa le jour même de la publication une déclaration de découverte hors de zone de prospection temporaire, c'est-à-dire en zone d'insécurité, Cela supposait que dans la journée du 5 février, il avait, non seulement pris connaissance du « Bulletin Officiel », mais sollicité et obtenu l'autorisation de se rendre en zone d'insécurité (la région du Draa était encore déclarée telle en 1932), découvert, reconnu et photographié le gisement, rédigé et déposé sa déclaration. Ce qui, pour les naïfs pouvait dénoter un don d'ubiquité et une puissance de travail peu ordinaire ! Moyennant quoi, les droits de la C.T.M. et du Glaoui se trouvèrent consacrés et ceux des Aït Tesla et des Ait Semgane réduits à néant.

C'est sans plus se soucier du règlement des collectivités qu'à la même époque le Glaoui obtint de la Compagnie Mokta el Hadid un contrat lui assurant 5 % du revenu du minerai de manganèse produit par la mine de l'Imini qui, en 1938, rapportait au Pacha deux millions de francs par an. Si Thami finit par estimer que c'était peu au regard des soixante millions de revenu de la mine. Ce qui provoqua un conflit entre le Pacha et sa puissante associée. On ne pouvait mener un tel procès sans évoquer la légitimité des droits du Pacha. Thami avait d'excellents avocats, Felix Guedj et M. Paul-Boncour. Mais les intérêts étaient si considérables que la raison d'Etat fit mieux qu'eux en suscitant une transaction justifiée par « l'intérêt national ».

Les préoccupations financières du Glaoui s'accentuent à mesure que notre contrôle se resserre sur son commandement. Le Pacha ne peut accroître sa zone d'influence et, simultanément, augmente son train de vie fastueux. La fortune du Glaoui est pourtant considérable. Elle a son origine au temps du

grand-vizirat de Madani qui permit à celui-ci d'acquérir et de garder, malgré sa disgrâce, d'importantes propriétés dans le Haouz de Marrakech, à Fès, à Rabat, à Tanger et à Casablanca. Une estimation de ces biens immobiliers faite en 1938 les chiffrait à environ 110 millions de francs (quatre milliards d'anciens francs actuels)[1] auxquels s'ajoutaient environ 70 millions de revenus annuels de toute sorte depuis son traitement de Pacha, sa part de « ferd » impôt spécial pour le territoire d'Ouarzazate qui rapportait à Thami 2.325.000 francs en 1938, jusqu'aux revenus miniers dont nous avons parlé. On y trouve même la location des casbahs !

Déduction faite des dettes du Pacha à cette époque, l'excédent d'actif représentait encore 96 millions de francs autant qu'on en puisse juger à travers une comptabilité que son homme d'affaires de Casablanca, Perez, n'a jamais pu complètement mettre en ordre.

Cette estimation de 1938 accuse d'ailleurs une récession de l'ordre de 30 millions de l'avoir immobilier de 1931. En 1931 (on vient de lui conférer la Médaille Militaire), après avoir, en 1928, négocié sans y parvenir un emprunt de cinq millions auprès de la Banque Anglaise de Casablanca, le Glaoui se résoud à demander au gouvernement français un prêt de cinquante millions (deux milliards et demi d'anciens francs actuels) pour payer ses créanciers. Il offre en garantie ses propriétés de Marrakech évaluées à 22 millions, celles du Haouz (36 millions), celles de Rabat (30 millions) et celles de Casablanca (26 millions). Ses propriétés de Tanger étaient, en outre, évaluées à 25 millions.

On conçoit la mauvaise humeur des colons français lorsque fut accordé au Pacha, avec la bénédiction du Parlement, ce prêt sur vingt-cinq années qui représentait à peu près le double des dettes de la colonisation. L'Etat français qui avait dû donner sa garantie à la Caisse des Dépôts et Consignations, a rarement connu débiteur plus récalcitrant que Thami et jamais débiteur n'a connu un Etat prêteur plus complaisant. Thami se souciait aussi peu de payer les intérêts que de rembourser le capital. On peut même dire qu'il y mit une mauvaise volonté évidente. Il jouait avec habileté de son prestige et des services rendus pour tuer dans l'œuf toute tentative trop voyante de recouvrement de la créance. Il n'était même pas loin de considérer ces cinquante millions comme un dédommagement. La lettre qu'il envoie en 1937 au général Noguès, alors Résident général, est significative :

« Pendant quinze ans, les effectifs des postes créés ont été entretenus par moi entièrement à mes frais... Quelle dépense en hommes et en capitaux ai-je

consentie à la France, personne ne le saura jamais. Non seulement les frais des expéditions ont été payés par moi sans aucun subside de l'Etat Français, mais j'ai assumé au retour les conséquences financières qui en étaient la suite. Les pertes importantes subies par mes tribus et qui se sont chiffrées par des milliers de morts m'ont mis dans l'obligation de dédommager les familles des tués, si bien que je paie encore des indemnités à un grand nombre d'entre elles...

« Au moment de la signature des contrats, je n'ai pas voulu, par fierté naturelle, parler moi-même des dépenses considérables que j'avais assumées pour étendre l'influence de la France. J'attendais que les responsables de la France prennent eux-mêmes l'initiative de faire balance équitable entre les dépenses que j'avais faites et les sommes qui m'étaient avancées... »

Il se plaint des tracasseries dont il est l'objet et s'indigne de recevoir de fonctionnaires subalternes des rappels incompatibles avec sa dignité. « Ces faits, dit-il, peuvent diminuer mon autorité, créer un état d'esprit nuisible au maintien des excellents rapports que nous avons toujours eus. »

C'était, en termes à peine déguisés, une demande de remise de sa dette qui, d'ailleurs, la guerre aidant, ne fut jamais réglée.

La famille elle-même n'échappe pas à cette soif dévorante. Thami s'est fait désigner comme tuteur des héritiers de Madani et il renouvelle l'opération lorsque, en 1933, le neveu Hammou remet à Dieu son âme tourmentée. Il peut paraître surprenant, compte tenu des rapports plus que tendus entre Thami et Hammou que celui-ci ait laissé un testament pour désigner le Pacha comme tuteur de ses trois enfants. Les adouls de Thami seraient intervenus, si l'on en croit une curieuse anecdote qui a circulé à l'époque de bouche à oreille. Dès le lendemain de la mort d'Hammou, un adel du Pacha aurait apporté à l'enregistrement, en même temps que le testament, un acte d'achat immobilier. Le testament fut enregistré sans peine, mais pour l'acte d'achat, l'employé réclama une quittance de la taxe urbaine. Et l'on prête à l'adel cette réflexion : « Comment ! tu me cherches des histoires pour cet acte de vente qui est absolument authentique, alors que tu as enregistré sans difficulté l'acte de tutelle que j'ai rédigé cette nuit ! »

Mais peut-être cette histoire n'est-elle pas plus vraie que tant d'autres qui ont été contées, en particulier sur la condition misérable qu'il fit aux enfants de Madani. A la décharge du Glaoui le bénéfice du doute ; à sa charge le vraisemblable.

*

Les Sultans, les Résidents généraux, les chefs de Région passent, le Glaoui reste. Il a connu Moulay Hassan, Moulay Abd el Aziz, il a, avec son frère « fait » Moulay Hafid, il a connu Moulay Youssef, souverain sans relief. Moulay Youssef est mort en 1927,empoisonné, disent certains. Un adolescent lui succède, Sidi Mohammed, qu'on a choisi dans les réserves de sa progéniture, battu comme plâtre et traité avec le plus parfait mépris. Il y a longtemps que le Sultan n'inspire plus au Glaoui la vénération de circonstance qui aplatit les caïds devant Sa Majesté chérifienne, au cours de la cérémonie de la Hédya, hommage collectif que les chefs et les notabilités des tribus étaient tenus de rendre au Sultan dans les grandes occasions.

Devant le Sultan à cheval, la Heyda faisait courber l'échine à tout un peuple de notables psalmodiant des oraisons à la gloire du Prince. Pendant trois jours, dans le « mechouar » l'immense esplanade qui précède le Palais de Rabat, les délégations de toutes les tribus du Maroc se présentaient en vagues successives devant l'impérial cavalier drapé de blanc et impassible sous son parasol vert. Un personnage important, le « caïd mechouar » les faisait avancer : « Sidi, voici les gens de Fès ! » Et les gens de Fès se courbaient jusqu'à terre en saluant le prince d'une voix monocorde. Puis le caïd mechouar les faisait disparaître promptement, au besoin à coups de canne. « Sidi, voici les gens d'Ouezzane ! » Et les gens d'Ouezzane s'avançaient et se courbaient...

Pendant ce temps, des serviteurs prenaient possession des cadeaux obligatoires. On a connu certain Sultan, grand amateur de chevaux blancs. Les écuries impériales étaient bien pourvues de ces nobles bêtes qu'on vendait avant la Hedya aux riches sujets désireux de manifester leur loyalisme de façon particulièrement agréable à Sa Majesté. Ces cadeaux à quatre pattes retournaient ainsi aux écuries en attendant les acheteurs de la prochaine Hedya.

Ces démonstrations de fidélité n'étaient naturellement pas du goût du Glaoui qui savait ce qu'était un Sultan pour en avoir fait un. Un jour — peut-être était-ce sur les instances de Lyautey — il parut à la Hedya mais se montra si peu disposé à plier l'échine qu'il fallut que le caïd mechouar l'y obligeât avec la rudesse que lui conférait son ministère. On ne vit plus le Pacha à la Hedya et son absence à celle de l'Aid el Kebir 1927 fut remarquée. On lui en fit remontrance dont il ne tint aucun compte. Quelques mois plus

tard, à l’avènement de Sidi Mohammed, il fit mieux. La tradition voulait qu’hommage soit rendu au nouveau souverain dans toutes les villes de l’Empire en présence du khalifa de sa Majesté qui était à cette époque à Marrakech Moulay Driss.

Selon l’usage, toutes les corporations étaient représentées. Le Pacha y adjoignit des danseuses et des violonistes, ce qui était un flagrant manque de respect à la mémoire du souverain décédé. La cérémonie terminée, les artisans furent convoqués à la demeure du Pacha pour rendre à celui-ci le même hommage que celui qui venait d’être rendu au Dar el Maghzen. Le khalifa du Sultan en pleura de honte.

Les hommes passent. Le M’Touggi et le Goundafi meurent en 1928. Thami reste le seul grand caïd, le dernier « portier de l’Atlas » dont il n’a plus toutefois, que les clefs symboliques. Il a été le témoin d’un Maroc que la plupart de ceux qui l’entourent n’ont pas connu. Sauf une courte interruption, il est Pacha de Marrakech depuis 1909. Il connaît sa ville mieux que personne. Il règne depuis 1918 sur un nombre respectable de tribus. Sa puissance paraît mieux assise que celle d’un Sultan dont — l’expérience l’a montré — on se débarrasse plus facilement que d’un grand caïd. Tout cela et l’appui considérable de la « tribu glaoua de l’Oued Seine » lui donne un poids qui grandit d’année en année, à mesure que les circonstances remettent providentiellement en question l’élimination souhaitée par le général Daugan et qui, déjà, est devenue pratiquement impossible.

Le mariage d’amour entre la France et le Pacha est devenu un mariage de raison. On finit, bon gré mal gré, par s’accommoder du caractère du conjoint avec qui on est lié pour le meilleur et pour le pire.

Le seul homme que Thami ait vraiment respecté était Lyautey ; il s’est servi de tous les autres. Lyautey partant, c’était une certaine France qui quittait le Maroc, une France qu’il aimait à sa manière, sans doute, avec laquelle il avait des affinités... Elle s’était présentée à lui sous un jour prestigieux lorsqu’il avait pu comparer sa puissance à l’anarchie d’El Hiba. Elle était pour lui le « nec plus ultra » de l’Occident et il n’est pas impossible qu’il en ait conçu du dédain pour ses frères de race ce qui expliquerait bien des gestes impitoyables.

La France avait introduit dans le vieux Maroc un sang nouveau, des idées nouvelles. Elle apportait au début dans le désordre marocain l’ordre et la logique. Elle apportait l’Occident et Thami avait misé sur l’Occident pour acquérir des dimensions nouvelles qui devaient le mettre au-dessus d’un

M’Touggi et d’un Goundafi cristallisés dans leur race et leur fonction. Cette démarche vers l’Occident, mêlée aux sourdes sollicitations de son sang berbère ne pouvait faire du Glaoui que le personnage composite, contradictoire, qu’il offre encore aujourd’hui à ceux qui répugnent à enregistrer les jugements sans nuances qu’on a portés sur lui.

Thami s’est abouché à plusieurs reprises avec des nations étrangères. On connaît ses relations avec l’Angleterre, et Winston Churchill qui aimait peindre les paysages marrakchis était de ses meilleurs amis. En août 1930, et sans demander l’autorisation à personne, il se rendit à Berlin pour y négocier, croit-on, le rachat des biens des Manessmann dans le Sous. Il est bien possible qu’à cette époque, les Allemands aient songé à renouer le fil de leurs intrigues d’avant-guerre au Maroc. Plus tard, sous le régime hitlérien, au cours de l’été 1938, un renseignement parvenu à Alger indiquait que « les Allemands envisageraient, en cas de guerre avec la France et l’Angleterre, d’offrir à l’Egypte la suzeraineté du Proche-Orient et celle de l’Algérie et du Maroc à un émir de Marrakech » D’où venaient ces avances ? Du Pacha ou de l’Allemagne ? Une trahison de Thami était impensable. Peut-être a-t-il cédé encore une fois à la tentation d’un chantage qu’il était moralement incapable de pousser jusqu’à ses extrêmes limites ? Le plus sûr est que l’Allemagne cherchait à le compromettre pour le détacher de nous.

Thami soigne sa propagande partout où il va. On le trouve à Rome en 1931. En 1936, il donne à Venise une fête grandiose pour laquelle il dépense 500.000 frans de l’époque. Mais, pas plus à Londres qu’à Berlin ou à Rome, il ne pouvait mieux se sentir chez lui qu’à Paris.

Il est hasardeux de dire comme l’ont fait ses thuriféraires que Thami a aimé la France. Il faudrait pour pouvoir l’affirmer que le Français et le Berbère aient une conception identique de l’amour. Un sentiment aussi subtil est une parure qui ne peut qu’être taillée aux mesures d’une race et il est vain de la concéder sans retouches aux gens de l’Atlas, du Rif ou du Tafilalet. Nous avons beaucoup souffert moralement et physiquement de notre tendance à juger en fonction de nos propres concepts le comportement de gens qui n’ont pas la même conception que la nôtre du bien et du mal, de la vie commune, de la famille, de la société. D’où notre déconvenue de n’avoir pas trouvé de reconnaissance chez ceux que nous avons obligés. Chez un homme aussi complexe que le Glaoui, il est bien difficile de dégager ce qui était du ressort de l’intérêt et ce qui était du ressort du sentiment.

Il est bien difficile de faire passer le Glaoui pour un sentimental mais

injuste de soutenir que son alliance avec la France n’avait que des motifs sordides. Il a séduit beaucoup de Français et de Françaises mais la séduction a joué dans les deux sens. Quant à savoir si cette séduction était condamnable, il convient de se méfier des professeurs de morale que le scandale et la tentation n’ont jamais guettés parce qu’il étaient de trop petites gens.Comme celle de tout individu, la vie du Glaoui était faite d’ombres et de lumière mais sa position l’exposait à la vue des foules.

Les moyens de séduction de Si Hadj Thami sont restés célèbres. Dans ce siècle que deux guerres inhumaines ont vidé de toute poésie, nos contemporains ont gardé la vague nostalgie des fastes de jadis, des féeries orientales, des princes et des princesses, à condition, bien sûr, de n’avoir pas à supporter les frais des uns et les humeurs des autres. Le commun des mortels voit Louis XIV à travers Versailles ; il voit le Glaoui à travers son palais marrakchi.

Si blasé que l’on fût, il fallait bien, dès les mornes entrées franchies, succomber à l’émerveillement qui laissait pantois tout esprit critique. Le décor n’était pas seul sans égal, l’hospitalité du maître l’était aussi et les femmes, quelle que fût leur condition, n’étaient pas les moins sensibles à ce paradis terrestre où les fleurs parfumaient des jardins de rêve et où d’épais tapis feutraient l’intimité des salons superbes meublés de divans « profonds comme des tombeaux ».

Toute tentative de description de cette immense demeure qui avait tant de secrets, y compris ceux de l’alcôve, est découragée par une admirable page de Colette, assez peu connue pour qu’on la rapporte intégralement :

« Qui sait avant d’entrer que c’est un palais ? C’est un mur comme tous les murs, couleur de crépuscule pâle ; couleur de terre, couleur de ciel. Les hommes, assis sous les porches, sont pareils à tous les hommes d’ici, sous tous les porches marocains.

« Au bout du couloir non pavé, le petit cloître rectangulaire est si simple et si frais et désert ! Un chant de prière décèle une toute petite mosquée que le Pacha fit construire pour lui et ses amis du voisinage. Ni gardes ni serviteurs visibles, sauf une ombre d’homme qui rêvait contre une porte. Elle appuie un bras sur cette porte qui s’ouvre. Un autre couloir étroit où commence le revêtement de mosaïque. Au bout du couloir, un homme haut, tout blanc. El Hadj Thami Glaoui.

« Grand œil creux, rêveur et comme craintif. Le petit menton des capricieux et des violents sans frein. Nous ne saurons rien d’un tel homme,

sinon sa douceur étudiée, sa parfaite politesse presque sans paroles, car il recule devant le langage français et fait des façons à cause d'une faute, comme un chat qui ne veut pas boire tant qu'on le regarde. Il entend tout — ou presque tout. Il parle peu — Samuel Rimoj traduit.

« Il nous guide dans les salles longues, meublées de divans, fraîches, embaumées de cèdre et du bois de coumarine qui brûle.

« Sa chambre à lui, c'est ce long, cet étroit rectangle imprégné de parfums, flanqué de divans dont les coussins, comme le siège, sont de soie blanche. Un lit tout voilé de gaze blanche brodée de rose tendre : c'est dans le lit de Clara d'Hellébeuse que dort le maître de milliers d'hommes. Sa main, noire sur le rideau de gaze blanche, découvre la couche... »

C'est peut-être à la suite de cette visite émerveillée que Si Hadj Thami s'inscrivit parmi les commanditaires de l'institut de beauté de la maman de Chéri. Elle avait été précédée par des visiteuses plus fracassantes et non moins portées sur les délices orientales, telle Cécile Sorel qui y gagna, dit-on, une vaisselle d'or et la jouissance supplémentaire d'interpréter le « Mariage de Figaro ». Ce qui valut à l'illustre Célimène les honneurs de l'« Excelsior » avec une photographie la représentant en costume Louis XVI au bras du seigneur de Telouet.

Le Glaoui dispose encore de tous les sortilèges de la montagne et d'un peuple qui, en vêtements de fête, danse l'aouach à la casbah de Telouet dans la douceur infinie des soirs marocains, sous le velum bleu sombre d'un ciel sans nuage. Voix et sons résonnent étrangement dans l'air pur de la montagne. Les personnages colorés qui surgissent de la nuit à la lueur des brasiers semblent venus d'un monde surnaturel. Ils ont une quatrième dimension. Un ballet d'ombres démesurées accompagne sur les murs les rythmes lancinants. Chants et danses sont entourés d'un monumental silence. Une paix religieuse participe pour quelques heures à la joie populaire. Les spectateurs subjugués ne pensent même plus à regarder le maître en djellabah grise qui, assis sur des tapis de haute laine, comme sur un parterre de fleurs, fixe un regard rêveur sur la haie mouvante des filles aux robes brodées, alourdies de bijoux d'argent. Peut-être chosit-il celle qui, demain, ne se parera que pour lui.

Les succès féminins du Glaoui appartiennent à la petite histoire. S'il n'a pas eu le privilège de cette sorte de conquêtes, d'autres, et plus haut placés, y mirent moins de formes. Très rares sont ceux qui savent comment le jour de son entrée dans sa capitale, tel jeune Sultan désireux sans doute de manifester

son intérêt pour le commerce local, accorda une audience très particulière aux vendeuses d'un grand magasin. Tant il est vrai que dans ce pays il ne fallait s'étonner de rien.

Dans ce domaine, le Glaoui avait assez de moyens pour exciter la jalousie de ceux qui en étaient dépourvus. Les bijoutiers parisiens ont fait d'excellentes affaires avec ce client fastueux. Ce qui n'a pas empêché certains de dire que les bijoux qu'il offrait si généreusement, souvent pour le plaisir de se montrer grand seigneur, n'étaient rien d'autre que ceux qu'El Biaz confisquait aux prostituées de Marrakech.

Les beaux gestes étaient sa suprême élégance. Surprenant un jour à Paris un fils du M'Touggi attendant l'autobus, il juge cela indigne d'un enfant de chef de grande tente. Il l'emmène au garage le plus proche pour lui acheter une voiture. Il n'était guère d'invité à Dar Glaoui qui ne ressortît avec un souvenir de prix, les plus précieux allant aux femmes pour qui il avait une passion qui devint bientôt hors de proportion avec les possibilités de son âge. Ce qui l'amena sur ses vieux jours à user de subterfuges dont les Arabes ont le secret ou que les pharmaciens ne délivrent que sur ordonnance. Pratique assez courante en ces pays de feu où la virilité est érigée en règle absolue pour qui doit tenir son rang d'homme. Moulay Hafid ne dédaignait pas d'en faire bénéficier ses hôtes en assaisonnant les mets qu'on servait à sa table d'aphrodisiaques puissants et de réflexions égrillardes.

Quant aux plaisirs parisiens du Glaoui, ils lui valurent de la part de ses ennemis le titre de « Sultan des boîtes de nuit ». Que ce soit à Paris ou à Vichy, il entretenait une cour où les parasites étaient légion et cachaient à peine leur plaisir de « faire payer le nègre ». Mais le prestige du Glaoui — qui n'était pas dupe — interdisait qu'il refusât quoi que ce soit à quiconque savait lui donner les apparences de la sympathie. Beaucoup de papillons de nuit vinrent se dorer les ailes à cette flamme éblouissante. C'était, a-t-on dit, avec l'argent des « meskines » de l'empire glaoui. Mais d'où vient celui de tous les pontifes qui brillent dans les chapelles du Paris nocturne ou qui verdissent devant les tapis des casinos !

Ne considérer le Glaoui que sous ce jour, c'est commettre une cruelle injustice.

*

Puis vient la guerre et d'abord la défaite de la France. On peut croire que

l’occasion est belle pour le Maroc d’abandonner sa protectrice blessée et humiliée. Il n’en est rien. Une amicale collaboration entre le Sultan et le général Noguès, le plus habile des successeurs de Lyautey, permet au Protectorat de passer ce cap difficile.

Le Glaoui, quant à lui, n’a plus à jouer le rôle qui lui était dévolu naguère. Mais il n’en reste pas moins fidèle sans que la moindre ombre vienne ternir cette fidélité. Sa puissance nous est utile ; elle est à notre service. Il croit au triomphe de la cause française et sait faire partager sa conviction par tous ceux qui sont sous ses ordres. Les services matériels qu’il nous rend sont moins spectaculaires que ceux qu’il nous a rendus un quart de siècle plus tôt mais il sont efficaces.

Alors que, tout en affichant pour le Maréchal Petain une admiration qui n’était pas feinte et qui, il faut bien le dire, fut pour beaucoup dans la tranquillité du pays, le Maroc prépare clandestinement les moyens de la revanche, le Glaoui fait savoir qu’on peut compter sur lui et la force qu’il représente et nous assure de son « entier concours pour la préparation du second acte du drame »[2].

Plus tard, le Glaoui écoutera pensivement les récits de batailles que lui fera son fils El Mehdi, lieutenant de spahis sous les ordres de Juin. Le vieux seigneur ne retrouvera plus dans ces boucheries les festivals d’audace de jadis. La guerre n’est plus l’art de vaincre, mais celui de tuer. A distance et aux moindres risques. Du moins reste-t-il d’admirables reflets du courage de sa race dans les montagnards qui, sous leur djellabah grise, bravent l’enfer pour atteindre et délivrer la Ville Eternelle, la Mecque des Roumis. Du moins, le sang des Glaoua ne mentira pas lorsque tombera en plein combat le lieutenant El Mehdi, et la France montrera-t-elle enfin son vrai visage lorsqu’à Venafro, le général Juin essuyera une larme devant sa tombe.

Au Glaoui couvert de rubans et de dignités au point qu’il eût fallu inventer des croix pour lui, la mort de ce fils apportait un honneur suprême et un titre nouveau à la reconnaissance de la patrie de Lyautey.

Mais déjà, sur la colline d’Anfa, Roosevelt avait sorti de ses bagages, devant un Sultan ébloui, le miroir aux alouettes du droit des peuples à disposer d’eux-mêmes et suscité les mirages de l’indépendance.

L’apprenti-sorcier préparait ainsi sans le savoir le suprême combat du fils d’Ibibat.

IX

LE SULTAN DE L'ISTIQLAL

En 1950, le Glaoui va engager sa dernière bataille plus dure, plus incertaine que toutes les autres parce qu'il lui faudra, cette fois, affronter une force politique, des hommes et des idées puissamment soutenus par l'étranger. Il ne s'agira pas de vaincre des sujets récalcitrants mais une idéologie incarnée par le Sultan Mohammed V.

Le Glaoui a soixante-quinze ans. Il est fatigué, malade, on dit même qu'il ne se maintient plus que par des subterfuges médicaux. Son grand corps noueux semble ployer sous le poids de sa djellabah grise. Son visage couleur de cendre qui n'a jamais été beau, a pris un relief tourmenté que n'éclaire aucun sourire. La paupière droite s'abaisse sur un œil dont on n'aperçoit que la profondeur sombre ; l'autre resté terrible, assume à lui seul la mission de révéler les ardeurs d'un âme indomptée trahie par son enveloppe mortelle. Drapé de blanc, le Glaoui apparaît comme une vieille femme prête à s'assoupir. Il n'y a en lui aucune autre majesté que l'aura indéfinissable qui l'entoure, inquiétante comme s'il traînait dans son sillage son lourd butin de splendeurs, de larmes et de sang. Derrière lui, la puissante silhouette noire d'Hadj Ider, intendant et garde du corps, héritier d'El Biaz pour les besognes qu'exige le service d'un tel maître... Pour beaucoup, le Glaoui est fini ; ce n'est plus qu'un personnage pittoresque, une vieille marionnette féodale oubliée dans le Maroc nouveau. Et pourtant, les événements vont révéler que cette force prodigieuse n'est qu'en sommeil.

Les journalistes attirés par la révolution qui s'annonce parlent beaucoup de lui mais ne le connaissent guère qu'à travers sa légende. On le sait grand seigneur féodal, plus ou moins converti au modernisme. habitué des palaces de Paris, de Vichy ou de Londres. On sait qu'il reçoit fastueusement, qu'il est immensément riche. On parle de ses Cadillac, on lui attribue des immeubles par centaines, des mines par dizaines et la moitié de Marrakech. On sait que

c’est un grand ami de la France et qu’il a passé une bonne partie de sa vie à guerroyer à la tête de ses cavaliers. On raconte même comment il a pris Fès pour y installer de force Moulay Hafid ! Tel journaliste anglais s’émerveille de sa force au golf, tel Américain de sa force au pistolet et à la carabine, tel Français du confort de son living-room, de son bar américain et de l’abondance de sa table. Tout ceci concourt à donner du personnage une idée artificielle à ceux qui n’ont ni le goût ni le temps d’approfondir les hommes et les événements.

Cette période ne sera, en somme, pour le public, qu’un épisode plus voyant que les autres de la lutte des Berbères soutenus par la France contre les Arabes soutenus par le nationalisme panarabe. Conception simpliste qui contribuera, avec la méconnaissance de la psychologie des personnages, à masquer les ressorts profonds de cette dramatique confrontation entre le Pacha et le Sultan.

Celui-ci est aussi mal connu, que son adversaire. Sidi Mohammed était le troisième fils de Moulay Youssef. Adolescent timide et effacé que rien ne désignait pour le sultanat, il était méprisé par le Ba Ahmed de son père, un certain Hababou qui avait misé sur les deux aînés. Pour la moindre peccadille (il était voleur) il était bastonné par les esclaves. Une brimade lui avait été plus sensible que les autres : on l’avait séparé de sa première femme. A la mort de Moulay Youssef, en 1927, il vivait reclus et solitaire dans un coin du palais de Fès.

La succession de Moulay Youssef était délicate et la mort du Sultan prenait le Résident général Steeg de court. Les aînés, sans envergure, étaient ambitieux. Les ulemas voulaient, quant à eux, sortir un vieil oncle de l’oubli. Les malheurs du jeune Mohammed firent sa fortune.

Soucieux de n’avoir pas pour interlocuteur un Sultan encombrant et rétif, Théodore Steeg convainquit les oulemas, fit boucler le palais de Fès par la Garde Noire et alla annoncer à Sidi Mohammed qu’il était Sultan. Le prince répondit par une question : « Va-t-on me rendre ma femme ? » Cette préoccupation conjugale était de bon augure pour la sérénité des relations entre le Sultan et le représentant de la France.

On vit plusieurs fois le jeune Sultan à Thorey, chez Lyautey qui le conseillait paternellement et jusqu’à la seconde guerre mondiale, il parut plus préoccupé des avantages du Trône que de ses responsabilités. Il se prit même d’une telle amitié pour le général Noguès qu’on le vit pleurer quand son ami quitta la Résidence.

Pourtant, la maturité ne manqua pas de préciser chez ce prince oriental les caractères propres à sa race et à sa fonction. Comme Abd el Aziz mais avec moins de légèreté, il profitait volontiers des avantages de toute nature que lui procuraient certains Français de son entourage immédiat. Mais les écarts parfois inavouables de son tempérament despotique n'intéressaient pas les autorités françaises. Pourvu qu'il ne s'occupât pas de politique, on le laissa maître de faire ce qu'il voulait dans son immense et laid palais de Rabat.

Les bonnes dispositions de Sidi Mohammed à l'égard de la France devaient même l'amener, vraisemblablement à l'instigation du général Noguès, à écrire le 10 septembre 1939, au moment où nous entrions en guerre, un mandement chérifien aussi fameux que tel discours de Ferhat Abbas devant l'Assemblée Algérienne, et qui fut lu dans toutes les mosquées :

« Avant la convention qui nous lie à la France, la guerre intestine régnait partout, de fraction à fraction, de tribu à tribu, de région à région. On se battait pour les plus petites futilités, les chemins n'étaient pas sûrs, les communications très mal assurées. Vous n'aviez de sécurité ni pour vous ne pour les vôtres ni pour vos biens ; il ne vous était pas donné d'avoir, en quoi que ce soit, l'assurance du lendemain et vous ne pouviez vaquer tranquillement à vos occupations par suite du manque de paix intérieure, indispensable pour tout travail et tout progrès.

« Depuis le Traité de Protectorat, la paix est assurée dans vos foyers, dans vos villes et dans vos campagnes ; vos routes sont aussi sûres que les rues de vos villes ; votre honneur est aussi sauvegardé que votre religion sacrée. En toute tranquillité, vous pouvez, en tout temps, vaquer à vos occupations pour assurer votre bien-être et celui des vôtres sans que le moindre souci vous préoccupe.

« Tous ces bienfaits nous font l'impérieux devoir d'en remercier la Providence. Mais notre vénéré Prophète a dit : « Quand quelqu'un a été l'auteur d'un bienfait qui vous touche, ne manquez jamais de lui en manifester votre reconnaissance, et si vous n'avez aucun moyen de le faire, demandez à Dieu de l'en récompenser. » Le croyant est d'ailleurs celui qui reste fidèle à ses engagements. Il est de notre devoir le plus absolu de manifester au gouvernement de la France notre reconnaissance pour tout ce qu'il a fait pour nous. Et le premier qui faillirait au devoir élémentaire de cette reconnaissance serait indigne de nos ancêtres et enfreindrait les ordres du Créateur qui nous a imposé le devoir de la reconnaissance et celui de nous

éloigner des ingrats ».

Et pourtant, le 10 avril 1947, dans son retentissant discours prononcé sur la Place du Grand Socco à Tanger, le même souverain déclarait :

« Nous avons perdu par inconscience les plus sacrés de nos droits : l'unité de notre pays, déchiré par les fautes successives que nous avons commises à son égard. Et nous poursuivons ainsi le triste cours de notre malheureuse vie, séparés en faibles tronçons sur tous les domaines d'action... »

Huit années seulement séparent cette autocritique du mandement exaltant au nom du Prophète le peuple marocain à la reconnaissance envers la France. Huit années riches d'événements qui devaient changer la face du monde et remettre en question des équilibres aussi chèrement acquis que maintenus. Huit années au cours desquelles, à la faveur de la confusion générale, des hommes nouveaux devaient, au Maroc même, se faire les propagandistes souvent fanatiques d'idées déjà anciennes mais rénovées et mises au goût du jour par le bouleversement mondial.

C'étaient ce fils de muphti, peut-être descendant du Prophète, Allal el Fassi, entré dans la politique en 1930, personnage violent, xénophobe et raciste, fondateur de l'Istiqlal ; Ahmed Balafrej, pénétré de culture française et cependant anti-français acharné, personnage froid, secret et sceptique ; Mehdi ben Barka, secrétaire général adjoint du parti, ancien élève du Lycée Gouraud de Rabat, licencié en mathématiques, intelligent, fanatique, ayant la haine profonde non seulement de la France mais de l'Occident ; Omar ben Abdeljelil, riche agriculteur dont un frère, converti au catholicisme, franciscain sous le nom de Père Jean Abdeljelil, servit d'intermédiaire entre l'Istiqlal et les Chrétiens progressistes français.

Il y eut enfin le Président Roosevelt... En janvier 1943, dans l'une des somptueuses villas réquisitionnées sur la colline d'Anfa à Casablanca, le Président des Etats-Unis ouvre à Sidi Mohammed les perspectives d'une émancipation qui aura le soutien de la puissante Amérique. La promesse est enregistrée non seulement par le Sultan, mais aussi par son fils Moulay Hassan dont les sentiments pour la France ne sont pas des plus amicaux, ce qui l'amène tout naturellement à pactiser avec l'Istiqlal.

Mais Roosevelt disparu, la promesse n'est pas tenue aussi résolument que les nationalistes l'auraient voulu. L'Istiqlal en conçoit un certain dépit. Quelques années plus tard, un journaliste portugais qui demandait à un nationaliste influent ce qu'il pensait des Juifs, obtint cette réponse : « Oui, nous détestons les Juifs. Ce sont eux qui nous ont livré aux puissances

européennes. Ce sont eux aussi, maintenant, qui ont poussé les Etats-Unis à ne pas accomplir les promesses que Roosevelt avait personnellement faites au Sultan ».

Quelques mois plus tard, la machine infernale se met en branle. Notre départ forcé du Levant suscite des remous chez les nationalistes qui veulent profiter de l'occasion. De novembre 1943 à février 1944, les villes marocaines s'agitent. Ahmed Balafrej est arrêté pour intelligences avec l'Allemagne. C'est le signal d'une tentative d'insurrection qui atteindra Rabat, Salé et Fès et durera jusqu'au 7 février. A Rabat, aux portes du Palais Impérial, un ouvrier français est massacré. L'émeute traverse la ville européenne, atteint le Mellah. Des agents de police sont tués. Il faut faire intervenir la 2e Division blindée, en formation dans les environs de Rabat. On découvre dans la médina des monceaux de lames de ressorts affûtées comme des rasoirs. A Fès, dans la mosquée Karaouyine, un auxiliaire de police marocain est écorché vif à coups d'ongles par les fidèles qui défilent devant lui.

Le Sultan avait précédemment condamné le complot ; maintenant, il se tait. Il commence à supputer tout le profit qu'il pourrait tirer du bouleversement du monde, de la contribution du Maroc à la victoire, des appuis extérieurs qui ne lui font pas défaut, même de la part des amis de la France. Peut-être rêve-t-il même d'un protectorat de la généreuse Amérique qui serait l'antichambre idéale de l'indépendance.

Partout les nationalismes secouent les cadres rigides forgés par l'Occident. L'Amérique accorde l'indépendance aux Philippines, l'Angleterre se retire des Indes, la Libye arriérée est promise à la liberté par l'O.N.U., l'Indonésie s'insurge contre les Pays-Bas. La Ligue Arabe, enfin, donne au monde musulman l'illusion d'une unité longtemps désirée mais jamais réalisée. Pourquoi, alors que tant de peuples restés très en retrait de la civilisation moderne se voient installés dans la plénitude de leurs droits, n'en serait-il pas de même du Maroc qui, en quarante années, a rattrapé plusieurs siècles de retard ? Et que resterait-il de la dignité d'un Sultan qui, en dehors de cet universel effort d'émancipation, continuerait à subir la tutelle de l'étranger ?

Le peuple français lui-même, avec la Résistance, donne l'exemple du patriotisme, sentiment inconnu au Maroc mais qui pourrait y être acclimaté avec profit. Pourquoi Mohammed V ne serait-il pas le « Sultan national » que Jaurès voyait en Moulay Hafid ?

Tout cela se murmure dans les salles froides du Palais, autour du jeune

prince Moulay Hassan que l’on présente maintenant comme l’héritier du Trône, inaugurant ainsi un ordre de succession automatique qui fait bon mraché de l’avis traditionnellement requis des ulemas gardiens des usages dynastiques comme de l’orthodoxie religieuse.

Dans son palais marrakchi ou dans la casbah de Telouet, avec son fils aîné Si Brahim qui a remplacé en 1934 le défunt Hammou, le Glaoui observe et écoute ce que ses fidèles lui rapportent du lent envahissement du palais impérial par les gens d’Allal el Fassi, du noyautage toujours plus accusé de l’entourage du Sultan. Il suit l’effritement de la volonté de Sidi Mohammed sous la pression de partisans d’une indépendance qui serait l’arrêt de mort d’un Maroc auquel il est intimement lié. Son inquiétude est partagée par d’autres. Les caïds soucieux viennent lui faire des confidences et le caïd Raho le premier qui commande les Aït Ayache, aux portes mêmes de Fès. Ils lui répètent et finissent par le convaincre qu’il est le seul capable de prendre la tête d’une réaction salutaire contre le pourrissement de l’Empire. Seul dans les parages de Marrakech, le vieil El Ayadi que maints conflits d’intérêts ont détaché de l’alliance de jadis reste aveuglément fidèle au Sultan. El Ayadi rêve depuis longtemps du pachalik de Marrakech.

Deux résidents généraux, M.M. Puaux et Labonne succombent à une lutte épuisante avec un Sultan qui refuse de nommer les caïds qu’on lui propose, de sceller les dahirs qui apporteraient les premières réformes nécessaires à l’évolution du Protectorat. C’est la « grève du Sceau » telle que la pratiquait Moulay Hafid au temps de Lyautey.

Alternatives de bouderies, de sourires, de refus, d’acquiescements trahissent le cheminement dans l’esprit du souverain d’une idée fixe, clairement exprimée dans le discours de Tanger qui devait être fatal à M. Eirik Labonne, pourtant acquis à un dialogue avec les nationalistes.

Mohammed V s’effraye parfois de sa propre attitude, revient en arrière, se fait plus complaisant pour, le danger passé, reprendre à pas prudents sa marche vers le but que lui assignent des conseillers qui ne relâchent pas leur pression. Mais le déroulement de la crise donnera la quasi-certitude que cette indépendance à laquelle il aspire, il la veut obtenir par lui-même et à son profit, plutôt que par l’action et au bénéfice d’un parti qui se sert de lui et l’inquiète par les perspectives d’une révolution où le trône pourrait être condamné. Il entend rester le maître de la situation. La France seule peut le soutenir efficacement, mais c’est précisément en l’attaquant qu’il doit donner des gages à ceux qui le pressent et le tiennent en sujétion.

Le Pacha de Marrakech a depuis longtemps essayé de jouer ce jeu, mais avec prudence et dans des circonstances moins favorables. Déjà, en 1913, le colonel Labonne a remarqué chez le jeune Thami un « certain penchant pour les idées néo-islamiques » et estimé qu'il se mettrait volontiers plus tard à la tête d'un parti « jeune marocain » pour le moment à peine esquissé. On le voit, en 1929 à Paris, au contact de musulmans « progressistes » hindous. En 1935, il fait pour la seconde fois le pèlerinage de La Mecque. Il y a des contacts avec les milieux panislamiques de l'Orient. On prétend même qu'il encourage en sous-main les idées nouvelles.

Nous avons à ce sujet le témoignage de Moulay Larbi el Alaoui, jeune Marrakchi, propagateur, entre les deux guerres, d'idées nationalistes et devenu en 1938 khalifa du Pacaha à la Mahakma de Marrakech. Le Pacha aurait, à cette époque, promuis son appui aux rédacteurs nationalistes de la « Volonté du Peuple ». Il est certain, en tout cas, que Si Thami entretenait dans son entourage des nationalistes convaincus comme le riche Egyptien Si Morsi Barakat, chef de ses musiciens, le poète de « Marrakech la Rouge » Mohammed ben Brahim, un des meneurs les plus ardents de la ville, qui fit trois mois de prison en 1937 après les incidents du séjour de M. Ramadier à Marrakech qui dégénérèrent en manifestation nationaliste. On accusa même Thami d'y avoir prêté la main. Il fut reproché au Pacha de protéger cet agitateur notoire. Il répondit qu'il le gardait près de lui pour surveiller sa plume qui était redoutable.

Mais le Glaoui restait prisonnier de son personnage et il lui fallut à plusieurs reprises sévir énergiquement, ce que les jeunes nationalistes lui reprochèrent vivement. Il finit par apprendre que lorsqu'on veut dîner avec le Diable il faut prendre une longue cuiller. C'est à travers sa propre expérience qu'il s'inquiétait du comportement de Sidi Mohammed.

Voulait-il naguère prendre des gages du côté nationaliste ? Voulait-il, comme on l'a prétendu, ménager des éléments troubles pour continuer à se montrer indispensable ? Les nationalistes, dans ce cas auraient été bien naïfs. On peut toutefois remarquer la relative modération des attaques nationalistes au plus fort de la crise. Ils le considèrent comme le « moghazni de la France » ; on va même jusqu'à employer le terme de renégat. Ce mépris cache mal les préoccupations de l'Istiqlal, conscient de la puissance que représente le Glaoui en pays berbère. Le « bloc berbère » était une réalité dont il fallait tenir compte.

Au journaliste Joseph Wechsberg qui l'interrogeait en 1952, Ahmed

Balafrej répondait : « Les vieux trucs ne marchent pas. Même le procédé qui consiste à nous monter les uns contre les autres ne marche pas. Les Français ont essayé de jouer Berbère contre Arabe. Il y a des différences entre les Berbères et nous, mais la poussée de surveillance de la police va nous unir. Les chefs des tribus berbères de l'Atlas souhaitent l'indépendance autant que nous mêmes. Le Pacha el Glaoui qui a misé sur les Français se bat pour une cause perdue. Il est où il est actuellement uniquement grâce à la protection de l'armée française. »

Pourtant, Si Thami tient énergiquement sa ville et ses représentants tiennent non moins fermement la montagne et le bled. Il faudra longtemps avant que le terrorisme atteigne à Marrakech et dans le Sud la virulence qu'il eut ailleurs, dès le début de la crise.

La France pour sa part donne l'impression de ne pas trop savoir ce qu'elle veut. Comme de coutume, on louvoie, on tergiverse, on donne des ordres à ne pas exécuter avant d'avoir reçu le contre-ordre. La crise est tantôt une affaire française, tantôt une affaire purement marocaine. Avec une telle politique de compromis suivis de durcissements, la plupart des initiatives sont maladroites. Avec la nomination du général Juin, en 1947, à la Résidence générale, la France donne un nouveau coup de barre. Le Sultan sent la menace et tente d'y parer par un accueil d'une cordialité qui paraît presque insolite : « Je n'ai pas à vous souhaiter la bienvenue ; vous êtes ici chez vous. » Paroles qui, au fond, n'engageaient pas beaucoup celui qui les prononçait. Mohammed V savait manier l'équivoque. La politesse pouvait ici prendre l'aspect de l'ironie ou de la condescendance du maître de maison qui reçoit dignement un hôte de marque qu'il n'a pas invité.

Le général Juin ne s'y laisse pas prendre et c'est sans surprise et sans plaisir que, présentant le nouveau ministre des Etats-Unis à Tanger au Sultan il entend celui-ci dire : « Nous avons ici beaucoup d'admiration pour le général de Gaulle qui nous a donné un si magnifique exemple de résistance à l'occupant. » Ces paroles prononcées par un Compagnon de la Libération avaient l'allure d'un défi et ne pouvaient manquer d'être entendues à Marrakech où le Glaoui prenait l'allure d'un « collaborateur », comme le général Juin prenait celle d'un gauleiter.

Pas plus qu'on ne peut obtenir de Mohammed V une condamnation de l'Istiqlal qu'il lui serait d'ailleurs impossible de prononcer, on ne peut attendre de lui de déclaration qui ne laisse transparaître des restrictions mentales. Que le général Juin lui demande de calmer ses sujets, il le fait en

ces termes : « Que notre peuple fidèle et dévoué se tranquillise et continue à vivre dans le calme et la paix et le maintien de l'ordre. Nous sommes, par la grâce de Dieu, attaché à servir ses intérêts. Nous ne saurions connaître la tranquillité d'esprit que le jour ou nous le verrons occuper la place qui lui convient parmi les nations. »

En 1950, au cours d'un voyage en France, Mohammed V demande l'abrogation du traité de Protectorat. Le Glaoui va entrer en scène...

*

Le Conseil du Gouvernement était une assemblée consultative qui se réunissait deux fois par an. Sa section française rassemblait les représentants élus, classés par collèges, de la colonisation, du commerce et du « tiers-état » ; sa section marocaine avait à peu près la même composition. Y assistaient en observateurs les pachas et caïds. Cette assemblée pittoresque offrait tous les échantillons humains de la population du Maroc. Quelques hommes bleus des lointaines solitudes mauritaniennes y étaient assis près des montagnards berbères. Ces visages burinés, ces peaux tannées par le soleil, ces burnous teintés par la terre rouge du pays zaian, contrastaient avec les faces soufflées et blêmes des « grands bourgeois de l'Islam ». Il serait exagéré de dire que tous avaient une exacte connaissance du rôle qu'ils tenaient sur ces bancs.

On voyait quelquefois, seule au bout d'une travée, impénétrable et immobile, la silhouette du Glaoui. A la tribune, près du Résident général, le vénérable Grand Vizir El Mokri faisait face à l'assemblée et s'abandonnait à de longues somnolences.

La plupart de ces hommes venaient là par obligation et ne prenaient jamais la parole. Quelques-uns en revanche, n'entendaient pas se cantonner dans le rôle d'auditeurs dociles. Il s'agissait surtout des représentants de la grosse bourgeoisie marocaine : Ahmed ben Lyazidi, riche agriculteur, fils de chaouch et ancien officier de spahis ; Mohammed Laraki, le plus gros négociant de tissus de Casablanca ; Mohammed Laghzaoui, propriétaire d'une entreprise de transports publics à Fès qui l'avait rendu milliardaire. Ces richissimes personnages étaient parmi les bailleurs de fonds de l'Istiqlal.

Le 12 décembre 1950, au début de la séance, le général Juin donne la parole à Mohammed Lyazidi qui doit présenter un rapport sur l'enseignement. C'est pour se plaindre, entre autres choses, de la désaffection

de la France pour l'enseignement traditionnel marocain tel qu'il se pratique dans les médersas et à l'université médiévale de Karaouyine. Tout le monde sait que c'est un domaine réservé puisqu'il touche à l'enseignement religieux où le Protectorat ne peut rien faire sans l'assentiment du Sultan.

— Je suis si peu l'ennemi de cet enseignement traditionnel, réplique le Directeur de l'Instruction Publique, et même de sa rénovation, que je me suis offert avec insistance à vous aider à l'organiser et que vous n'avez pas voulu.

— Il y a une raison pour cela !

Le général Juin qui sait où l'on veut en venir intervient : « Oui, un esprit de méfiance, un esprit de haine à priori... »

Vient le tour de Mohammed Laghzaoui, premier bénéficiaire du réseau routier marocain. Rapportant le budget des Travaux Publics, il dit que l'équipement du Maroc n'est fait que pour les Européens et à leur seul profit. Après ce préambule, il veut lire le rapport qu'il a pris soin de rendre public avant de le présenter au Conseil. Le général Juin qui, depuis un moment, donne des signes d'énervement l'arrête : « Vous venez de proférer à l'égard de la France une insulte grave et j'en prends acte. Je ne vous autorise pas à lire votre travail puisque le coup est déjà porté par sa diffusion. Mais vous avez donné la mesure de la haine qui vous anime. Vous n'avez plus rien à faire dans cette salle, Monsieur Laghzaoui ; je vous prie donc de sortir ! »

Laghzaoui ramasse ses papiers et sort, suivi de sept de ses collègues, pour se rendre immédiatement chez le Sultan. Tous les regards convergent vers le Glaoui demeuré impassible. Quelques minutes plus tard, il se lève à son tour et sort.

Le lendemain, à l'occasion de la Fête du Mouloud, anniversaire de la naissance du Prophète, le Glaoui se rend au Palais Impérial pour exiger du souverain une condamnation sans équivoque de l'Istiqlal. L'entrevue est de celles qui s'apparentent aux tornades et le Glaoui sort de là avec l'interdiction de ne plus jamais reparaître devant le Sultan. En d'autres temps, pareille incartade eut été fatale à tout personnage de l'Empire, si haut qu'il fût placé. La garde chérifienne l'eût empoigné dès la porte pour le jeter en prison. Il eût été immédiatement destitué et l'occasion eût été belle de faire main basse sur tous ses biens. Mohammed V n'ose pas aller jusque là.

La Cadillac noire du Glaoui sort du Palais impérial emportant vers Marrakech un Pacha tremblant de fureur et bien décidé pour la seconde fois

de sa vie à faire un nouveau Sultan. Rentré chez lui, il mobilise ses tribus. Les Ftouaka, les Ouaouzguit, les Sektana peuvent se croire revenus à l'époque héroïque où le tamatert, le tambour de guerre leur commandait de prendre les armes. Et la montagne est farcie d'anciens goumiers que Juin a conduits à la victoire et qui ont la nostalgie de la poudre.

Mais pour le moment, le général Juin livre une autre bataille à laquelle le Garigliano ne l'a pas préparé. Cet homme franc et honnête qui a l'habitude de regarder l'ennemi en face perd plus d'une fois son sang-froid devant le front mouvant que lui offrent des adversaires insaisissables.

Six semaines après l'incident du Conseil du Gouvernement, il se rend une nouvelle fois au Palais. Il y est reçu comme d'habitude par le sourire à peine esquissé, la politesse froide d'un souverain qui masque son regard derrière des lunettes noires. Le général attire courtoisement l'attention du Sultan sur « certains aspects de la politique marocaine » et lui demande la dissolution de l'Istiqlal.

La requête demande réflexion. Que le général veuille bien revenir le lendemain. Le lendemain, nouvelle entrevue. Cette fois, le vainqueur de Kesselring pousse son offensive plus loin et de façon moins courtoise. Il exige que soient scellés les dahirs en souffrance — les uns depuis six ans — et entre autres celui qui doit créer un Code pénal marocain dont le tort est de ne pas prévoir le crime de lèse-majesté. La réforme de l'élection des municipalités, l'investiture de pachas et de caïds proposés par la Résidence générale, le remaniement du Cabinet impérial attendent depuis trop longtemps le bon vouloir du prince. Le général attend aussi une réponse quant à la condamnation de l'Istiqlal. Le Sultan la donne enfin : la religion lui interdit pareille mesure, un Musulman ne pouvant en condamner un autre sans être rejeté parmi les Infidèles ! Argument pour le moins spécieux et qui convainc définitivement le général de l'irréductible mauvaise volonté de son interlocuteur.

La guerre est maintenant ouverte et les nationalistes font feu de tout bois. Le Bureau du Maghreb Uni et la Ligue Arabe s'indignent, mettent en branle la délégation afro-asiatique de l'O.N.U. On rappelle aux Américains les promesses de Roosevelt ; on attire leur attention sur le sort précaire de leurs bases en contestant même la légalité de leur installation qui se serait faite sans l'accord des autorités chérifiennes.

A Paris, le Conseil des Ministres finit par envisager la déposition de Mohammed V mais exige du général Juin qui ronge son frein que rien ne soit

fait sans son accord. Le Délégué du Quai d'Orsay, M. de Blesson, est appelé à Paris, tandis que le général se rend à nouveau au Palais pour une dernière démarche qui, celle-là, est dénuée de subtilités diplomatiques.

C'est alors qu'on voit apparaître le long des routes qui mènent à Rabat, à Salé et à Fès de pittoresques files de cavaliers berbères, montés sur des chevaux nerveux, harnachés de cuirs brodés d'argent et ornés de laines multicolores. Cavaliers maigres, droits sur leur selle, milliers de copies de la silhouette de Don Quichotte, portant droit, appuyé à la cuisse leur « moukkala », le vieux fusil à pierre de leurs pères, avec son canon rouillé et ses bagues de cuivre.

Vers Rabat et Salé cheminent en procession interminable les Zaërs et les Zemmours ; vers Fès les Aït Ayache du caïd Raho qui suivent les traces de leurs ancêtres quand ils allaient battre les portes closes de la capitale. Les Européens médusés regardent passer ces fantômes qui semblent sortir d'un album de Delacroix et qui vont dresser leurs tentes aux portes de la ville.

Cette étrange et anachronique démonstration suffit à troubler le Sultan. Malgré l'insistance de Moulay Hassan et peut-être à l'issue de l'une de ces scènes familiales où le père et le fils en venaient aux mains, Mohammed V se décide à signer quatorze dahirs et un protocole désavouant les méthodes d'un « certain parti ». Toutes les mesures étaient prises pour son éloignement, à l'instant précis où M. de Blesson revenait de Paris avec l'ordre d'y surseoir.

Les cavaliers retournent dans leurs douars, mais le problème n'est pas résolu pour autant. Il est manifeste que Mohammed V dispose à Paris de puissantes sympathies. S'il a dû se séparer de quelques conseillers intimes trop voyants et approuver la nomination de pachas et de caïds que nous lui proposions, le parti nationaliste n'en conserve pas moins une grande influence au Palais et son action s'intensifie partout.

Le Glaoui, pour sa part, n'a pas d'illusion à ce sujet. Ses informateurs lui rapportent que même à Marrakech, plus de la moitié des échoppes arborent le portrait de Mohammed V qui devient peu à peu héros national, symbole de la résistance à « l'occupant ».

Le général Juin cède bientôt son poste incommode à son ami le général Guillaume. Le nouveau Résident général ne s'embarrasse guère de diplomatie. Ce qui compte pour lui, c'est la manière forte. Dès le premier contact avec le Sultan, il ne peut avoir de doutes sur les dispositions de celui-ci : « Nous estimons que notre premier devoir en tant que Chef de l'Etat, est de persévérer et de redoubler d'efforts afin de permettre à nos fidèles sujets

de réaliser leurs aspirations et au Maroc d'occuper le rang digne de son glorieux passé. Nous avons la conviction d'avoir fait de notre mieux pour accomplir la tâche qui nous incombe à l'égard de notre peuple et de notre pays. Nous n'avons eu d'autre souci que celui de remplir notre mission sacrée depuis que le Tout Puissant nous a permis de monter sur le trône de nos Ancêtres. Nous ne pouvons la négliger sans desservir ce trône glorieux ni méconnaître l'idéal de ses fondateurs qui en ont affermi les bases, grâce à la continuité de leur labeur, à leur dévouement à la cause publique et à leur parfaite intégrité. »

Ceci n'est pas tout à fait conforme à ce que l'on sait des Sultans qui se sont succédé sur le trône alaouite, mais c'est bien dit.

Le Sultan du Maroc est aussi le Commandeur des Croyants. Que Mohammed V prenne des libertés avec les devoirs religieux, cela n'y change rien, pas plus que n'a changé quoi que ce soit à la Papauté le fait qu'Alexandre VI ait festoyé et présidé un concours de beauté au milieu de cinquante courtisanes. La confusion en sa personne des pouvoirs spirituel et temporel permet au Sultan d'affirmer en tant que Chef d'Etat qu'il n'est redevable qu'à Dieu de son accession au Trône et que, tout bienfait ne venant que de Dieu, les progrès dont le Maroc a pu bénéficier ne sont dûs qu'à l'intervention divine. Cette thèse irréfutable en pays musulman permet à Mohammed V de dire que la dynastie alaouite a fait le Maroc moderne et rendu celui-ci capable de gérer seul ses propres affaires. La France n'a été dans tout cela qu'un banal instrument de la Providence.

A l'étranger, l'agitation se fait de plus en plus vive. Allal el Fassi multiplie les déclarations les plus incendiaires et nie systématiquement l'évidence : « Les Français se sont révélés de misérables organisateurs. Le peuple marocain est devenu plus miséreux, spolié de ses terres et sans écoles après quarante ans de présence française. » La presse égyptienne décrit avec force détails le bombardement de Fès par les canons français. Les Etats arabo-asiatiques, pour obtenir une condamnation de la France, se livrent à la tribune des Nations Unes à des diatribes retentissantes.

Le 14 mars 1952, le Sultan adresse à M. Vincent-Auriol un nouveau memorandum plus précis que les autres. Il y demande « la constitution d'un gouvernement marocain provisoire chargé en son nom et sous son égide de négocier avec le gouvernement français les termes d'un nouvel accord franco-marocain ». Après bien des hésitations, le gouvernement français maintient le Traité de Protectorat comme base de toute négociation.

Lyautey lui-même n'aurait pas désavoué une telle mise à jour des rapports franco-marocains qu'il avait expressément prévue et souhaitée. Mais il eût fallu un minimum de bonne foi de part et d'autre et aussi qu'une agitation de plus en plus pernicieuse ne vînt pas troubler la sérénité de tels contacts. Il n'est pas interdit de penser que cette sérénité était désirée par Mohammed V mais qu'il était débordé par des troupes qui se servaient de sa position et de ses ambitions.

Les mots d'ordre circulent dans les medinas. Le séjour au Maroc d'une délégation de diplomates sud-américains est le prétexte, en février 1952, de manifestations. A Casablanca, la voiture du général Guillaume est entourée par plusieurs centaines de jeunes gens vociférant. A Marrakech même, les diplomates sud-américains sont acceuillis aux cris de « Vive l'Istiqlal ! Vive le Roi ! ».

S'il a recueilli l'adhésion des tribus qui ont fourni tant de valeureux combattants aux goums marocains, le général s'est attiré, par son franc-parler de solides inimitiés dans le camp des nationalistes. « Les nationalistes, nous leur ferons manger de la paille ! » dit-il un jour à Khénifra, pendant que dans l'incomparable décor du pays zaïan, les cavaliers les plus intrépides de l'Empire chargeaient devant lui dans une fantasia du style le plus pur.

De nouveau, le Sultan pratique la « grève du Sceau ». Les discussions entre le Palais et la Résidence deviennent un dialogue de sourds. Dans l'atmosphère alourdie à l'extrême, l'orage éclate le 7 décembre 1952 au bidonville casablancais des Carrières Centrales où plusieurs centaines de manifestants prennent d'assaut le commissariat de police. L'émeute gagne bientôt la ceinture et les quartiers extérieurs de la ville. Elle se prolonge deux jours durant. Des Européens sont assassinés, éventrés, mutilés. La population casablancaise perd son sang-froid. Aux obsèques des victimes, on conspue l'Hymne chérifien, on injurie le général Guillaume. On attend en vain une déclaration du Sultan réprouvant les agitateurs. Il ne se manifeste que quatre jours plus tard par un communiqué de cinq lignes qui se borne à recommander le calme.

La partialité de certains métropolitains trouble l'opinion française. M. François Mauriac jette l'anathème contre ceux qui estiment que le dialogue avec le Sultan ne peut plus comporter que des dangers. Des intellectuels, des savants, des personnalités politiques lui emboîtent le pas dans une croisade contre le colonialisme. L'émeute des Carrières Centrales porte à son comble l'émoi des populations française et autochtone du Maroc. Elle alerte l'opinion

métropolitaine sur la gravité d'un conflit dont l'issue n'apparaît plus que dans cette alternative : le départ du Sultan ou celui de la France.

C'est aussi l'avis du Glaoui qui ne veut pas d'une seconde édition de la déposition manquée de l'année précédente. Mais Si Hadj Thami, s'il est bien placé sur le plan politique l'est beaucoup moins sur le plan religieux. Aux yeux des Musulmans, le Pacha de Marrakech qui, de surcroît est Berbère, c'est-à-dire islamisé plutôt que Musulman authentique, n'est qu'un haut fonctionnaire de l'Empire et un chef de tribus. Il n'a même pas le titre de chérif, descendant du Prophète, qu'on avait reconnu à El Hiba, à Raisouli et à Abd el Krim. Pour mener à bien son projet, il lui faut combler cette lacune grâce à un homme qui puisse attaquer Mohammed V au spirituel comme il l'attaque au temporel. Cet homme sera le Chérif Abdelhaï Kittani, chef de la confrérie kittanyine de Fès, vieille ennemie de la dynastie alaouite.

Abdelhaï Kittani, bien que sa confrérie n'ait guère plus de cent ans d'existence et que son influence ne dépasse guère les murs de Fès, est un chef religieux de grand poids. Cet homme de vaste culture est le frère de cet Abdelkader Kittani qui avait brigué le trône du Maroc contre Moulay Hafid et avait pour cela été tué à coups de corde à Meknès. C'est assez dire que la haine des Kittani pour la dynastie régnante avait de solides racines et que cette haine était réciproque.

Grand lettré, propriétaire d'une bibliothèque célèbre dans tout le monde musulman, ce vieillard bouffi, rouge de peau comme un ébouillanté, avec une barbe blanche désordonnée et une physionomie bizarre devint vite l'âme de la conjuration.

Ce n'était pas non plus un inconnu des personnalités qui, à Paris, s'intéressaient au Maroc. Il nous avait rendu quelques services dans cette ville de Fès, de tout temps le point chaud de l'Empire. Il valait mieux l'avoir, lui aussi, pensait-on, avec nous que contre nous. Aussi, lorsqu'en mars 1952, peu après le troisième memorandum de Mohammed V au gouvernement français, il passa par Paris pour se rendre à Londres, le Président Auriol lui remit-il personnellement les insignes de Grand Croix de la Légion d'Honneur. Il profita de son séjour dans la capitale pour s'entretenir des affaires marocaines avec les ministres interessés. Il quitta M. Robert Schuman, ministre des Affaires Etrangères « parfaitement tranquille sur l'avenir des relations franco-marocaines, conscient d'avoir contribué dans la mesure de ses moyens à les améliorer dans le sens de l'efficacité. »

Plus redoutable encore que le Glaoui, le Kittani avait l'avantage d'être

moins voyant, plus secret. Personnage religieux réputé, il ne pouvait que jouir, en raison de sa spécialité, d’un crédit difficilement contestable. Il en usa si bien, d’accord avec le Glaoui que dans les derniers jours de mai 1953, le général Guillaume arrivant à Paris en pleine crise ministérielle, remit à M. Georges Bidault une pétition portant la signature de 287 pachas et caïds. On y lisait ceci :

« Nous, caïds des diverses régions du Maroc et nos administrés marocains, hommes du mouvement de l’opposition et de la réforme soussignés réunis sous la présidence de S.E. le Pacha Si Hadj Thami el Mezouari el Glaoui, avons l’honneur d’exposer à M. le Résident général de la République française au Maroc ce qui suit :

« Attendu que le Sultan Sidi Mohammed ben Youssef s’est écarté des règles religieuses et des conceptions islamiques qu’il se devait de respecter vis à vis du peuple marocain ;

« Attendu qu’il est en opposition avec les hommes d’action du Maroc, qu’il a pris une voie contraire aux règles religieuses en s’affiliant aux partis extrémistes non reconnus dont il applique les principes dans ce pays, conduite qui l’a mené à une mauvaise voie ;

« De ce fait et en qualité d’hommes éminents du Maroc, détenteurs de pouvoirs effectifs, jaloux de sauvegarder la religion musulmane, nous nous permettons, Monsieur le Résident Général, de vous adresser, ainsi qu’à la nation française, la présente requête tendant à obtenir l’abdication et la déposition du Sultan et de confier ce pouvoir à une personnalité plus méritante et plus digne. »

Le Grand Vizirat réplique immédiatement en publiant un communiqué du Palais assimilant la pétition des caïds à une rebellion de fonctionnaires, ce qu’elle est, en effet. Une contre-pétition suscitée par le Sultan ne recueille que quelques signatures, celles des pachas de Fès, de Sefrou (Si Bekkaï), de Meknès, de Rabat et de Salé. Les ulemas de Fès, dont fait partie le chérif Kittani sont fort embarrassés et divisés. Ils chargent deux d’entre eux parmi les moins qualifiés de proclamer leur fidélité au Sultan. En somme, Mohammed V ne sera que le troisième Sultan déposé par les Français en cinquante ans. En route pour Londres où il va, invité par M. Churchill, assister au couronnement de la reine Elizabeth, le Glaoui déclare à Paris : « Pour nous, le Sultan est déjà déchu. »

Et la querelle est telle que des échos en parviennent jusque sous la Coupole où le Maréchal Juin devenu Immortel, rappelle les péripéties de la crise et

condamne les « consciences chrétiennes égarées. »

X

LE TRIOMPHE DU GLAOUI

En d'autres temps et au cours d'autres crises, on a pu voir le Glaoui prudent, voire même hésitant, toujours fidèle à une parole donnée en 1912 sous la tente du colonel Mangin, mais soucieux d'assurer l'avenir, de chercher éventuellement des alliances de remplacement. Mais en 1953, le destin de cet homme de soixante-dix-huit ans est si intimement lié au nôtre et lié jusque dans le cimetière de Venafro, que son engagement aux côtés de la France ne peut être que total.

Certes, il continue, comme tous ceux qui se rallient à lui, à défendre des intérêts. Mais ce sont moins les siens, maintenant qu'il n'est plus l'amghar de guerre qui partait à la conquête du Todra, que ceux, sacro-saints depuis Ibibat, de la famille des Glaoua. Son passé le pousse et il n'entend pas se laisser désarmer par l'âge. Il a besoin de montrer qu'il peut encore faire de grandes choses, il a besoin de mourir puissant et respecté.

Ce qui lui reste de forces, il le jette dans une bataille où il risque tout, sa vie, celle de ses fils, ses biens et ceux de ses fidèles, le destin des six cent mille hommes qu'il tient encore sous son commandement. Lui vaincu, la montagne et les oasis le seront avec lui, livrées aux rancunes d'un prince et aux basses vengeances des hommes d'un parti qu'il considère comme un fléau.

Il mesure si bien les dimensions de son entreprise que le 12 Juin 1953, à Toulouse, il ne repousse pas a priori une collaboration avec Mohammed V : « Mes démêlés personnels avec mon souverain n'entrent pas en ligne de compte... Si le Sultan du Maroc acceptait de condamner publiquement et non seulement du bout des lèvres l'Istiqlal, ennemi de la religion musulmane et de l'évolution du Maroc sous l'égide française, j'accepterais de travailler avec lui pour le plus grand bien de mon pays comme je l'ai toujours fait jusqu'ici en étroite collaboration avec la France. »

Alors que le chérif Kittani règle avec Mohammed V une affaire personnelle, l’ennemi public n° 1 du Glaoui n’est pas son souverain, mais l’Istiqlal qu’il faut abattre, même au prix d’un changement de Sultan. La nuance n’échappera pas à Mohammed V qui, plus tard, accordera son pardon au Glaoui, mais le refusera catégoriquement au Kittani.

Tout le monde est inquiet dans cette aventure, sauf naturellement ceux qui n’ont rien à y perdre. La France est inquiète du développement d’une affiare qu’elle ne sait plus, à travers ses ministères éphémères, par quel bout prendre. Le Sultan, lui aussi, est inquiet. Il proteste encore de son désir de collaborer avec la France, multiplie ses appels au gouvernement de Paris. Mais la seule chose qu’on ne peut obtenir, c’est celle qu’on s’obstine à lui demander : la condamnation de l’Istiqlal.

L’Istiqlal, c’est sa force et sa faiblesse. Et qui sait, tels que nous avons connu ces hommes déterminés à aboutir coûte que coûte, si quelque terrible menace n’est pas venue le raidir au moment où il était chancelant ? Quels que soient les griefs que nous avons pu avoir contre cet homme, il faut lui rendre cette justice que jamais il ne s’est abaissé, comme tant d’autres, à proférer une injure publique contre la France.

A Paris, Mohammed V a des appuis haut piacés qui peuvent — il le pense — sauver son trône. Mais au Maroc, les jeux sont faits, ses partisans restent dans une réserve prudente. Lui-même ne participe plus à la vie publique et pour la première fois depuis des siècles, sans doute, le Sultan ne célèbre pas coram populo l’Aïd-es-Seghir qui marque la fin du Ramadan.

Rentré au Maroc, le Glaoui entreprend une vaste tournée de propagande avec ses principaux alliés. Dans tous les douars, on voit passer la Chevrolet blanche décapotable. A côté du chauffeur, l’incorruptible Hadj Ider, garde du corps attitré du Pacha ; sur la banquette arrière, abaissée pour diminuer les risques d’un attentat toujours à craindre, le vieux lion dont on ne voit que la tête et qui ne répond que par un geste condescendant à ceux qui le saluent. Dans la plupart des villes et dans le bled, le Pacha brave l’Istiqlal qui a des hommes partout. Dans les riches maisons comme sous la tente, cet infatigable Berbère rallie les Arabes. Il parle aux petites gens comme aux caïds. Son prestige est tel qu’il efface les vieilles frontières raciales. Le chérif Kittani qui l’accompagne partout fait tomber les obstacles religieux.

A Rabat, le Palais prend peur. Le prince Moulay Hassan fait venir deux personnalités françaises de Casablanca, le député Clostermann et M. Jacques Reitzer et leur demande de porter un message de son père au Président de la

République. Mohammed V rappelle ses paroles de 1939 en faveur de la France et demande que le gouvernement français intervienne contre la « dissidence organisée ». Ceci en vertu du Traité de Protectorat dont le Sultan a demandé avec insistance l'abrogation. Cette démarche insolite, confiée à des messagers sans qualité, à l'insu du général Guillaume que le Sultan ne veut plus recevoir, dénote bien le désarroi du souverain et de son entourage.

Le lendemain 11 août, Si Hadj Thami achève sa tournée à Moulay Idriss. La ville sainte, tapie dans un creux du Zeghoun a pris l'allure qu'elle connaît chaque année quand le moussem le plus fameux du Maroc amène une foule énorme autour du tombeau d'Idriss 1er. Sur l'immense terrasse où évoluent ce jour-là des fantasias endiablées, au milieu de la multitude blanche qui frémit sous les oliviers centenaires, en présence du Glaoui et du Kittani, trois cents caïds jurent de poursuivre leur mission jusqu'au triomphe de la foi islamique. Le serment est d'autant plus solennel qu'il est accompagné de l'égorgement de deux taureaux noirs. Personne ne peut se parjurer sans encourir la damnation perpétuelle.

A Paris, le message du Sultan et le serment de Moulay Idriss provoquent de violentes réactions. Le général Guillaume, malade, se repose à Vichy. Le 12 août, il est rappelé d'urgence à Paris. Le gouvernement Laniel ne sait que faire. Le soir, à 21 heures, le général Guillaume reçoit de M.M. Laniel et Bidault mission de régler le conflit au mieux et de freiner l'ardeur du Glaoui. Le Résident général part immédiatement pour le Maroc.

Il arrive à Casablanca le lendemain à l'aube et se rend à Rabat où l'attend Mohammed V. Il trouve un Sultan effondré à qui il expose la situation et demande de signer les réformes en souffrance depuis des années. Le Sultan comprend qu'il n'a pas grand chose à espérer de Paris. Mais s'il s'abstient, encore une fois, de signer les textes, il consent, au terme d'une entrevue dramatique, à déléguer ses pouvoirs temporels à un conseil restreint présidé par le Grand Vizir. Solution bâtarde qui ne peut régler le problème même provisoirement.

Il est alors 16 h. 30. Presque au même moment, à quatre cents kilomètres de là, dans le palais du Glaoui, un Comité supérieur des pachas et caïds décide de convoquer un oncle de Sidi Mohammed, le vieux Mohammed ben Arafa, pour le proclamer Sultan dès le lendemain, malgré la condamnation des conjurés par les muphtis de Fès.

Dès le lendemain matin, trois hauts fonctionnaires envoyés par le général Guillaume se rendent chez le Glaoui. Le Directeur de l'Intérieur Vallat, le

Chef de Région Boni-face et le général d’Hauteville, chef de la Région de Marrakech, ont mission d’user de leur amitié avec le Pacha pour le convaincre de faire marche arrière. Le Glaoui est excédé par les atermoiements de Paris. « Le Sultan, dit-il n’est plus que le Sultan des Carrières Centrales. Il est trop tard pour reculer. Je suis un soldat ! »

D’ailleurs, le mouvement populaire ne peut plus être arrêté sans troubles graves. Les messagers ont, en effet, trouvé la ville en effervescence, bondée de cavaliers et de gens venus de la montagne et des centaines de gardes armés dans toutes les pièces de Dar Glaoui. Il y a longtemps que la capitale des Almoravides n’a pas connu telle affuence de guerriers et telle agitation. Les plus âgés retrouvent l’atmosphère de la proclamation de Moulay Hafid.

Il ne reste plus aux missionnaires qu’à informer Rabat de l’échec de leur démarche. M. de Blesson est envoyé à son tour à Marrakech, moins pour essayer de convaincre Thami que pour gagner du temps, car une conférence interministérielle doit se réunir à 19 heures et il faut attendre ses décisions. Ainsi, pendant que le représentant du Quai d’Orsay contient à grand peine l’impatience grandissante du redoutable seigneur de l’Atlas, les ministres français se chamaillent. M.M. Mitterand et Edgar Faure s’indignent de voir le gouvernement placé devant un état de fait aussi fâcheux. Le gouvernement est partagé entre le désir de protéger le Sultan contre un mouvement populaire et sa répugnance à désavouer l’allié qui le dirige.

Le 15 août, Marrakech est au bord de la révolte quand arrive, accompagné du général Guillaume, M. Vimont, chef de cabinet de M. Bidault, dépêché par le gouvernement. Le Glaoui a donné ordre de surseoir à la proclamation de Ben Arafa. La masse s’agite au bruit répandu de la prochaine proclamation de Moulay Abdallah, second fils du Sultan, solution qui ne peut avoir l’agrément de Mohammed V qu’on dit prisonnier dans son palais.

M. Vimont ne parvient pas plus que ses prédécesseurs à arrêter la marche des événements et il semble même que le Glaoui est débordé. A 14 heures, Sidi Mohammed ben Arafa est proclamé. Imam supérieur des Croyants, ce qui, en fait, prive le Sultan de son rôle spirituel. Pourtant, il faudrait pour cela que la chose soit possible car la séparation des pouvoirs est un non-sens en pays d’Islam depuis que, le premier de tous, le Prophète les a réunis dans sa main. Il faudrait aussi que les ulemas, dont le chérif Kittani ne représente qu’une faible partie, soient d’accord. En réalité tant de demi-mesures ne font qu’accroître la confusion qui, rapidement, devient totale.

Alors, le soir même, le Caïd El Ayadi des Rehamna, se met, comme aux

temps héroïques, à la tête d'une harka où sont des troupes de choc nationalistes amenées par camions de Casablanca, et pénètre dans Marrakech. On se bat férocement dans les rues et finalement le Glaoui reste maître des lieux où gisent plusieurs cadavres. L'émeute gagne le lendemain Rabat et surtout Casablanca où plusieurs milliers de manifestants se heurtent aux forces de police dans la Nouvelle Medina et jusqu'au centre de la ville européenne.

A la même heure, selon une orchestration bien étudiée, à Oujda, la tourbe de la ville se rue en criant : « Vive l'Istiqlal ! Vive le Roi ! A bas le Glaoui ! » sur un commissariat. L'émeute dure plus de deux heures et ensanglante plusieurs quartiers de la ville. Les goumiers, la Légion et les blindés doivent intervenir. La Légion qui a quatre tués a reçu l'ordre de ne pas se servir de ses armes... On assiste à des scènes de sauvagerie inouïe. Finalement, on dénombre vingt-six morts, dont six Européens et plusieurs Marocains connus pour leurs sentiments francophiles. L'enquête révèlera sans démenti que cette tuerie a été ordonnée au chef de l'Istiqlal d'Oujda par un message apporté par un ami personnel et camarade d'études du prince Moulay Hassan.

Pendant ce temps, M. Vimont poursuit sa mission, cette fois auprès de Mohammed V. Le seul résultat en est une proclamation du Sultan :

« Le peuple marocain traverse en ce moment une des heures les plus graves de son histoire. La campagne d'agitation et de rebellion vient d'atteindre le terme que Nous redoutions et justifie l'appel angoissé que Nous avions lancé. Que Notre peuple se rassure et ne perde pas courage ; l'épreuve présente ne saurait durer.

« Trois cent cinquante millions de Musulmans condamnent de tout cœur cette hérésie. Nous ne pouvons croire qu'un seul de Nos sujets se laisse longtemps abuser par les menées sacrilèges de quelques hérétiques récemment condamnés par la « fetoua » de tous les muphtis du Maroc et de l'Université d'Al Azhar.

« Ils sont hérétiques, car en prêtant serment de pouvoir légitime, ils ont enfreint les règles de la loi musulmane. Cette loi impose à tout musulman d'obéir au Souverain reconnu dépositaire intangible des pouvoirs spirituel et temporel qui ne doivent jamais être séparés, selon l'esprit de l'Islam orthodoxe.

« Nous sommes et demeurons le seul Souverain du Maroc et seul chef spirituel. Nous n'abandonnerons pas notre peuple. Le lien spirituel qui a

toujours existé entre Nos sujets et Nous même et qui ne fait que se renforcer dans les heures tragiques que nous vivons, consacre Notre légitimité reconnue par le monde entier et garantie par les traités internationaux.

« Nous espérons que le gouvernement français, abusé par la campagne mensongère et séditieuse de ces derniers mois, saura redresser une situation qui risque, non seulement de porter définitivement atteinte à l'amitié franco-marocaine, mais encore de faire verser des flots de sang innocent marocain et français à travers tout le Maroc.

« Il est impensable que puisse disparaître cette fraternité franco-marocaine créée par Notre appel de 1939, scellée sur les champs de bataille par tant de sacrifices communs et personnifiée par les Anciens Combattants et Résistants.

« Tenons-nous sans faiblesse dans la voie du droit pour lequel nous n'avons cessé de consentir tous les sacrifices Le sage résolu ne se laisse jamais opprimer, à plus forte raison quand il s'agit de tout un peuple. Et Dieu, Maître des Mondes, de tout passé et de tout avenir, n'a-t-il pas dit dans son Livre sacré : « Si vous soutenez Allah, Il vous soutiendra et affirmera vos pas. » ?

Cette proclamation qui ne manque pas de dignité et d'éloquence n'arrange rien. L'évocation des flots de sang marocain et français y prend même l'allure d'une menace voilée. Le Sultan n'omet pas d'y évoquer les « Résistants ».

Le Glaoui et les caïds sont exaspérés. Le serment de Moulay Idriss, tout autant que les perspectives catastrophiques pour eux de l'échec de leur mouvement, les poussent à harceler le général Guillaume. Ils en arrivent même à se tenir en permanence à la Résidence générale, se répandent dans les bureaux, assiègent les hauts fonctionnaires qui s'évertuent à les calmer. Toute la vie administrative du Protec- : torat est suspendue. Au Palais, l'agitation n'est pas moindre. M. Vimont y retourne pour s'entretenir une heure durant avec le Sultan.

L'impatience des caïds tourne à la colère. Débordé et furieux de ne pas être plus franchement soutenu par le gouvernement français qui hésite, louvoie, s'effraye d'une campagne d'opposition déchaînée, le Glaoui devient franchement menaçant. Un quotidien de Casablanca publie de lui des déclarations fracassantes qui sont un véritable ultimatum à la France. La violence de ses termes est telle qu'on juge prudent de mettre en doute l'authenticité, pourtant certaine, d'une déclaration qui, n'est, dit-on, que

l'interprétation déformée par un journaliste d'une conversation téléphonique.

Pour tout arranger, le gouvernement espagnol, tenu à l'écart manifeste sa mauvaise humeur en permettant au chef du parti réformiste Abelkalek Torres de prendre publiquement fait et cause pour Mohammed V. Le bureau de l'Istiqlal ne néglige pas enfin l'excellente tribune de l'O.N.U. pour y accuser la France de violer l'Acte d'Algésiras et le Traité de Fès.

Il faut en finir. On ne joue pas indéfiniment avec des hommes comme le Glaoui. Le 17 août, M. Vimont et le général Guillaume retournent à Paris. Ils pressent le gouvernement de prendre une décision, mais le président Laniel reste hésitant. Tout le monde dans cette partie acharnée joue sa place, le Président du Conseil comme les autres. On ergote pendant toute la journée du 18 août pour, en définitive, envisager l'envoi à Rabat d'une commission de trois hauts fonctionnaires du Quai d'Orsay. Le général Guillaume estime, en connaissance de cause, qu'une telle mission n'a pas plus de chances de réussir que les précédentes.

Tous les moyens d'apaisement ont été vainement épuisés, tant auprès du Sultan que du Glaoui, du Kittani et des caïds. Et pourtant l'impossible reste la règle d'or d'un gouvernement déchiré. « Le gouvernement, déclare le ministre de l'Information, agira dans un esprit de médiation. » En fait, si l'histoire a retenu l'action des milieux dits progressistes singulièrement agissants, elle reste discrète quant à celle des milieux d'affaires dont les intérêts étaient directement menacés par une possible révolution, ceci malgré les gages qu'il est de bonne précaution de prendre en pareil cas chez l'adversaire.

Le mouvement d'opposition des pachas et caïds durcit encore sa position :

« Un communiqué venu du Palais Impérial est venu prêcher le calme après que le sang ait coulé. Nous pensons qu'il vient un peu tard. Il est indéniable que ceux qui ont conseillé le Palais dans la crise actuelle ne cherchaient pas l'intérêt du pays. Ne voyant que leur intérêt propre et celui de leur parti, ils ont, non seulement ouvert un abîme entre le Palais et le peuple, mais encore mis en danger aussi bien la famille régnante que le régime monarchique marocain.

« Nous demeurons fidèles au Trône alaouite. Mais le souverain Sidi Mohammed ben Youssef qui, en refusant de nous écouter, a humilié tout le peuple marocain, ne nous verra point collaborer avec lui. Nous ne rendrons point la justice en son nom et ne lui témoignerons pas de soumission.

« Cette situation ténébreuse, semée de dangers et de divergences

d’opinions, nous l’avions prévue et nous avions mis le Palais en garde contre ses conséquences. Mais ce que nous redoutions arriva : le souverain de la nation a été victime de conseillers trompeurs.

« L’unique devoir national qui reste à Sidi Mohammed ben Youssef est celui de sauver de l’écroulement le Trône alaouite, symbole de notre pays. Qu’il souhaite donc la bienvenue à son cousin qui, nanti de savoir et d’expérience, saura, lui, ne pas écouter les mauvais conseillers. »

Le chérif Kittani, pour sa part, fait inlassablement le siège des chorfa et des ulemas de Fès et les confréries, pour lesquelles Sidi Mohammed n’a que des sentiments assez tièdes, lui apportent leur appui. Les chorfa se laissent convaincre. Deux membres de la famille impériale se rallient même avec eux au nouvel Imam ben Arafa.

Pour la seconde fois, les cavaliers des tribus marchent sur les villes et viennent camper aux portes de Rabat et de Fès. Revenu au Maroc, le général Guillaume qui lutte héroïquement contre la fatigue et la maladie, s’entretient longuement avec le Glaoui, tout en restant en liaison téléphonique avec Paris.

Un personnage oublié surgit à l’aube de la journée historique du 20 août 1953, c’est Abd el Krim qui, par le truchement de son fils, pose sa candidature. Pour lui, l’Istiqlal n’est rien en lui-même, sinon un groupe d’individus mûs par des intérêts personnels, l’argent et la soif du pouvoir, et dont certains sont à la solde de puissances étrangères. Le Sultan et le Glaoui ne représentent pas non plus le peuple marocain. Abd el Krim qui a conduit le peuple à la guerre contre le colonialisme est le seul à pouvoir parler au nom des Nord-Africains dont il a la confiance.

Cette déclaration tardive qui ne ménage personne n’a pour tout le monde que l’attrait du pittoresque. Les jeux sont faits et il n’y a plus qu’à attendre que la roulette désigne le pair ou l’impair. Le général Guillaume obtient enfin carte blanche et le Glaoui retourne à Marrakech pour y préparer, dit-il, les fêtes de l’Aïd el Kebir, mais, en fait, parce que le général l’a convaincu qu’il valait mieux qu’il se tienne à distance de « l’opération chirurgicale » qu’il a décidée.

A 14 h 30, des chars et des autos-mitrailleuses prennent place aux abords du Palais Impérial de Rabat dont l’accès est interdit. C’est l’heure de la sieste et les rues sont désertes. Deux automobiles franchissent l’enceinte, escortée par des motocyclistes de la police. Le Résident général a pris place dans l’une d’elles ; l’autre est vide.

Le général Guillaume pénètre dans les appartements où il trouve le Sultan

et son fils aîné en pyjama. Sans se soucier d’un protocole largement dépassé par l’événement, le général tend à Mohammed V un acte d’abdication qu’il lui enjoint de signer. Le Sultan refuse. Le Résident général lui signifie alors l’ordre de quitter le Maroc.

Malgré les protestations véhémentes de Moulay Hassan, Sidi Mohammed s’incline. Ses valises sont d’ailleurs faites mais pour se rendre en zone espagnole où l’hospitalité lui serait assurée. Le Sultan n’a que le temps de passer une djellabah et quelques minutes plus tard, les deux voitures ressortent du Palais impérial. A 15 h 15, le Sultan monte dans un Dakota. Moulay Hassan s’y refuse, blême de rage. Un colonel de la police doit alors user d’un procédé peu conforme à la dignité princière pour l’y contraindre. Et l’avion décolle pour Ajaccio.

Tout le monde respire. Il ne reste plus qu’à attendre la réaction du peuple marocain. Mais rien ne bouge dans tout l’Empire. Et le soir, le populaire accessible aux fables les plus absurdes, se contente de regarder la Lune où, lui a-t-on dit, doit apparaître le visage du Roi.

Le règne de Sidi Mohammed n’est pas encore légalement terminé. Le Sultan est « éloigné » mais n’est pas déposé. C’est une lacune que comblera le soir même le Maghzen réuni par le Grand Vizir. Les ministres traduisent leur délibération dans un communiqué :

« Le mouvement d’opposition qui s’est exprimé au cours des dernières semaines par la voix des pachas, caïds, chefs religieux et notabilités de l’Empire, a fait apparaître les dissentiments profonds qui séparaient le Sultan et la population marocaine.

« Malgré les efforts déployés par le gouvernement français dans un esprit d’apaisement en vue d’une conciliation, la tension entre les représentants des populations et le souverain régnant a atteint une extrême gravité. Elle a mis en danger la tranquillité de l’Etat.

« Il est apparu que seule l’abdication de Sidi Mohammed ben Youssef permettait, en ramenant le calme dans les esprits, de préserver le pays des divisions et de rétablir le prestige traditionnel du Sultan.

« Le Maghzen chérifien, réuni aujourd’hui sous ma présidence, a constaté en conséquence que Sidi Mohammed ben Youssef ne pouvait plus assumer les obligations du pouvoir dont il était investi. Il a décidé de reconnaître, en accord avec le gouvernement français, comme seul souverain légitime de l’Empire chérifien, Sidi Mohammed Ould Moulay Arafa sur qui s’est porté le choix de la population marocaine. »

Les ministres ont délibéré en toute liberté sur un texte qui leur a été soumis par la Résidence générale.

Cette décision, la « Beia », reconnaissance du nouveau Sultan et acte d'allégeance, est immédiatemant envoyée dans toutes les villes du Maroc pour être ratifiée par les représentants de la population. A Fès, les ulemas, les représentants de la famille impériale, les chorfa et toutes les notabilités signent la Beia. A 13 heures, le 21 août, dans les formes les plus légales, Sidi Mohammed ben Arafa est proclamé Sultan par le Grand Vizir.

Marrakech est alors pour un moment la capitale de l'Empire. Le nouveau Sultan y réside au palais du Glaoui. Depuis plusieurs jours, pachas et caïds venus de tous les points du Maroc dans leurs puissantes voitures américaines vont au Dar Glaoui pour rendre hommage au nouveau Sultan et congratuler le fils d'Ibibat.

L'immense palais grouille de burnous de soie et de laine blanche qui coulent comme des flots de lait dans les jardins embaumés, sous les palmiers, les ifs et les eucalyptus. Deux mille partisans fidèles de Si Hadj Thami surveillent la demeure et filtrent les visiteurs. Fidèle à sa réputation de grand seigneur, le Glaoui tient table ouverte. Dehors, des montagnards par centaines, dont la plupart n'ont pour arme qu'un gourdin dont ils savent admirablement se servir, passent la nuit couchés sur la chaussée.

Ce mois d'août qui écrase la ville sous les rayons d'un soleil implacable et pourchasse les neiges jusqu'au dernier refuge de leur éternité, est décidément le mois choisi par la Providence pour marquer le destin des Glaoua. C'est un 15 août que Madani a proclamé Moulay Hafid ; c'est un 15 août qu'El Hiba est entré à Marrakech pour y affronter Mangin ; c'est un 15 août que meurt Madani, c'est le 4 août que la guerre mondiale offre aux Glaoua l'occasion de parvenir au sommet de leur puissance ; c'est le 20 août enfin que Si Thami triomphe de Mohammed V et fait un nouveau Sultan.

Le Glaoui a le triomphe modeste. Il condamne sa porte aux journalistes, sauf à un seul qu'il reçoit dans un somptueux living-room où des colonnes de marbre gris soutiennent un plafond somptueux. De riches panoplies et des tableaux de maître sont aux murs. Au centre, dans un fauteuil, vêtu d'une djellabah grise, le maître de l'heure, bien que parlant le français, confie à un interprète le soin de traduire ses paroles. La joie de la victoire semble encore avoir accru sa fatigue. Il parle d'une voix sourde avec des gestes à peine esquissés. Il parle de la confiance mutuelle consolidée entre Marocains et Français, au terme de ce combat où il n'a rien gagné mais où il croit avoir

tout sauvé.

« J’ai la conviction, dit-il, d’avoir agi au mieux des intérêts de mon pays. Maintenant, je peux mourir. »

*

Ainsi, intrigues, conspirations, immolation de taureaux noirs et serments solennels près du tombeau de Moulay Idriss, proclamations d’ulemas affolés et grondements sourds dans la montagne berbère devaient tirer d’une douce quiétude un Fassi débonnaire à barbe blanche qui n’avait cure du pouvoir.

Moulay Hassan régnait encore lorsque naquit à Fès Moulay Mohammed ben Arafa el Alaoui. Son père était frère du Sultan et fut khalifa impérial de Moulay Abd el Aziz à Fès. Les trois sultans Moulay Abd el Aziz, Moulay Hafid et Moulay Youssef étaient donc les cousins germains de ben Arafa.

Il faisait lui-même son marché, circulait dans une vieille Ford conduite par un chauffeur engagé à la journée et sacrifiait sans excès à Bacchus dans de modestes établissements européens. Les Fassis n’en crurent pas leurs oreilles quand ils apprirent la nouvelle de son accession au Trône. On savait Ben Arafa riche mais un peu avare. La correction, la bonhommie teintée d’une malice bien fassie de cet homme qui semblait attendre tranquillement que Dieu le remît dans la société des houris de sa jeunesse, tout cela contribuait à faire de lui ce que nous appelons un « brave homme ». Les vieux Marocains n’ignoraient pas que, jadis, il avait fait volontiers le coup de feu dans des expéditions rémunératrices, mais ce n’était là, en pays marocain, que péché véniel.

Le doigt de Dieu fut pesant lorsqu’il toucha l’épaule de ce paisible bourgeois pour l’obliger à s’asseoir sur le trône d’un Sultan déchu qui débouclait ses valises dans l’Ile de Beauté. L’ascension de Ben Arafa fut comparée par certains à un conte des Mille et Une Nuits. L’intéressé ne fut jamais de cet avis. Il avait toutefois assez d’esprit pour s’amuser de l’aventure et assez de bonne volonté pour essayer de jouer convenablement son rôle.

Le Glaoui eût voulu que le nouveau Sultan s’établît à Marrakech, mais trop de considérations, dont l’éloignement de la capitale du Sud, s’y opposaient. Le nouveau souverain devait appartenir au Maroc et non au Glaoui. L’intronisation de ben Arafa eut donc lieu à Rabat, dans une atmosphère assez lourde qui nuisait grandement à l’ampleur d’une telle cérémonie. On

avait, certes, mis les meneurs de l’Istiqlal hors d’état de nuire, mais il avait fallu alléger le protocole pour diminuer les risques d’attentat dont la Résidence générale avait l’obsession presque maladive. Il y avait tout de même l’inévitable Garde Noire avec ses uniformes écarlates, ses chevaux fringants, ses canons de 75 réformés et ses trompettes gaillardes. Il y avait même dans la cour du palais l’étonnante musique de Mohammed V avec ses musiciens vert sombre et leurs cuivres impitoyables pour les oreilles occidentales.

Toutes les notabilités de l’Empire fortuné, celles qui avaient, quelques jours auparavant proclamé, Ben Arafa et condamné les caïds hérétiques, tous les hauts fonctionnaires, tous ceux dont le destin est de courber l’échine, quel que soit le maître, se retrouvent donc dans la salle du Trône avec ceux qu’ils condamnaient la veille. Ils sacrifient imperturbablement au rite séculaire des prosternations rituelles, comme ils l’ont fait devant Mohammed V, devant Ben Youssef, devant Moulay Hafid, devant Moulay Abd el Aziz et quelques-uns même devant Moulay Hassan. Il n’y a, en somme, qu’un Sultan de plus.

Ben Arafa entre pour la première fois dans ce palais dont il n’a jamais rêvé, indifférent aux révérences des esclaves stylés par son prédécesseur, prêt à serrer toutes les mains, à s’asseoir n’importe où ailleurs que sur ce fauteuil au dossier énorme et d’un vague style Louis XV du plus mauvais goût qui fait office de trône.

Sur les fauteuils alignés au pied des vases de Sèvres monumentaux offerts par les Présidents de la République, les hauts dignitaires sont là et, pour la première fois depuis bien longtemps, le Glaoui drapé de blanc, méditatif et mystérieux, discret et silencieux comme un modeste ouvrier qui regarde son travail bien fait, ses longues mains noires nouées sur les genoux.

Quand apparaît le général Guillaume, le vieux sang de baroudeur du Sultan se réveille. Il se lève et salue militairement. C’est sympathique et touchant mais cela fait sourire et n’a rien d’impérial.

Ben Arafa n’avait pas connu les avenues du pouvoir, il n’en connaissait maintenant que le terminus et était tout prêt à reconnaître qu’il n’y était pas préparé. Cette simplicité portait à croire qu’on en devait faire un Sultan démocratique, sans penser que c’était le meilleur moyen de lui ôter tout prestige. C’est ainsi qu’on lui fit supprimer la cérémonie de la Hedya. Or, c’était la plus grande marque de soumission que les caïds et le peuple devaient au Prince. Les signes extérieurs de vénération supprimés, la vénération elle-même se trouvait en danger.

Il eût fallu aussi, sans plus tarder, rajeunir le Maghzen, renvoyer le Grand Vizir centenaire à ses palais et à l'exploitation de l'immense bidonville qu'il possédait aux portes de Rabat. Mais on avait le souci de renforcer la légitimité du Sultan par le maintien des vieilles structures. Quelques hommes issus des grandes familles suffisaient à accumuler autour du nouveau chef de l'Empire un nombre respectable de siècles, malgré une génération d'intellectuels piaffant d'impatience, que l'Istiqlal ne tentait pas plus que les vieilles barbes marocaines et qui n'auraient pas demandé mieux que de jouer leur chance avec la France. Seul le jeune chef du protocole Abderrahman Hajoui apportait un sang nouveau à cette antique gérontocratie. Et déjà,derrière le front bistré de Ben Arafa, se disputaient la nostalgie de son jardin fassi et les énigmes du gouvernement.

Il fait pourtant preuve des meilleures intentions et il dit ou on lui fait dire des choses excellentes. Il signe tout ce que son prédécesseur n'a pas voulu signer et même ce dahir utopique qui menace de prison tout fonctionnaire public qui sollicite ou accepte « dons, présents et autres avantages pour faire ou s'abstenir de faire un acte de sa fonction. » Il y a là de quoi tarir à tout jamais la source de recrutement de l'administration marocaine.

Pour obtenir la déposition de Mohammed V, le gouvernement français a dû promettre qu'un train de réformes radicales tendant à une véritable démocratisation du pays et à l'accession des élites aux responsabilités allait être formé. Pour rester fidèle à de vieilles traditions françaises, des commissions, des sous-commissions, des comités et des sous-comités y travaillent dans un raz de marée d'encre et de salive. Chaque Directeur du Protectorat est doublé d'un délégué marocain qui s'initie ainsi à la conduite des affaires quand il en a le goût.

« Le malheur est que la France n'a pas de politique marocaine. Un assemblage hétéroclite de projets souvent très différents lui tiennent lieu de politique depuis de trop longues années. » Celui qui disait cela le jour même de l'éloignement de Mohammed V, c'était Allal el Fassi lui-même, et, sur ce point, on ne pouvait que lui donner raison.

L'Istiqlal qui n'a plus ses entrées au Palais se répand maintenant dans les villes. On commence à tuer beaucoup et avec une audace grandissante dans les rues de Casablanca, de Fès et même de Marrakech. Les terroristes s'enhardissent jusqu'au Trône. A Rabat, un homme, le poignard levé, monte sur le marchepied de la voiture découverte du Sultan se rendant à la mosquée des Touargas et le pire n'est évité que grâce au courage d'un Français qui

reçoit le coup à sa place.

A Fès, il y a des flaques de sang près de la maison de Ben Arafa. La ville aux murs vénérables, aux jardins secrets, aux mille ruisseaux, aux mosquées fameuses dont la pénombre est illuminée de feux innombrables, la ville des docteurs €t des bourgeois est vouée en plein jour aux terreurs nocturnes de jadis. Un Européen que toute la ville connaît, mais que la police ignore étrangement, y vend des armes aux tueurs à gages. Car la trahison est partout et nul ne peut savoir s'il parle à un ami ou à un ennemi.

A partir d'août 1953, les attentats se multiplient : bombe au milieu de la foule au Marché central de Casablanca, le soir de Noël, assassinats en pleine rue qui frappent quotidiennement aussi bien les Marocains francophiles ou tièdes que les Européens, incendies, sabotages. En février 1954, le terrorisme atteint Marrakech. Un khalifa du Pacha est abattu à coups de revolver. Le 19 février, à la mosquée de la Koutoubia, alors que les fidèles sont en prière, deux grenades sont lancées contre le Glaoui. Thami n'est pas touché, mais le bilan est de deux morts et vingt-six blessés.

C'est dans une atmosphère trouble que le Sultan Ben Arafa fait, quatre jours plus tard, son entrée officielle dans la capitale du Sud, avec un déploiement de police considérable. Le Glaoui relève le défi des terroristes. Il se chamaille avec les autorités françaises qui n'entendent pas laisser à lui seul le soin de protéger le Sultan. Il est prêt à prendre tous les coups à la place du souverain. Il mobilise toute la population de la ville et appelle les gens de ses tribus qui campent en armes aux portes de Dar el Maghzen et de Dar Glaoui. On voit le Pacha, plus terrible que jamais, entouré de ses fils entrer dans la Koutoubia mitraillette au flanc et revolver au poing.

Les Marrakchis font au « Sultan des Français » un accueil chaleureux, mais la liesse populaire est faussée par la crainte d'un nouveau drame. Il est difficile de faire la part de la joie spontanée et de l'enthousiasme de commande. Il en est ainsi partout où va le Sultan. Ce vieil homme fait preuve d'un courage surprenant. Il reste plusieurs jours à Marrakech, multipliant les audiences, jouant son rôle de souverain avec bonne volonté et adresse, s'intéressant aux petites gens et à leurs soucis. Tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre peuvent témoigner des possibilités que cet homme offrait à l'édification d'un Maroc pacifique et humain.

C'est pour cela qu'il doit disparaître, parce qu'il importe peu, au fond, au petit peuple que le Sultan se nomme Ben Arafa ou Sidi Mohammed pourvu que le prince lui apporte ce qu'il attend depuis des siècles : un peu de

considération. Il va de soi que l'Istiqlal ne l'entend pas de cette oreille.

Le 5 mars, Ben Arafa n'hésite pas à se rendre en médina pour aller à la prière du vendredi. Il se mêle à la foule et la conquiert. A la mosquée Berrima, une grenade lancée sur les fidèles prosternés l'atteint légèrement au visage. Le tueur est abattu sur place par le Glaoui. Mais l'image publiée dans tous les journaux du Sultan couvert de sang, image scandaleuse, malgré la parfaite dignité de la victime, du Commandeur des Croyants blessé, fait les délices des agitateurs et accroît le peur des autres.

La « dictature de la plèbe » comme l'écrit Robert Montagne, n'y trouve qu'un nouvel encouragement dans son entreprise criminelle. En juin, c'est le chef de la Région de Marrakech, le général d'Hauteville qui est grièvement blessé, puis à Casablanca, c'est le Docteur Eyraud, président du Troisième Collège tué en pleine rue d'un coup de feu dans le dos. Victimes aussi du terrorisme le chérif Moulay Idriss, chef du Parti des Hommes Libres ; le docteur Remy, vénéré des Marocains, assassiné comme naguère le docteur Mauchamp à Marrakech. L'Istiqlal n'oublie pas qu'un médecin vaut un bataillon.

Toute l'Afrique du Nord s'agite. La Tunisie vit des heures tout aussi dramatiques pendant qu'apparaissent en Algérie les premiers fellagha venus de la Régence.

Au Maroc, les grèves succèdent aux grèves. Les commerçants doivent périodiquement fermer leurs boutiques sous la menace des terroristes et les rouvrir sur l'ordre des forces de sécurité qui agissent souvent avec une brutalité toute policière. La police est l'auxiliaire précieuse de la politique mais quand elle se mêle d'en faire, le résultat est toujours désastreux. Les tribunaux jugent et condamnent, les forces armées quadrillent, perquisitionnent, mais rien n'y fait. Ces mesures, justifiées pour les agitateurs, sont vexatoires pour ceux qui agissent tout bonnement afin de sauver leur vie et leur bien. Un contre-terrorisme européen se substitue même aux autorités impuissantes à endiguer la marée de sang qui monte dans toutes les villes marocaines.

En France, la confusion des esprits n'est pas moindre. Si Bekkaï, ancien pacha de Sefrou, commandant de l'armée française, resté fidèle au Sultan déposé, prêche le retour de Mohammed V « seul Sultan légitime ». Lui et ses amis trouvent une large tribune dans plusieurs journaux français dont l'attitude paraît démoniaque aux Français du Maroc. Déjà fleurit l'intelligenzia des « exhibitionnistes du cœur » qu'allait dénoncer plus tard en

de semblables circonstances le ministre Robert Lacoste.

Les réformes annoncées au départ de Mohammed V sont mises sur pied cahin-caha, non sans que le nouveau Résident général Francis Lacoste, dont l'honnêteté et le désir de bien faire sont évidents, ait attendu longtemps le « feu vert ». Mais M. Lacoste, nommé par le gouvernement Laniel arrive à Casablanca pour apprendre que celui-ci est remplacé par M. Mendès-France. Il faut, au Maroc, faire preuve d'énergie et de la volonté de se maintenir pendant que le nouveau président du Conseil liquide « à la hussarde », selon l'expression d'André Siegfried, l'affaire indochinoise, et que se poursuivent avec les extrémistes tunisiens des négociations dont l'issue sera la déclaration de Carthage pour laquelle M. Mendès-France a mobilisé le Maréchal Juin, ce que beaucoup de Français et de Marocains ont peine à comprendre.

Les partis politiques français, communistes exceptés, prennent des positions déconcertantes. Aucune doctrine précise ne peut surgir de la confusion des idées qu'aggravent les querelles de personnes. Bourguiba triomphe à Tunis quelques mois après le désastre de Dien Bien Phu dont on ne cherche même pas à sanctionner les coupables. Un capitaine qui perd son navire passe en jugement mais un général qui perd une armée continue tranquillement sa carrière étoilée.

Le 6 février 1955, le cabinet Mendès-France succombe sous les coups de ceux qui jugent qu'il en fait trop et de ceux qui estiment qu'il n'en fait pas encore assez. La IVe République multiplie les signes d'incohérence, d'affolement et d'impuissance. Tout concourt à donner raison à Frédéric II qui prétendait que les Français avaient une grande aptitude à faire des conquêtes mais n'en avaient aucune à les conserver.

Parallèlement à ces démissions nationales voulues ou forcées, les contacts se font plus étroits avec le Sultan déchu et leur évolution ne trompe personne. Si Bekkaï et ses amis rejettent toute politique de réformes avant que ne soit réglé le « problème du Trône ».

Le Glaoui, pour sa part, sait à quoi s'en tenir. Il défend Ben Arafa, affirme la régularité de son accession au Trône, affirme qu'il n'abdiquera jamais de plein gré et qu'il reste, pour la France, l'interlocuteur unique et légitime. Le Pacha qui connaît le personnel politique français livre une bataille dont l'issue est de plus en plus douteuse. Il aperçoit des signes de pourrissement sur les fruits de sa victoire, malgré les assurances que lui donnent le président Edgar Faure et le ministre July que le problème dynastique ne saurait se poser.

Si Thami sait parfaitement qu’on le berne et que pendant qu’on le traite ouvertement dans certains milieux de sacripant et de monstre et Ben Arafa de vieillard ridicule, les contacts avec Ben Youssef s’officialisent de plus en plus. Il somme la France de s’en tenir à la lettre du Traité de Protectorat et de l’Acte d’Algésiras, de protéger l’autorité du Sultan légitime et de lui rendre les pouvoirs qu’on lui enlève chaque jour un peu plus. « Pour nous, écrit-il à M. Edgar Faure, qui n’avons cessé depuis l’arrivée du Maréchal Lyautey au Maroc de donner la preuve de notre attachement et de notre dévouement à la France, nous devons déclarer que ces traités demeurent notre loi. »

Le Glaoui oublie naïvement que ces traités sont issus d’un contexte international qui a disparu depuis un demi-siècle et que les traités ne valent que tant que les conditions pour les appliquer demeurent réunies.

M. Francis Lacoste avait été accueilli dès son arrivée par un nouveau soulèvement de Fès. La prière y était dite à Moulay Idriss et à Karaouyine au nom de Ben Youssef. Les autres mosquées avaient été désertées par les imams qui refusaient ou craignaient de prononcer le nom de Ben Arafa. Les magasins demeuraient fermés. Il avait fallu plusieurs jours pour que trois mille soldats reprissent la ville en main ; dans le horm de Moulay Idriss où les criminels jouissaient traditionnellement du droit d’asile, quarante ulemas avaient été arrêtés par la Garde Noire. Ils avaient signé un manifeste pour le retour de Ben Youssef.

Celui qui se faisait le moins d’illusions était le Sultan Ben Arafa. Le drame de ce vieillard affublé d’une majesté dérisoire était devenu poignant. Il rêvait avec nostalgie à sa calme demeure fassie. On dut même, dit-on, un jour qu’il avait subepticement quitté le Palais, le rattraper sur la route de Meknès.

Seul sur un trône où il ne s’asseyait qu’à regret, entouré d’intrigues dont il avait à peine connaissance et de menaces qu’on lui cachait, voué de la part des fonctionnaires français aux seules visites protocolaires, considéré comme un pestiféré par la plupart de ses sujets, il supportait mal un règne mélancolique dont la fin risquait d’être dramatique. Il n’occupait qu’une petite partie du vaste palais de Rabat où lui et les siens se sentaient mal à l’aise. Comme on avait supprimé toutes les manifestations publiques, il avait perdu définitivement le contact avec le peuple marocain dont une grande partie ignorait jusqu’à son nom.

Le Glaoui, lui, ne désarmait pas. Les caïds faisaient une nouvelle fois le siège du Résident et de l’administration française, tenaient des conseils de guerre dans les locaux de la « Colline inspirée ». L’Aïd el Kebir ramena à

Rabat les pittoresques cavaliers berbères qui campaient aux abords du Palais. Les chefs tenaient réunion sous les tentes les plus importantes. La nuit fut bientôt peuplée de milliers de visages ravinés qui apparaissaient en clair-obscur à la lueur des quinquets. Et les rhaïtas jetaient leurs notes aigrelettes sur l'accompagnement sourd des tambourins...

Le 20 avril 1955, le ministre July inaugure à Bin el Ouidane un barrage comparable à celui de Génissiat. Fête grandiose dans un décor qui ne l'est pas moins, avec discours et fantasia. Le Glaoui est là, accompagné du Kittani et de tous ses fidèles. Grande silhouette grise, voûtée, visage plombé impassible, perdu dans un rêve pendant que les ingénieurs égrènent la litanie des kilowatts-heure et des hectares irrigués.

On surprendra le Glaoui, seul devant le monumental ouvrage de béton qui s'accroche aux montagnes où il s'est battu. Peut-être pense-t-il à Sidi Mah et trouve-t-il devant cette image du Maroc moderne l'explication de ses déboires de naguère et d'aujourd'hui. Un homme le rejoint en boîtillant, en uniforme kaki. C'est le général Duval dont les jours sont comptés. Personne ne saura jamais ce qu'ils se disent...

XI

CANOSSA

Appelé à succéder à M. Lacoste, M. Grandval manifeste des intentions fracassantes, affirmant qu'il fera respecter la France. « En premier lieu, dit M. Edgar Faure devant les députés, ne jamais accepter de renoncer, de transiger, de mettre en cause sous quelque forme que ce soit la présence française au Maroc, la permanence et l'intangibilité des intérêts de la France. » Paroles comme tant d'autres qu'on devait entendre tout au long du calvaire, emportées par le vent des émeutes et les discussions autour des tapis verts. Car on se prépare déjà à aller à Aix les Bains.

Fort d'une expérience sarroise qui n'a pas cours à Rabat, M. Grandval entend aller plus loin encore : « J'agirai naturellement en complet accord avec le gouvernement, mais si les circonstances m'imposent des décisions sur place, j'agirai, s'il le faut, sans accord préalable du gouvernement et, au besoin, s'il le fallait encore, en désaccord avec le gouvernement ».

M. Grandval est autoritaire et cassant. Un minimum de diplomatie à l'égard de ses compatriotes lui serait fort utile. Mais on le soupçonne vite de n'avoir de considération que pour les gens du camp opposé. En quelques jours, il acquiert la réputation de liquidateur. Il procède à une épuration brutale du haut personnel de la Résidence et on l'accuse de faire place nette aux Arabes.

La tâche de M. Grandval n'est d'ailleurs pas facilitée par le gouvernement. Le nouveau Résident général apparaît rapidement comme l'exécutant d'une politique singulièrement tortueuse. Tous les artifices sont envisagés pour se débarrasser de Ben Arafa et rendre le trône vacant. On va même jusqu'à proposer à M. Grandval de provoquer une « absence » du Sultan afin d'en profiter pour lui substituer une autorité de remplacement plus facile à éliminer en temps voulu. Des subtilités de ce genre qu'on ne saurait assimiler à une politique, trahissent l'embarras d'un gouvernement dont les principaux

membres ont, sinon un plan, un objectif précis qu'ils n'osent avouer : se débarrasser de la question marocaine par le procédé le plus simple, le retour de Mohammed V à Rabat.

Dans ces conditions, les nationalistes ont beau jeu de durcir leur position dans un but identique. Le Glaoui a beau faire, multiplier les déclarations et les avertissements à M. Grand val qui ne lui parle que du bout des lèvres, écrire au Président de la République, menacer : c'est vers les nationalistes et Si Bekkaï qu'on tend l'oreille.

Au Maroc, les événements ne vont d'ailleurs pas tarder à balayer toutes les combinaisons. Les visites de M. Grandval dans les médinas sont tumultueuses. On crie sur son passage « Vive le Roi ! Vive l'Istiqlal ! ». On crie aussi « Vive Grandval ! » A Marrakech, le passage de M. Grandval provoque une émeute que Si Thami et le service d'ordre répriment sévèrement. Le Résident général s'aperçoit qu'il joue avec le feu et annule sa visite à Fès. La catastrophe est proche.

Le 14 juillet, au soir tombant, au moment où, derrière la statue de Lyautey à Casablanca, on s'apprête à tirer le feu d'artifice, un triporteur bourré de cheddite fait explosion à deux cents mètres de là. Pendant qu'on ramasse les débris humains dans les brasseries saccagées, la colère populaire monte comme une fusée dans le ciel serein. Elle gronde toute la nuit et éclate le lendemain sur la ville où déferlent des masses humaines criant vengeance.

Pendant toute la journée, les Européens exaspérés saccagent les magasins arabes. Une contre-offensive de la medina parvient jusqu'au centre de la ville. Dans le salon de la Résidence où il a convoqué les journalistes pour leur expliquer ses intentions, M. Grandval, désemparé, avoue qu'il ne s'attendait pas à trouver une telle situation.

Avec courage, le Résident Général veut, malgré tous les conseils, assister aux obsèques des victimes. Il affronte la foule serrée sur le parvis de la cathédrale. Des hommes excités brandissent des armes, des femmes du Maarif, le quartier populeux de la ville, tendent sur son passage une banderole tricolore cravatée de crêpe. La masse hurlante vient battre de ses ondulations désordonnées les trois cerceuils des protestants exposés à l'extérieur et le pasteur scandalisé par la bousculade.

Blême, suivant de près quelques policiers qui lui frayent sans zèle un passage, M. Grandval pénètre dans l'église. Mais c'est pire lorsqu'il veut en sortir. La foule qui, pendant l'office, n'a cessé de hurler, est devenue furieuse. Molesté, frappé à coups de bâton, décoiffé, l'uniforme en désordre

et souillé, le représentant de la France parvient enfin à sa voiture...

Puis vient le mois d'août et la date fatidique du 20, anniversaire de la déposition de Mohammed V. Les jeux sont faits. Pour la plupart des Marocains il n'y a plus maintenant qu'une valeur sûre : Ben Youssef. Lui aussi procède par étapes et sait que celle qui doit précéder le Maroc est la France. Il s'est engagé pour y pravenir à ne plus faire de politique ; il sait bien que d'autres continueront à en faire pour lui. De Ben Arafa, on ne parle plus guère. Le jeune Abderrahmane Hajoui, chef du protocole, insuffle à ce vieillard la vigueur dont il a besoin, ne serait-ce que pour monnayer son départ.

Autour du Glaoui, l'édifice commence à se lézarder. Des chefs berbères pensent à l'avenir et, bravant sa fureur, se prononçent pour le retour de l'ancien Sultan. Les caïds zaïan font défection. La troupe des fidèles s'amenuise de jour en jour.

Puis, les Zaïan passent à l'attaque, vont à l'assaut de Khenifra. Le feu gagne tout le Tadla, Boujad est incendié et, ce qui n'arrange rien, le général Duval se tue accidentellement en avion, près des Aït Ourir. A la Résidence, M. Grandval qui a vainement donné sa démission, complètement dépassé, subit l'assaut des généraux qui forcent la porte de ses appartements. Il faudrait Tacite pour conter cette scène digne des annales romaines.

Le 20 août arrive, empanaché de la fumée noire des incendies. La horde des Smala, venue du djebel, extermine les Européens de la mine des Aït Amar et les égorgeurs déferlent sur Oued-Zem, ne laissant que ruines et cadavres, tuant hommes, femmes, enfants jusque dans le ventre de leur mère, abattant les chiens et les volailles dans une crise de furie sanguinaire inimaginable. A l'hôpital, après avoir assassiné le médecin-chef, on tue les malades dans leur lit.

Quarante-huit heures après Oued-Zem, alors que les installations des phosphates de Khouribga brûlent encore, s'ouvre au bord du lac du Bourget une « négociation » avec les nationalistes, qui aboutit à un compromis : retrait de Ben Arafa, constitution d'un Conseil du Trône, formation d'un gouvernement « représentatif » auquel l'Istiqlal ne participera pas tant que Sidi Mohammed ne sera pas transféré en France. Pour satisfaire à cette exigence, le général Catroux et M. Yrissou, directeur du cabinet de M. Pinay, prennent l'avion pour Antsirabé afin de négocier contre des promesses solennelles l'installation en France de celui que nous nous apprêtons à remettre en selle.

M. Georges Bidault tire ainsi la conclusion de l'événement : « Ce qu'on a l'audace d'appeler une solution du problème marocain signifie que nous avons dépassé les espérances de nos plus acharnés adversaires. Ce n'est pas acceptable et ne sera pas accepté. Après tant de manœuvres qui touchent au but, après tant de serments déchirés, tout peut être redouté et tout devient croyable. On accepte de Ben Youssef en s'en félicitant un texte qui revient en fait sur toutes nos déclarations antérieures. Ce qui est pire encore, on songe à contraindre le Sultan Sidi Mohammed ben Moulay Arafa par la violence morale ou la violence physique. »

*

Au général Boyer de Latour qui succède à M. Grandval avec mission de convaincre Ben Arafa d'abandonner le Trône, le Sultan désabusé déclare : « Rien n'a été fait pour me donner une autorité pourtant consacrée par le Traité de Protectorat. Je n'étais consulté sur aucune chose, et même lorsque certains nationalistes ont été grâciés sur ma demande, du temps de M. Francis Lacoste, on ne m'a pas laissé le bénéfice du geste. Comment voulez-vous, dans ces conditions, avec la propagande effrenée de l'Istiqlal, que je sois devenu populaire ? J'ai eu l'air d'un fantoche et c'est votre faute. »

Malgré le désir d'en finir avec cette comédie, Ben Arafa, conseillé par Hajoui (que la police finira même par pourchasser) et soutenu par le Glaoui, fait attendre sa décision. Enfin, moyennant quelques dédommagements matériels, le 1er Octobre 1955, Ben Arafa remet sa majesté dérisoire à Boyer de Latour qui, harcelé par Paris, se demandait comment il viendrait à bout de ce Sultan entêté à garder un trône qu'il n'avait pas voulu et qu'il ne voulait plus. C'est avec un soupir de soulagement que le Résident général l'accompagne jusqu'à son avion, non sans lui remettre un lettre où le président René Coty donne à Ben Arafa, compte tenu des engagements pris par Ben Youssef tant pour lui-même que pour ses enfants, « les assurances que Sa Majesté a désiré recevoir et que lui inspire, pour la plus large part, sa légitime sollicitude envers ceux de ses sujets qui lui ont apporté leur concours et leur approbation. »

Dès le lendemain du départ de Ben Arafa, de nouveaux incendies s'allument, attisés du Caire par Allal el Fassi qui annonce la création d'une armée de la libération du Maghreb arabe. On assassine nos partisans dans le Moyen Atlas et, dans le Rif, s'amorce une dissidence qui, pendant de long

mois, jalonnera cette terre maudite de nouvelles tombes de de soldats français.

Le Glaoui reste seul au milieu des ruines de son œuvre. En quelques mois, il semble avoir vieilli de dix ans. Il est vidé de toute colère et de toute ambition. Ses alliés se détachent un à un de lui. El Ayadi, fidèle à Ben Youssef, triomphe et vient narguer le vieux lion jusque dans la ville où il régnait en maître depuis plus d'un demi-siècle. Le Pacha a encore des amis parmi les militaires, si jaloux autrefois de sa puissance, parmi les Français pour qui il est le symbole d'une amitié franco-marocaine à jamais perdue, parmi quelques hommes politiques en France dont l'influence n'est que limitée. Les portes de Dar Glaoui ne s'ouvrent plus que pour quelques fidèles. Les hommes d'affaires, les états-majors des puissances d'argent dont les épouses se pâmaient naguère à l'odeur des jasmins, se détournent tout naturellement du vaincu.

Mais il reste le chef de la famille des Glaoua. Il lui faut tenter de sauver ce qui peut être sauvé. Le 25 octobre, le Glaoui et son fils Abd es Sadok se présentent au Palais Impérial de Rabat et pénètrent dans la salle du Conseil du Trône que Thami n'a jamais voulu reconnaître parce qu'on a toujours refusé d'y admettre un Glaoui. Il y a là l'inévitable Grand Vizir El Mokri, le pacha de Salé Si Sbihi, le caïd si Tahar Ouassou et Si Bekkaï. Le Glaoui s'asseoit et tire de sa djellabah un papier qu'il tend à son fils pour qu'il le lise :

« Ma venue auprès des membres du Conseil des Gardiens du Trône ne doit nullement s'interpréter comme une reconnaissance par moi de ce Conseil dont je n'ai cessé et ne cesse de nier la légitimité.

« J'éprouve la joie du peuple marocain tout entier à l'annonce du retour en France de S.M. Sidi Mohammed ben Youssef. Je fais mien le vœu de la nation marocaine qui est la prompte restauration de Sidi Mohammed ben Youssef et son retour sur le Trône, retour seul à même d'unifier dans l'ordre les esprits et les cœurs.

« Je saisis cette occasion pour dire ma reconnaissance et celle aussi du Maroc entier à la France et aux Français qui ont aidé les Marocains à faire entrer ainsi dans la phase de son dénouement la crise que vient de vivre notre pays. L'amitié de la France et du Maroc doit être à tout prix sauvegardée et il n'est dans l'esprit de personne d'accepter que les intérêts de la France et des Français de ce pays soient méconnus. Mon aspiration se confond avec les aspirations de la nation marocaine tout entière : elle est l'indépendance de

mon pays dans un cercle d'interdépendance entre lui et la France.

« J'adresse à Dieu la prière fervente que cette union sincère des aspirations nationales soit le prélude d'une ère de paix et de prospérité pour tous et contribue à mettre un terme définitif à cette période de trouble où trop nombreuses déjà furent les victimes, tant françaises que marocaines. »

Ceci dit, le Glaoui se lève et sort sans mot dire, laissant le Conseil médusé. Le triomphe fait briller les yeux de Si Bekkaï derrière ses lunettes d'or.

« Encore une fois, écrit M. François Mitterand, l'homme qui symbolisait une certaine garantie de la présence française arrachait des mains de la France les cartes qu'elle n'aurait voulu abattre qu'à son heure. Mais n'avait-il pas été lui-même abandonné ? La question que nous posons sans lui apporter de réponse certaine, il en connaissait, lui, le secret. »

La vérité est qu'au Maroc, comme en Indochine, comme en Tunisie et plus tard en Algérie, la France n'a jamais abattu ses cartes au moment qu'elle avait choisi. D'autres que le Glaoui les lui ont arrachées parce qu'elle ne savait qu'en faire.

Il ne fait pas de doute que ce surprenant revirement du Pacha, si conforme aux desseins profonds du gouvernement français, lui a été inspiré et conseillé en échange de certaines garanties dont il était légitimement soucieux, moins pour lui que pour les siens. La lettre du Président Coty à Ben Arafa fait clairement état de ces assurances obtenues de Sidi Mohammed pour ceux qui ont apporté leur concours à son successeur temporaire. C'est justice à rendre au gouvernement français que de reconnaître qu'il s'est soucié du sort de nos amis. On ne pouvait vraiment moins faire...

De toute façon, le Glaoui était vaincu, mais il lui restait à aller jusqu'à la plus humiliante conséquence de sa défaite.

Octobre s'achève quand Ben Youssef arrive au Golf Hôtel de Beauvallon « avec le plaisir très vif de retrouver la France où il va attendre de regagner prochainement le Maroc. » Ben Arafa a envoyé son abdication de Tanger où il a tranquillement repris la perception des loyers de ses immeubles. Le gouvernement français peut enfin sortir de ses cartons la déclaration qui commençait à y moisir. On y décèle l'expression d'un profond soulagement : « ... Après la déclaration si nette dans sa volonté d'apaisement de Hadj Thami el Glaoui, Pacha de Marrakech — déclaration confirmée par l'ensemble des pachas et des caïds — après la décision de Sa Majesté le Sultan Sidi Mohammed ben Arafa — décision si noble dans sa parfaite sérénité et si profondément soucieuse d'un avenir de paix et de prospérité pour le

Maroc — le gouvernement français enregistre avec satisfaction les possibilités qui s'offrent d'assurer au Maroc une évolution calme et ordonnée dans le cadre renové d'une coopération permanente avec la France. »

Le 1er Novembre, celui qui est déjà redevenu Mohammed V, s'installe au pavillon Henri IV à Saint Germain en Laye où pachas et caïds viennent le saluer. Quelques jours plus tard, le Glaoui s'embarque pour la France. Ses derniers amis viennent le voir dans le salon du paquebot qui doit l'emmener vers son Canossa. Il y règne un silence de chapelle. Muet, effondré sur une banquette, le vieux seigneur de l'Atlas ne laisse voir dans ses vêtements blancs qu'un visage plombé, de grosses lèvres bistres hermétiquement soudées, des yeux sans vie et de longues mains noires désormais inutiles, croisées sur les genoux. Indifférent pour ceux qui l'entourent, il garde une immobilité cadavérique. C'est bien un mort qui est là, en effet, car le chef de guerre a cessé de vivre à l'instant même où il a cessé de combattre.

A Saint-Germain, pour la première et dernière fois de sa vie, le fils d'Ibibat va solliciter le pardon que des tribus entières venaient naguère lui demander. Le voici à genoux devant le souverain dont le regard est caché derrière des lunettes noires mais dont la bouche mince ébauche un sourire qui trahit, plus qu'une intention de clémence, un silencieux et discret triomphe.

Le Sultan écoute la voix brisée, à peine perceptible, qui émane de ce grand corps définitivement vaincu par la fatigue morale et les ans. A ce Sultan qui dispose de lui, comme jamais aucun de ses prédécesseurs n'a pu en disposer, le Glaoui confesse qu'il a été trompé et répète la formule sacramentelle qu'il a prononcée il y a plus de cinquante ans devant le Prince qu'il avait, avec son frère, porté sur le Trône dans l'indescriptible festival de lumière et de joie populaire de sa grande ville sauvage : « Dieu bénisse Notre Seigneur ! »

Sa main noire et décharnée où il tient les débris de sa puissance, de l'avenir de sa famille, de la gloire de son fils El Mehdi, saisit le bas de la djellabah mauve redevenue impériale pour la baiser. Et dans le silence de ce salon Louis XVI que trouble à peine le pardon murmuré, le Glaoui rentre dans l'ombre en laissant la France à sa mauvaise conscience.

Pour les Princes qui essayent de gouverner la France et qui ignorent le goût amer des trahisons, la tragédie est finie et la prosternation du Glaoui n'est qu'une formalité d'un autre âge. D'autres caïds viendront imiter le Pacha. Ils seront reçus, comme le disait Si Hammou aux M'Gouna « avec la clémence et les sincères promesses dont Dieu impose la loi après la victoire. »

Ils ont, comme Thami, été fidèles au serment de Moulay Idriss ; ils n'ont

rien à se reprocher que de s’être laissé berner. Sur eux aussi — sauf sur le Kittani — tombera un pardon illusoire qui ne les préservera pas du pillage de leur maison, de la confiscation de leurs biens. Pire encore : certains arboreront le Grand Cordon ou la cravate de la Légion d’Honneur pour aller casser des cailloux du côté de Bou Denib. Ceci pendant qu’à Casablanca la tourbe traîne un cercueil drapé de tricolore avec un képi de général et que des grotesques déguisés pour un carnaval dont la France fait les frais, vont au milieu de la foule stupéfaite, saluer et cracher devant la statue de Lyautey. Pendant aussi que le capitaine Moureau subit son long supplice...

Car Mohammed V que la France et le Glaoui avaient voulu libre revient prisonnier sur son trône. Prisonnier de ceux qui ont tué en son nom pour avoir un maître à leur discrétion. Pour eux, le pardon du Sultan n’exclut pas l’exercice des basses vengeances. Mohammed V le sentait bien lorsque, rentré dans son palais après un retour triomphal, il surprit ceux qui l’approchèrent par sa gravité et l’absence d’amertume de ses propos, contrastant avec l’agitation de frelon de son fils aîné.

On laissa Si Hadj Thami rentrer à Marrakech. Il s’y enferma dans son palais, cerné par la haine déchaînée de la populace et comptant ses amis, ceux qui ne pouvaient pas croire que tout était fini. On le vit s’asseoir à son bureau dominé par le portrait de Lyautey et signer d’une main tremblante la lettre où il se démettait de tous ses commandements. Tout était consommé.

Il ne lui reste plus qu’à attendre son dernier convive, dans ce palais qui a accueilli tant de gloires du siècle. Il n’attendra que quarante-huit heures.

Allongé et muet, le Glaoui sent venir l’heure où il va falloir dire la « chaada ». Peut-être voit-il le maigre cortège qui, tout à l’heure, va se frayer un chemin vers le marabout de Sidi Slimane où Madani l’attend depuis près de quarante ans. La mort lui cachera l’inévitable : le pillage de sa maison, l’arrestation de ses fils, ses partisans pourchassés jusqu’au fond des échoppes, lardés de coups de couteau, éventrés, déchirés, brûlés vifs, pendus aux crocs des bouchers, toute l’horreur d’une populace primitive, ivre de vengeance et frappant aveuglément.

Azraël entre et fait signe. Thami ferme les yeux. Les scintillements des ors s’abîment dans l’ombre, les marbres deviennent plus froids. Depuis longtemps, dans les jardins glacés par l’hiver, les parfums sont partis avec les jasmins. Les cris de guerre des harkas, le claquement des étendards dans les palmeraies abreuvées de soleil et les déserts échevelés par les souffles torrides, le tumulte des combats, les rythmes lancinants de l’aouach, les

murmures des femmes et de l’eau, tout se résoud dans la sérénité qui est au terme de toute vie. La dernière cendre tombe sur le visage ravagé du Pacha. « C’est dans le lit de Clara d’Hellébeuse que dort le maître de milliers d’hommes »...

12 janvier 1956. Là-haut, « chez les singes », dans la montagne engourdie, la neige qui tombe sur Telouet tisse silencieusement le linceul du Glaoui.

Notes

1
- La conversion en francs actuels ne peut être qu'approximative, le pouvoir d'achat ayant été plus élevé à cette époque au Maroc qu'en France. Compte tenu de l'évolution du pouvoir d'achat en France, les chiffres de 1931 peuvent être multipliés par 50 ; ceux de 1938 par 36.

2
- Claude Paillat - L'Echiquier d'Alger.

Participant d’une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d’accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu’alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l’exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d’un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l’exemplaire qui a servi à la numérisation.

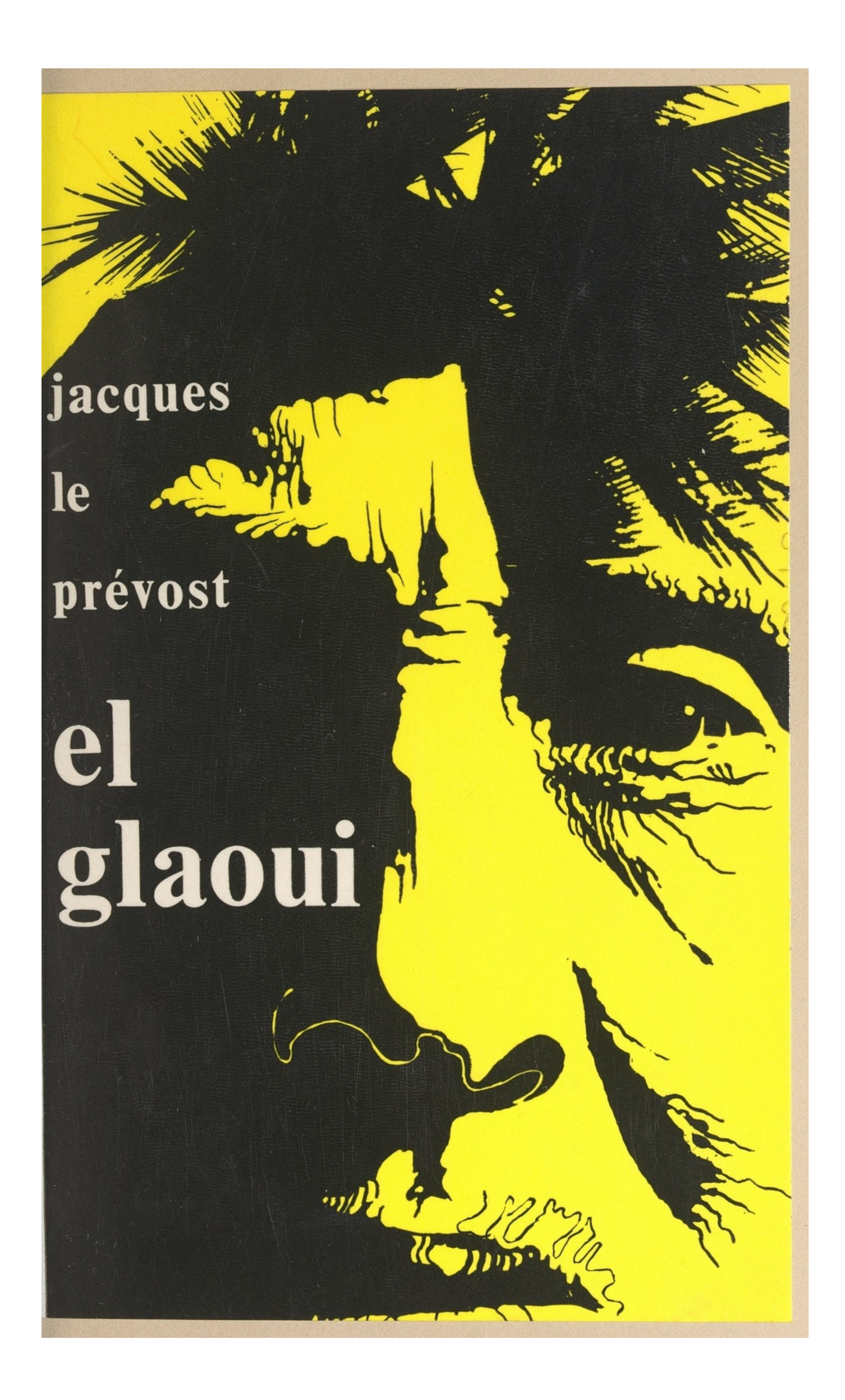
Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782402211949) le 24 novembre 2017.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d’une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l’Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.




jacques
le
prévost
el
glaoui